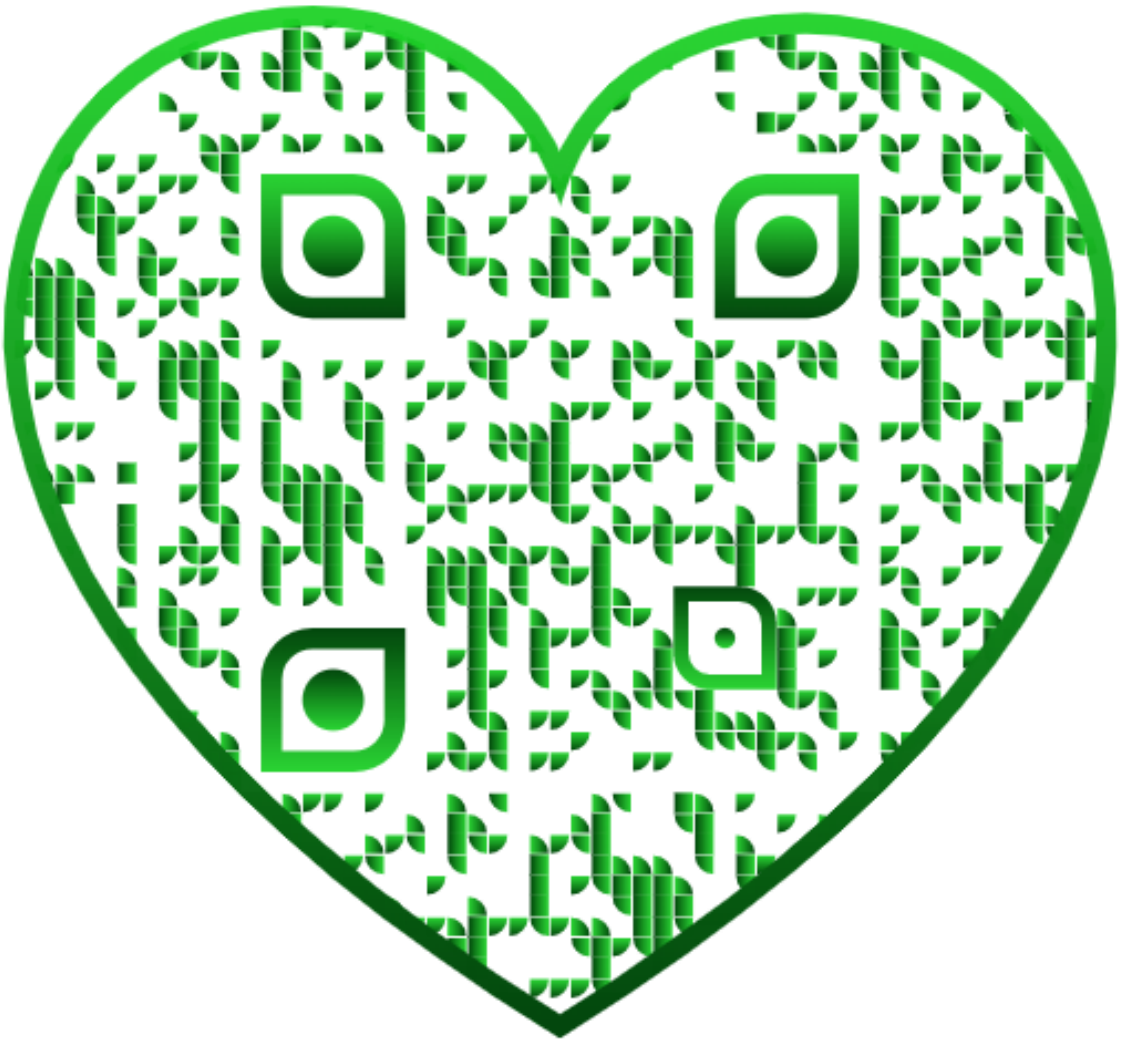
LÉNA MAUGER - STÉPHANE REMAEL

LES ÉVAPORÉS DU JAPON

ENQUÊTE SUR LE PHÉNOMÈNE DES DISPARITIONS VOLONTAIRES

LES ARÈNES



LÉNA MAUGER - STÉPHANE REMAEL
LES ÉVAPORÉS
ENQUÊTE SUR LE PHÉNOMÈNE DES DISPARITIONS VOLONTAIRES
DU JAPON
LES ARÈNES

« MON FILS ÉTAIT À L'ÉCOLE. JE SUIS SORTIE EN LAISSANT LA MAISON OUVERTE. ABANDONNER SON FILS : PEUT-ON FAIRE PIRE ? J'AI FAIT CELA. JE SAVAIS OÙ J'ALLAIS. PARTIR, REPARTIR À ZÉRO. ÊTRE PRÊTE À TOUT… »

CHAQUE ANNÉE, QUELQUE 100 000 JAPONAIS S'ÉVAPORENT SANS LAISSER DE TRACES.

DÉBARRASSÉS DE LEUR PASSÉ, ILS TENTENT DE REFAIRE LEUR VIE EN PASSAGERS CLANDESTINS DE L'ARCHIPEL.

LIÉ À LA HONTE ET AU DÉSHONNEUR, LE PHÉNOMÈNE EST AU CŒUR DE LA CULTURE NIPPONE.

LÉNA MAUGER, JOURNALISTE, ET STÉPHANE REMAEL, PHOTOGRAPHE, ONT ENQUÊTÉ SUR LA PART D'OMBRE DU JAPON.

Les évaporés du Japon
se prolonge sur le site www.arenes.fr

© Éditions des Arènes, Paris, 2014
pour le texte et la présente édition.
© Stéphane Remael, pour les photographies.

Éditions des Arènes

27 rue Jacob, 75006 Paris

Tél. : 01 42 17 47 80
arenes@arenes.fr
ISNB numérique : 978-2-35204-399-7

LÉNA MAUGER - STÉPHANE REMAEL

LES ÉVAPORÉS DU JAPON

ENQUÊTE SUR LE PHÉNOMÈNE DES DISPARITIONS VOLONTAIRES

LES ARÈNES

« Derrière les choses ou les personnes
que nous croyons connaître se cache
toujours une part identique d’inconnu. »

Haruki Murakami, *Les Amants du Spoutnik*

Prologue

C’était mon premier vélo de grand, avec un guidon de course. Je m’entraînais dans le quartier à maîtriser mon endurance. J’expérimentais bientôt le déplacement en solitaire et m’amusais des distances. En une heure de pédalage battu par les vents, je passais la frontière belge. À l’époque, il y avait encore un contrôle à la douane, mais je la contournais par de petits chemins peu fréquentés. Qui aurait songé à questionner un gamin de 10 ans ?

Sans difficultés, j’arrivais en terre inconnue, un pays voisin aux règles du jeu différentes, une autre monnaie, une langue étrange et, à portée de mains pour quelques heures, une nouvelle vie, vierge de celle d’avant. Je m’étais attribué un refuge dans une jolie ruine de pierre au milieu de champs de blé. Je restais caché là durant des heures en me demandant qui me retrouverait si je venais à mourir.

À l’école, j’avais une astuce pour me volatiliser. Je grimpais discrètement dans un arbre. Si j’atteignais rapidement les branches feuillues, personne ne pensait à me chercher là-haut. Souvent, je passais la récréation à observer les insectes, à lire, à étudier le comportement de mes camarades, à respirer. Et parfois, je ne redescendais qu’à la fin de la journée après avoir laissé passer les sonneries de reprise des cours.

Je grandissais en m’éloignant régulièrement de ma vie ordinaire pour en vivre une autre, silencieuse et sauvage. Ado, je m’engageai sur les routes avec mon appareil photo, à vélo, puis à moto et en avion, pour m’enfoncer au plus loin dans l’inconnu du monde et de moi-même.

Trop vite, vint le moment où il fallut rentrer dans le rang, et abandonner cette liberté pour la routine des convenances. Je questionnai mon quotidien et j’arrivai ainsi

à une vision assez claire du sens de nos vies citadines, à savoir qu'il n'y en a pas.

Je perdais pied. J'oscillais, tiraillé entre désir d'en finir et crainte de faire souffrir les miens. Je refusais de leur infliger la culpabilité de ma mort. Le mieux serait encore de tout abandonner pour un long voyage sans retour. Disparaître, profiter de la vie encore quelques mois en la brûlant à l'autre bout du monde. Puis brouiller les pistes sans laisser d'indices. L'idée semblait réalisable. Je partirais à l'automne.

Les saisons passèrent, mon projet restait enterré.

Et, comme l'eau pénètre la terre, l'amour revint me nourrir. Je retrouvai l'envie. Je retournai sur les routes, sans me dérober.

Bien plus tard, lancé sur les traces des évaporés au Japon, je me confrontai à ceux qui avaient changé d'identité et claqué la porte sur leur vie. En enquêtant avec Léna du nord au sud de l'archipel, je réalisai à quel point je tenais à ce que j'avais tant voulu fuir.

Stéphane Remael

Faubourg nord de Tokyo : un lieu idéal pour se cacher, disparaître, s’évader.

1

Par une nuit sans lune, une ombre glisse sous de rares lampadaires. Le faubourg nord de Tokyo s’assoupit dans l’air glacial, bercé par le ronronnement des trains. Adossé aux gratte-ciel, il se réduit à des maisons basses, des trottoirs déserts et quelques vélos en liberté posés contre des voitures bâchées. Le lieu idéal pour se cacher, disparaître, s’évader. Au détour d’une ruelle, se dresse un bâtiment impersonnel, cubique, en béton blanc, barré au frontispice d’idéogrammes signalant son activité. « Société de débarras en tout genre ». Autour de trois camionnettes garées devant le dépôt en rez-de-chaussée, des hommes s’affairent à décharger des objets.

L’un, petit, trapu, s’avance dans la pénombre : « Le patron devrait arriver », s’éclipse puis revient un demi-heure plus tard pour nous indiquer un escalier extérieur en haut duquel se tient le quartier général du chef. Tout un capharnaüm de papiers, de vieux ordinateurs, de machines à écrire, de talkies-walkies… Le patron est dissimulé par des piles de dossiers. Soudain, il se lève, corps sec, visage grave, et incline le buste pour se présenter : « Kazufumi Kuni. » Il désigne des tabourets pliables et s’entretient un moment avec mon traducteur de choses incompréhensibles.

Puis, d’une enveloppe nichée sur une étagère, il tire cérémonieusement des feuillets jaunis, déposés un à un, divers papiers et courriers ainsi qu’une carte d’identité. Kazufumi, né le 16 avril 1943. Sur la photo aux traits juvéniles, son regard trahit l’ambition. Pourtant, ces papiers décrivent un homme disparu. Depuis, le visage s’est parcheminé et le nom de famille transformé. Une mutilation phonétique, à la fois cicatrice et métaphore de sa vie.

Cet homme-là a un jour quitté son foyer pour ne plus jamais y revenir. Comme des milliers de Japonais, hommes, femmes, familles entières, Kazufumi a choisi de vivre en passager clandestin de l'archipel. Pourtant, il en était convaincu, le monde lui appartenait. À 66 ans, il peut se retourner sur un passé bien structuré. Diplômé d'une prestigieuse université japonaise, il exerça le métier de courtier, en charge de la gestion de transactions à risque.

« J'étais un *topsellerman* [« supervendeur »] » ! lance-t-il à l'anglo-saxonne. Élégant et plein d'avenir, l'homme enchaîna les missions. Jusqu'au jour où, après un mauvais placement, il enregistra une perte sèche de 400 millions de yens (3 millions d'euros). Ses clients le harcelèrent, ses patrons lui imputèrent la responsabilité des pertes. Le courtier déchu se sentit au bord de l'abîme. Du tréfonds de lui-même montait une force impérieuse qui le submergea et l'anéantit. Ce n'était pas du courage mais de la honte plantée en plein cœur. Un matin de 1970, sans préméditation ni préavis, il prit le train et se volatilisa. Tout simplement.

Dans un premier temps, il se cacha dans un quartier populaire de Tokyo, chez un ancien camarade d'université. Des semaines durant, les deux hommes partagèrent, en parfaits étrangers, un petit appartement. Cloîtré, Kazufumi devint mutique et entama ainsi son évaporation.

L'errance le fit se faufiler dans les interstices de la capitale, où, comme partout ailleurs, se trouvent des employeurs peu scrupuleux. Contraint d'assurer sa survie, il accepta les travaux les plus bas, gagnant quelque 8 000 yens, soit 58 euros par jour, tout juste de quoi couvrir ses besoins vitaux. Tour à tour maçon, manœuvre, plongeur, serveur dans un cabaret, il s'endurcit « physiquement et psychologiquement ». Cette vie lui apprit à devenir un vagabond, un homme sans passé. « Je n'ai pas songé à une nouvelle vie, je me suis enfui, c'est tout. S'enfuir n'est pas

glorieux. Ni argent ni statut social. L'essentiel est de rester vivant. »

Les siens ne l'oublièrent pas pour autant. Il eut vent que dans ses montagnes natales, son père affolé menait l'enquête, distribuant des avis de recherche, jusqu'à engager un détective privé. Les recouvreurs de dettes se lancèrent aussi sur sa trace et menacèrent le patriarche avant de renoncer. On n'intente pas un procès à un absent.

Après des années d'errance, il parvint à louer anonymement un appartement et découvrit dans les journaux l'existence de sociétés d'aide, capables de dépêcher aux particuliers des *benri-ya* ou hommes à tout faire.

Ces petites entreprises assurent toutes sortes de services : de l'arrosage des plantes à la promenade du chien en passant par l'expulsion de logements. À 38 ans, en s'inspirant de ce modèle, Kazufumi monta une entreprise modeste, la Société de débarras en tout genre. L'ex-enfant doué décrocha une licence officielle de « débarrasseur », l'autorisant à transporter tout et n'importe quoi. Parti de rien, il commença par les chiens écrasés, cadavres pourris et puants, rongés par la vermine. Ceux dont les passants s'écartent sans les regarder. Surmontant son propre dégoût, il se résigna à remplir ces basses besognes. Il fallait bien survivre. L'expérience le décida à ne reculer devant rien. Kazufumi se chargea ensuite des déchets industriels et électroniques dangereux. Et continua son macabre commerce au milieu de cadavres noyés, déchiquetés en lambeaux humains irrespirables. « Nous sommes au plus bas de la société, alors nous n'avons pas d'états d'âme. »

Mais l'évaporé se forgea une autre activité, tout aussi sombre, clandestine, en se faisant évaporateur. Dès le départ, il n'ignorait rien de la condition de ses futurs clients, hommes et femmes contraints à leur tour de se soustraire au monde. Il n'eut jamais à les démarcher, ils venaient à lui par le bouche-à-oreille et une formule littéralement

magnétique : « débarras en tout genre ». Quand, au téléphone, les gens évoquaient un « déménagement », Kazufumi comprenait le sens du message. Mais l'évaporateur a toujours soumis les fuyards à un interrogatoire poussé. « Les raisons qui contraignent les gens à s'évaporer sont complexes. Je ne prends pas ceux qui me paraissent louches. Mon père, policier, m'a appris à ne pas franchir la ligne jaune. »

Aujourd'hui, le patron refuse beaucoup de demandes, mais lorsqu'un accord se conclut, tout s'enchaîne très vite. Au crépuscule, surgissent d'étranges déménageurs équipés de couvertures et de rideaux noirs. À la hâte, les fenêtres sont occultées, les meubles emballés. Généralement, les clients ont annoncé un contenu de « trois fois rien ». Mais, le moment venu, ils veulent tout emporter, électroménager compris. Kazufumi et ses hommes se font aussi discrets et rapides que possible.

Le patron recommande aux femmes et aux enfants de se mettre à l'abri dès la veille. Le jour de la disparition, seuls les hommes assistent à l'enlèvement. Des entreprises entières sont parfois déménagées. Dans ces conditions, l'équipe doit se montrer encore plus vigilante. Ses hommes troquent leurs chaussures de cuir contre des baskets et cherchent à détecter d'éventuels micros cachés. Pour brouiller les pistes, ils sèmeront des indices comportant une adresse et une destination fictives. Au cours des années 1990, période de grande crise économique, les clients les plus paranoïaques s'armaient de couteaux, de bâtons… « Le jour J, c'est très tendu, ils sont à cran et craignent que des créanciers ne leur tombent dessus. Il peut y avoir des bagarres, des poursuites… »

Un homme entre dans le bureau, chuchote à l'oreille du patron. Les murs sont couverts de croquis : plans de maisons, obscurs gribouillis et esquisses de cartes tracées à la main. « Je déménage surtout des gens de Tokyo à Tokyo.

Au Japon, nous ne sommes pas aussi bien référencés que chez vous. C’est plus simple de disparaître. »

Mais Kazufumi refuse de me donner le moindre contact. « Je les ai tous effacés de ma mémoire… », soupire-t-il en refermant délicatement de ses doigts plissés sa grande enveloppe jaunie. Au travers de la porte entrebâillée, il lâche tout de même dans un murmure « Allez voir du côté des sources du mont Fuji… »

Kazufumi a un jour quitté son foyer pour ne plus jamais y revenir. « Je n’ai pas songé à une nouvelle vie, je me suis enfui, c’est tout. S’enfuir n’est pas glorieux. »

Au crépuscule, des camionnettes emmènent discrètement les candidats à la disparition vers un lieu tenu secret.

2

Perçant l’air telle un flèche, le TGV file vers l’ouest de Tokyo entre un océan Pacifique paisible et le mont Fuji, éternel sujet de vénération des Japonais. Partout dans le monde, ce cône parfait coiffé de blanc, montagne volcanique en sommeil, symbolise le pays du Soleil-Levant. Dans l’allée, une hôtesse en tailleur ajusté passe et repasse avec des friandises, et, comme dans un avion, désigne les portes de sortie d’un geste délicat. Les Japonais racontent que le jour de l’inauguration, les premiers voyageurs laissèrent leurs chaussures sur le quai avant de monter dans le wagon. Ils furent très surpris de ne pas les retrouver à l’arrivée.

Quelques minutes avant d’atteindre la cité d’Atami, notre traducteur nous fait signe de rassembler nos affaires. Un jour pluvieux, j’avais rencontré dans un café parisien ce réalisateur rondouillet proche de la retraite, recommandé par un ami. Je cherchais alors quelqu’un pouvant faciliter mes reportages au Japon. Des heures durant, Guy avait décrit avec emphase le pays de son épouse : délicatesse féminine, raffinement du geste, sentiment de sécurité, efficacité des transports en commun, et tous ces petits riens qui, à ses yeux, rendent le quotidien nippon si serein.

La nuit baignait déjà la place Clichy quand il évoquait brièvement un phénomène étrange : chaque année, des milliers de Japonais partent de chez eux sans se retourner. Certains mettent fin à leurs jours, les corps ne sont jamais retrouvés. Les autres deviennent des ombres. La mort violente ou l’oubli : pas d’échappatoire. Aucun pays au monde, disait-il, ne compte autant d’« évaporés ». Poursuivre l’errance, l’absence, la fragilité, dans un archipel de 128 millions d’habitants, semblait un défi fou et exaltant. J’en parlais le soir même à

Stéphane, lui aussi happé. Et nous voilà, deux mois plus tard, étrangers à cette culture énigmatique, avec pour seule boussole la force de conviction de notre guide face à des ombres…

La station balnéaire d'Atami avec vue sur le mont Fuji est réputée pour ses *onsen*, des sources chaudes volcaniques. La tradition s'est forgée au XVIIe siècle dans le Japon féodal et a perduré. L'imaginaire collectif s'en est emparé pour associer sources chaudes et destin des évaporés. Livres, films et pièces de théâtre narrent les aventures de fugitifs venus se dépouiller de leur passé dans les vapeurs sulfureuses des bains avant de renaître ailleurs. Comme le mot « évaporé », sa traduction japonaise, *johatsu*, découle de cette métaphore physique.

Ce samedi d'automne, le quartier de la gare bruisse de toutes parts. Des femmes en kimono distribuent des publicités pour les sources d'eau chaude. Derrière leurs comptoirs, de vieilles dames vendent les spécialités de la ville : poissons séchés et gâteaux aux haricots rouges. L'une d'elles sert des anguilles grillées. Les fesses réchauffées par un poêle, elle évoque avec plaisir les bains du Fuji. « Il faut aller visiter ceux de l'hôtel Taikanso, là-haut sur la colline. Ce sont les plus anciens d'Atami, ils ont été construits en 1928. Vous remontez la rue, là, et vous tournez à gauche après le pont…

– Et les *johatsu*, les évaporés. Il y en a à Atami ? »

D'une volte-face, la grand-mère interrompt la conversation, soudain muette, juste occupée à se frictionner près du chauffage. Au commissariat, les policiers ne seront pas plus bavards. À l'hôtel Taikanso, la direction dépêche un ingénieur en bleu de travail qui, gêné, m'entraîne à l'écart : « Il n'y a pas d'évaporés chez nous », dit-il, le regard aux aguets. Autrefois, on manquait de main-d'œuvre, donc on embauchait tous les candidats. Mais aujourd'hui, on se renseigne sur la personne, ses origines, sa famille… » Sur ce, l'ingénieur tourne les talons.

Avec ses rues tortueuses, son port industriel, sa jetée en béton et ses hôtels décrépis, la station balnéaire d'Atami tient à la fois de Brest et de Palavas-les-Flots. Vieillotte et alanguie, elle n'exhale aucun parfum de mystère. Guy l'a sélectionnée pour ses sources, mais n'y connaît pas l'ombre d'un disparu. Et partout, ma curiosité sur les évaporés suscite le même malaise. « Mais nous sommes un établissement respectable ! » s'émeut le directeur d'un bain. « Ce sont des légendes », balaie un autre. Guy les excuse : « Les évaporations sont un sujet tabou, les gens ont honte d'en parler. » Ce mur de silence avive mes craintes : le phénomène serait-il aussi fumeux que sulfureux ? Peut-on vraiment disparaître aujourd'hui des cartes de la modernité ?

Un gérant d'hôtel, recroquevillé derrière son comptoir, consent enfin une indication : « Peut-être que le docteur Uchida, le médecin des sources, pourrait vous aider… » Ce docteur Uchida dirige un dispensaire au cœur de la petite ville. À l'entrée, une trentaine de paires de chaussures, toutes de petites tailles, signale le jour des enfants. Dans l'antichambre bondée, une heure d'attente s'impose aux visiteurs. Le médecin reçoit dans son cabinet, une pièce aseptisée où s'affairent des infirmières. Blouse verte, masque sur le visage, il s'exprime avec simplicité et franchise : « Les gens viennent ici parce que les sources du mont Fuji sont célèbres depuis des siècles. C'est très rare qu'ils se suicident après leur bain. En général, ils rôdent plusieurs jours dans la ville. » Dans les bras d'une soignante, un enfant ausculté se met à pleurer, imité aussitôt par un autre. Le docteur Uchida hausse la voix pour couvrir leurs cris. « Certains évaporés trouvent du travail dans les *ryokan* [« auberges »], comme personnel de ménage, par exemple. Ce n'est un secret pour personne que les sources aimantent les disparus, les déchus et les criminels… Les habitants n'ont pas oublié la cavale de Kazuko Fukuda. Cette meurtrière avait erré une quinzaine

d’années après avoir assassiné ses collègues, et la police a retrouvé sa trace dans les sources d’Atami. Ce fut un scandale… » À ses côtés, une collègue s’impatiente. « À votre place, j’irais dans les bains ouverts jour et nuit, vers Shizuoka… »

Shizuoka signifie « colline calme ». Bien qu’encore plus proche du mont Fuji, la ville offre peu de charme. Ses soixante-dix mille habitants vivent dans un univers d’entrepôts et de barres d’immeubles d’où se détache, au centre, un bloc
flambant neuf : le Hananoyu Onsen. Dans cet immense sanctuaire des loisirs et de la consommation, une moquette moelleuse mène aux restaurants, aux jeux vidéo et aux cinémas agencés autour des bains. À deux heures de Tokyo, s’épanouit le paradis des habitants de la capitale, qui s’y pressent en famille des week-ends entiers.

Le directeur, M. Taruno Uchino, est fier de son temple du bien-être et tient à nous le faire visiter en personne. D’une mise impeccable dans ses chaussures vernies, il insiste sur les sols en « marbre chauffé », les massages « au sel et au sable », le sauna « dernier cri » et les menus de restaurant. Alangui dans les coussins de velours rouge d’une alcôve, il vante encore les bienfaits de son établissement. Il nous faut stopper sa litanie. « Vous avez déjà eu affaire à des évaporés ? »

Taruno Uchino s’étrangle avec son thé. « Des évaporés, chez moi ? Euh… » Il hésite, longtemps. « On a souvent des personnes seules, en crise avec leur famille, ça oui. Elles quittent leur domicile et ne savent pas trop où aller. L’avantage, c’est qu’ici elles risquent peu de croiser des connaissances. Et nous sommes ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Quelles sont leurs profils ?

– Je ne sais pas, ça ne me regarde pas. »

M. Uchino se redresse et rajuste son costume. « Ce qui est certain, c’est que nos soins sont une bonne recette pour les

âmes en peine. » Nous rentrons à Tokyo le carnet de notes presque vierge.

Les Japonais fuient des dettes, mais aussi la honte liée à un divorce, une perte d’emploi et toutes sortes d’échecs.

Dans l’imaginaire collectif, des fugitifs viennent se laver de leurs fautes dans les vapeurs des bains. Comme le mot « évaporé », sa traduction japonaise, johatsu, découle de cette métaphore physique.

Souvent, les évaporés se terrent à Tokyo et dans les grandes villes, où l’anonymat assure une certaine invisibilité.

3

Tokyo grouille, tentaculaire, telle une hydre aux multiples panses, envahie de centres commerciaux bardés d'enseignes et d'hommes seuls bravant la foule déferlante. S'y repérer relève de la gageure car, comme les évaporés, les rues sont anonymes. Seules de complexes additions de numéros aident à les identifier. Les blocs et sous-blocs ne se suivent pas toujours dans un ordre logique, de telle sorte que les Japonais eux-mêmes s'y perdent…

Kazufumi, l'évaporateur retrouvé entre chien et loup, avait évoqué une série télévisée portant sur les disparitions. Ce feuilleton, intitulé *La Boutique des évadés*, a battu des records d'audience à la fin des années 1990. Sur internet apparaît ce résumé, en anglais. « Besoin d'aide pour gérer vos finances ? Endetté jusqu'au cou ? Soleil Levant est le cabinet de conseil dont vous avez besoin. Trop tard pour les mesures palliatives ? La fugue et le suicide sont vos seules issues ? Soleil Levant est encore votre solution. Le jour, Genji Masahiko dirige une firme de consultants de renom, mais la nuit, son équipe aide les désespérés à commencer une nouvelle vie. »

Son réalisateur, Takahito Hara, m'attend dans l'un des ventres de Tokyo, au cœur du quartier branché de Shinjuku où les néons clignotent dans un chevauchement débridé de couleurs et d'idéogrammes. Par vagues presque mécaniques, la foule s'engouffre dans d'immenses tours au rythme de musiques commerciales, ondes de consommation excessive, étourdissante.

Lové dans le fauteuil d'un luxueux hôtel quatre étoiles, Takahito Hara contemple cette frénésie. Il s'incline, tend sa carte de visite, commande un thé. Le réalisateur de *La Boutique des évadés* ne semble pas s'être vu vieillir : teint

hâlé, mocassins impeccables, bracelets de surfer. Tel un enfant curieux de tout, il applaudit en riant. Il agite les mains en de grands gestes pour désigner autour de nous les disparus invisibles, camouflés dans les recoins de la société. Il s'enflamme : « L'éclatement de la bulle financière a été tragique. Quelle que fût leur dette, les emprunteurs se suicidaient. Des familles entières se sont donné la mort ; mais certaines se sont dit qu'il valait mieux essayer de vivre en changeant d'identité. »

Cette période noire du Japon constitue le décor de fond de la série *La Boutique des évadés*. En 1989, après quatre années de folie spéculative, la Bourse de Tokyo s'écroulait, plongeant le pays dans une « décennie perdue » à coups d'effondrement des cours boursiers et immobiliers, de stagnation de la croissance et de déflation. Près d'un million et demi de personnes se retrouvèrent dans l'impossibilité de rembourser leurs dettes. « Les évaporations étaient un phénomène ancien, elles se sont accentuées dans les années 1990 », souligne Takahito Hara.

La série est aussi joyeuse et grotesque que peut l'être un téléfilm hollywoodien. Les adieux larmoyants le disputent aux rebondissements et aux courses-poursuites devenues le quotidien de l'équipe du cabinet de conseil Soleil Levant. « Par l'humour, je voulais pointer du doigt un problème dont les médias n'osaient pas parler : la responsabilité des mafieux dans les évaporations. » Takahito Hara évoque l'entrée des yakuzas dans les affaires légales lors de la bulle économique, quand le prix du mètre carré doublait tous les mois. Au cours de ces années folles, les chefs mafieux s'affichaient dans les meilleurs restaurants et jouaient au golf avec les politiques, les financiers, les industriels qui les invitaient à siéger dans les conseils d'administration. Les uns et les autres échangeaient leurs services.

Dans ce pays à l'espace occupé jusqu'à l'étouffement, les hommes d'affaires s'appuyaient sur les yakuzas pour expulser les habitants des logements, détruire ceux-ci et en

édifier de nouveaux. Tout refus de céder son bien en échange d'une indemnité entraînait des représailles. Des hommes de main venaient souiller l'entrée des appartements avec divers déchets, ou des excréments, en signe d'avertissements gradués. D'autres garaient au pied des immeubles de petits camions dotés de haut-parleurs vociférant des slogans politiques, généralement d'extrême droite. Si ces intimidations n'y suffisaient pas, la violence pouvait monter d'un cran.

À cette époque de folie boursière, les Japonais moyens empruntaient tous azimuts auprès de sociétés de crédit, les *sarakin*, abréviation de *salaryman kinyu*, le prêt du salarié. Beaucoup pratiquaient des taux d'intérêt annuels pouvant dépasser les 100 % et travaillaient en coulisses avec les mafieux. Les yakuzas se chargeaient d'aller collecter les créances, tout retard de paiement faisant grimper la dette et les menaces. Eux-mêmes possédaient certains de ces établissements de prêt, à tel point que les emprunts de milliers de Japonais ont été baptisés *yamikin*, « argent dû aux yakuzas ».

Incapables de rembourser, beaucoup préféraient la fuite. Le pic de cent vingt million de disparitions par an fut atteint au milieu des années 1990. Pour la première fois, les médias s'emparèrent du sujet. Les sociétés informelles de déménagement se multipliaient. Par discrétion, les *yonige* s'effectuaient de nuit. En japonais, *yo* signifie la « nuit » et *nige*, « s'enfuir ». Un *yonige* désigne la fuite discrète menant à la disparition.

Pour incarner ces fugues nocturnes, le réalisateur de *La Boutique des évadés* s'est inspiré de faits divers. « Notre fiction est très réaliste. » Il a aussi consulté un spécialiste du phénomène, revenu de l'ombre à la lumière. Il accepte de me confier son nom, et j'obtiens quelques jours plus tard une rencontre à Yokohama, ville portuaire dynamique et surpeuplée de la baie de Tokyo. De nouveau, le train de banlieue bondé traverse à folle allure une zone urbaine sans

fin. Chevauchement d’enseignes digne de Las Vegas, routes suspendues, petites maisons neuves en agglo, centre commerciaux, fils électriques et pylônes défilent confusément. Sur trente kilomètres, il nous est impossible de distinguer la ligne d’effacement entre deux villes.

Shou Hatori patiente à deux pas de la gare, dans le hall immaculé d’un hôtel. Il se dirige vers le bar, commande une boisson sans alcool. Petit, musclé, les traits dessinés au couteau, il a tout d’un yakuza : chaîne en argent, veste noire, regard aux aguets. Neuf ans durant, il a dirigé une société de déménagement, une petite entreprise classique jusqu’au jour où, dans son karaoké favori, une femme lui demanda de la faire « disparaître » avec ses meubles. Elle ne supportait pas, disait-elle, l’endettement de son mari qui lui gâchait la vie. Shou accepta.

Dès lors, le jeune patron flaira un filon et publia une annonce intitulée : Déménagements du soir – « Un clin d’œil », dit-il aujourd’hui. Les clients comprirent immédiatement. La Bourse venait de s’écrouler, et aussitôt les demandes affluèrent. Shou se fit sauveur, réunit hommes de main et fugitifs dans son bureau, dessina des plans sur un tableau, rechercha les meilleures planques, envisagea tous les scénarios. Ses fugues nocturnes étaient facturées 400 000 yens, soit 2 900 euros, trois fois le prix d’un déménagement classique.

Salarymen, étudiants, mères de famille droguées au shopping et aux marques de luxe : les candidats endettés poursuivaient le même but – fuir leurs débiteurs. Mais les évaporés ne sont pas seulement de mauvais payeurs. Shou Hatori déménagea aussi de jeunes universitaires ayant raté un examen, des femmes trompées, des diplômés exténués par une vie de corvées sur fond de dortoirs collectifs. Ce magicien d’un soir sut toujours garder histoires et secrets. Il concède simplement que ses clients étaient prêts à tout pour disparaître sans en dire un mot à leur famille. Ses

encouragements à tenir bon se brisaient sur leur détermination.

Puis Shou se lassa des courses – poursuites sur fond d'histoires glauques. Tel le héros du film *Sonatine, mélodie mortelle* de Takeshi Kitano – un yakuza retiré dans l'île d'Okinawa –, il choisit de changer de vie et de publier son témoignage sur les évaporations. Paru en 1997, *L'Agence de fugue* ne possède pas l'épaisseur d'un polar nordique, mais celle du réel. Au Japon, aux États-Unis et en Europe, la presse s'en est emparée. Shou se présente toujours comme « écrivain, producteur et manager » et soutient que « ses » disparus vivent heureux. Lui-même se veut exemplaire. « Les gens associent souvent les *yonige* à de la lâcheté. En faisant ce travail, j'ai compris que c'était une démarche salutaire. »

Désormais, Shou en a fini avec la clandestinité. À l'en croire, ses fugitifs sont libérés, tapis dans des zones d'ombre, ayant fait table rase du passé. Aujourd'hui, il ne peut les déranger. Il lui est impossible de les recontacter, encore moins de m'en présenter. Au moment de se séparer, Shou fait venir sa fille de 17 ans, une championne de karaté pimpante affublée de couettes et d'une jupe plissée. Son père a pour elle de grandes ambitions : « Elle sera star de cinéma. » Ce sera sa revanche sur son propre destin. Car lui aussi fut un évaporé, enfant, dans le sillage de ses parents fuyant Kyoto et les dettes…

Neuf ans durant, Shou Hatori dirigea une société de déménagement du soir, qui aidait les gens à disparaître.

4 — Hashi

Évaporé depuis vingt-six ans

«La boue a pénétré mes chaussures, j’avance à pas lents, je parle aux arbres. J’imagine le téléphone du salon qui sonne dans le vide, mon patron furieux, ma femme en larmes. Et puis mon père, pragmatique comme toujours, qui a certainement déjà recruté un détective. Appartement fouillé, courrier épluché : que devine le limier, sinon que je suis un homme faible ?

Deux jours que je marche, les pieds crottés, les habits humides, la boule au ventre à chaque cri d’animaux. C’est terrible, une forêt la nuit. Je suis descendu du train au pied du mont Fuji et je me suis enfoncé dans la forêt d’Aokigahara, comme aimanté par ses légendes, pièges de lave, boussoles qui ne donnent plus le nord, brume magique, désespérés venant se donner la mort dans le secret de la nature. Aokigahara est surnommée « Jukaï », mer d’arbres. Je suis englouti par ses vagues denses et sombres.

Je me vois pendu à un arbre, et le rictus de l’homme qui va trouver mon corps pourri. Ma vie défile, enfance cossue, scolarité brillante, carrière d’ingénieur bien lancée. Je suis fils unique et je ne me souviens pas de m’être beaucoup amusé dans notre maison trop grande pour trois personnes. Je dormais déjà quand mon père rentrait à la maison et quand ma mère venait me chercher à l’école, elle avait toujours un air triste, nostalgique. Parfois j’avais peur de ne pas la voir, comme si au fond de moi j’avais le sentiment

qu’elle rêvait d’une vie plus frissonnante, et qu’un jour, elle franchirait le pas.

Les arbres dansent avec le vent, la pluie nettoie ma peau. Que reste-t-il de mon mariage ? Elle en kimono blanc, ses cheveux longs que j’aime tant, relevés en un chignon parfait – elle était l’une des plus jolies filles de l’université, les copains en étaient tous fous –, moi en costume bleu marine frappé des armoiries de famille. Mon patron trinque à l’amour, au travail, à mon talent prometteur, aux futurs halls de centres commerciaux et de bureaux que nous ferons sortir de terre…

Ma femme et moi habitons un deux-pièces aux confins sud d’Osaka, un salon blanc avec une tache rouge, une reproduction d’un tableau de Rothko, son peintre favori. Elle ne veut pas d’enfants, pas encore, pour profiter de sa jeunesse. Profiter, c’est un grand mot : nous ne faisons rien d’incroyable, car je suis souvent au bureau le soir et le samedi, et seulement dix jours de vacances par an. Elle est bénévole dans une galerie à mi-temps, payée comme une petite stagiaire, heureusement je gagne bien ma vie.

Elle est seule à la maison, on sonne. Plantés sur le palier, deux hommes en costard sombre. Ils sont brefs : « Une société de travaux publics va remplacer votre immeuble par un bâtiment plus moderne, plus haut. Vous devez partir », disentils. Même scénario la deuxième fois : le plus petit devant, l’autre, grand et baraqué, derrière, message sec et menaçant. Ma femme me téléphone sur-le-champ au bureau. Le lendemain, je trouve notre boîte aux lettres béante. À l’époque tout le monde spécule, les investisseurs sont prêts à toutes les illégalités pour mettre les propriétaires dehors. Nous le savons, elle et moi. Beaucoup de nos voisins ont déjà déménagé.

Elle fait sa valise, paniquée, et part chez ses parents. Moi, après avoir travaillé jusqu’à tard dans la nuit, je rentre et me glisse sous les draps, seul. Je commence à divaguer. Je pourrais vendre l’appartement, je n’y suis pas attaché. Cela

n’est pas compliqué de vendre, mais sur le moment, cela me semble aussi difficile que de traverser un océan à la nage. Je pense à mon père, qui l’a en partie payé, non sans critiquer ce choix – « pas assez bien situé, trop sombre, trop petit »… Rien ne va jamais, avec mon père, rien de ce que je fais n’est assez bien. Il ne manque pas une occasion de rappeler qu’à mon âge, il était déjà ingénieur chef de projet. Le fluide ne passe pas, rien ne passe, comme si d’épaisses cloisons étanches nous séparaient.

Poser mes bagages dans ma belle-famille est aussi inconcevable. Quel échec… Je suis coincé : les gros bras vont revenir, me tabasser et jeter mon corps dans une décharge… J’ai des courbatures, mal au crâne, je travaille trop. Je me souviens que quand l’aube se lève derrière les persiennes, je reste allongé à compter les petites taches au plafond. C’est seulement au moment où je prends ma décision que je sors du brouillard. Comme si le fait d’avoir un nouveau but me ramenait à la réalité. Je me douche et je range les livres dans la bibliothèque, le bouquet de fleurs séchées au centre de la table blanche. J’écris : « Je me sens coupable, je pars. Pardon de te faire subir cela. Ne m’attends pas. Je ne t’oublierai jamais. »

Ce mot me harcèle dans la forêt, sous la pluie, dans le vent. J’ai dans mon sac une corde, je suis venu pour en finir.

Le sac reste sur les feuilles mortes.

J’abandonne mes clés, mon argent, et je continue dans le froid à travers la mer d’arbres. Je lutte contre le sommeil. La forêt hurle à la nuit.

Il fait bon, j’ouvre les yeux, un homme âgé est penché au-dessus de mon visage. Il me sert une soupe, du riz, du poisson grillé. Il est vêtu d’un gros pull et me regarde en silence tandis que je mange. Je ne dois pas être le premier qu’il trouve.

Je reprends des forces, je ne veux pas m’imposer. Il me donne quelques billets et me regarde partir depuis le pas de sa porte. Avec mon manteau propre, mon chapeau et mes

chaussures nettoyées par le vieil homme, je monte dans le train pour Tokyo. Je ne suis plus personne, ni moi ni un autre.

À l'aube, je me rends au pied d'un hangar, machinalement, comme si j'avais déjà parcouru ce chemin, comme si une voix me l'indiquait – la voix de la survie. Des gars peu commodes me font signe de monter dans leur camionnette : me voilà journalier sur un chantier semblable à ceux dont, il y a quelques mois, je vérifiais les courbes sur le papier. Le travail est rude, la paie correcte – pas de papiers à remplir, aucun risque d'être repéré. Les camions nous raccompagnent le soir, mais il y a aussi des missions longues, deux semaines, un mois entier même.

Nous dormons tous dans des baraquements, une place parfaite quand on est sans adresse. Une fois, la police fait une descente à la recherche de criminels. Heureusement, j'étais dans un bar ce soir-là et je n'ai pas eu à donner mon nom.

La crise est là, la bulle a explosé, je n'ai plus rien à espérer à Tokyo ; j'ai envie de retourner à Osaka, envie d'autre chose. Ma ville a changé, les cheminées et les usines ont fait place aux gratte-ciel.

Je décroche un boulot au noir dans un pressing et loue une piaule, semblable à celle où je vis aujourd'hui, en plus propre et lumineuse. Le soir, j'arpente la ville illuminée, j'aime sentir battre son cœur, son énergie, sa musique. Je rêve souvent de mon épouse, je crois reconnaître sa silhouette parmi la foule. Ma vie est faite de plaisirs simples.

Puis le pressing ferme, ça recommence, le sentiment d'échec, la honte, la fatigue, le cerveau en surchauffe. La chute est rapide. J'ai l'impression de la regarder de l'extérieur. Ce n'est pas moi, pas encore. Je perds mes dents, le suicide guette. Je suis un renégat, rouage pourri d'une grande machine. Invisible, inutile. Une vie pareille, il y a de quoi devenir fou. À un moment, je deviens fou. Mais j'ai de la chance. Malgré tout, j'ai de la chance.

Un soir, je vais chercher mon bol de soupe sous un pont, pas loin de là où je dors, complètement ivre, et j'alpague une bénévole. Elle rit cette fois, elle me regarde, je veux dire qu'elle me regarde vraiment. J'ai l'impression que cela fait des siècles que quelqu'un ne m'a pas regardé comme ça, comme un homme. D'un coup, j'existe. Je suis vivant. Je sens mon corps – fatigué. Nous discutons un peu sous le pont, entre les voitures qui passent, et nous continuons à échanger des phrases le jeudi suivant, et celui d'après… Cela doit vous sembler bête, mais ces petits échanges me donnent une raison de me lever le matin. Bientôt, j'aide les bénévoles à distribuer les soupes. On donne aussi du café chaud et des vêtements d'occasion.

Mon amie me recommande auprès d'une patronne de restaurant, qui cherche quelqu'un pour faire un peu de tout, courses, vaisselle, ménage… C'est un estaminet avec quatre tables devant un bar. Il n'ouvre que le soir, sa cuisine variée et bon marché attire les gens du coin. Un jour je lâche tout à la patronne, et elle m'accepte comme je suis, avec mon passé troué. « Tu la rappelles quand ta femme ? » qu'elle dit souvent.

J'ai sauté le pas il y a deux ans.

Revoir quelqu'un, quand tu es sûr de le vouloir, c'est aussi se demander ce que tu vas te mettre. J'enfile une chemise repassée et une veste sombre. Je ne peux pas la voir, elle, ça c'est trop dur. Alors je m'en vais frapper à la porte de son frère, mon beau-frère. C'est lui qui ouvre. Il n'a pas changé d'adresse. Il a pris des rides et du ventre, mais je le reconnais tout de suite.

Je prononce mon nom, il me claque la porte au nez, comme devant un voleur. Je sonne encore, et il revient quelques minutes plus tard avec sa femme. Tous deux dévisagent longuement l'homme édenté planté devant eux, et je sais bien que c'est ce qui les frappe le plus, cette bouche de monstre. Ils murmurent, ébahis : « Oui, c'est bien lui. »

J’avais oublié que leur appartement était si luxueux, moelleux, confortable. J’ai oublié le confort tout court. Je n’ai pas du tout anticipé leur réaction, espérant peut-être un peu de chaleur, alors qu’ils sont au contraire très mal à l’aise, renversant du thé, bafouillant, cherchant dans le regard de l’autre un conseil sur la conduite à tenir. Ma belle-sœur a un petit rire nerveux. Mes parents sont décédés. Mon père d’abord, ma mère ensuite. Incinérés. Beaucoup de monde à leurs funérailles.

Tout mon corps se crispe, comme après un choc. Je suis déçu, et c’est moi cette fois qui inspire avec effort – ça me fait presque mal – avant de prendre des nouvelles de mon épouse. Remariée. Il y a longtemps. Deux enfants, un mari professeur d’université à Osaka. Elle m’a beaucoup cherché, beaucoup pleuré. Sans trace de moi, dix ans après ma disparition, elle m’a déclaré mort. Qu’est-ce que j’espérais ?

Depuis, je meurs, lentement. Les bonheurs perdus, ça ne se rattrape jamais. »

Un sans-abri se cache au bord d’une route près de la baie de Tokyo. Comme les disparitions, la pauvreté et les discriminations restent des sujets tabous.

5

Une chapelle de verre avec vue panoramique plonge sur la baie de Tokyo. Des époux rayonnent dans leurs tenues immaculées. Des fleurs à profusion, des violons et les familles complètent cette image du bonheur. Cérémonieux, le prêtre lit des extraits d'une Bible volumineuse posée sur un lutrin puis, d'une voix émue, invite les mariés à échanger les alliances. Le mariage semble presque parfait, la scène fait illusion. En réalité, l'officiant est payé pour tenir ce rôle de prêtre. À l'extérieur de cette fausse chapelle, il est professeur de français, dénué de culture religieuse. Athée de surcroît. « Un prêtre blanc, ça fait plus chic », avoue Nicolas en tournant la crème d'un cappuccino. Ses heures de cours diminuant, le faux curé traversait une période difficile lorsqu'il remarqua cette annonce laconique : « Cherche Occidentaux pour célébrer mariages catholiques ». Si 1 % seulement des Japonais sont catholiques, 70 % désirent une cérémonie traditionnelle avec robe blanche, échange des alliances, baiser et lancer de riz. Le prêtre en soutane constitue le supplément d'âme de ce décorum à l'occidental.

Nicolas a répété la gestuelle pour énoncer correctement huit pages d'extraits de la Bible en japonais. Le professeur de français a aussi visionné des vidéos de cérémonies, effectué des répétitions générales avec un organiste, emprunté une soutane et célébré son premier mariage dans une fausse chapelle. Très vite, l'apprenti curé s'est pris à ce jeu lucratif. Aujourd'hui, il met le ton et aime voir les visages gagnés par l'émotion, les pleurs, les fleurs. « C'est quand même le plus beau jour de leur vie… »

D'autres, aux profils multiples, se rodent aussi à tenir ce rôle. Professeurs, barmen, pères de famille fauchés ou

expatriés en quête d'aventures exotiques. Les époux sont parfois complices de l'imposture et certains poussent la touche internationale en louant les services d'étrangers pour jouer les invités. Quoi de plus chic qu'un couple d'amis occidentaux ? Au Japon, le mensonge court partout, du rire aux larmes.

Tous les rôles, toutes les illusions sont envisageables. À une seule condition : pouvoir se les offrir ! Le faux ami comble la solitude. Le faux patron leurre la famille du salarié honteux de son licenciement. Le faux mari répond aux angoisses d'une femme, éternelle célibataire. Le faux père marie la fille dont le vrai s'est évaporé… Même lors de funérailles, on loue les services de dizaines de personnes recrutées pour recréer une ambiance familiale. Le poids des conventions favorise ce double jeu, et les agences de location vampirisent à la fois ce souci des apparences, la détresse qui en résulte et un sentiment de solitude gangrénant la société. Nicolas soupçonne certaines agences d'employer des disparus. Jouer un autre lorsqu'on se ment à soi-même semble être, ici, une banalité.

Nicolas m'a été présenté par l'un de ses collègues, un ami rencontré à l'institut culturel français de Tokyo, là où Stéphane a été invité à séjourner et à exposer ses photographies. Du haut de notre chambre minuscule donnant sur la voie ferrée, nous dominons, comme placés à la proue d'un navire, l'imposant bâtiment blanc de l'organisme culturel. En attendant de trouver d'autres pistes de disparus, nous décidons d'enquêter sur ces prêtres de pacotille. Nous rencontrons Bob, restaurateur, Filipe, importateur textile franco-portugais et Marlon, professeur d'anglais qui, à son retour en Australie, effacera le leurre en rentrant dans les ordres.

Au téléphone, un patron d'agence de location justifie son commerce : « Je n'ai pas le sentiment d'insulter l'Église en envoyant des faux prêtres aux mariages. La demande est là.

Du moment qu'ils font bien leur travail, prêtre, c'est un business comme un autre… »

Un curé de Tokyo s'insurge. Un autre sourit, voyant dans cette mode une petite revanche de l'Église qui échoua à convertir le pays du Soleil-Levant au XVIIe siècle. Lors d'un dîner d'expatriés, un catholique, pratiquant, relativise l'hypocrisie. « En France ou aux États-Unis, beaucoup de gens sont unis par de vrais prêtres et finalement la moitié divorce. Les Japonais, eux, sont beaucoup moins nombreux à se séparer. Vrai ou faux prêtre, si le couple n'est pas sérieux, le mariage tombe à l'eau, non ? Et puis qu'est-ce qu'un vrai prêtre ? »

Au lendemain de ce dîner, Guy nous retrouve à l'Institut français du Japon, triomphant. Il a su convaincre des évaporés de raconter leur disparition. Comme le veut le protocole, il s'est rendu chez eux une première fois, seul. Il faut d'abord se présenter pour organiser au mieux une rencontre. Planifier, codifier, pour éviter la souffrance née de l'imprévu : une diplomatie bien huilée qui tourne au cauchemar chez les impatients.

Ces disparus vivent au nord-ouest de Tokyo, dans un paisible faubourg populaire où les petites habitations se disputent un espace rare. Sur leurs façades se dessinent, dans une faible lumière, des ombres tout juste rentrées du travail. Mais personne ne peut nous renseigner. Or arriver en avance constitue une marque de respect et nous risquons d'en manquer.

Finalement, Guy reconnaît la petite maison de ses amis. Coincée entre deux autres, elle paraît bien modeste. Un moustachu en gros pull de laine nous accueille. Dans la pièce à vivre – une cuisine mal chauffée où s'amoncellent buffets bringuebalants, piles de vaisselle, babioles, poupées, boules à neige, dessins d'enfants –, Ichiro répartit des chaises dépareillées. Quelques instants plus tard, sa discrète épouse, employée à la poste, rentre du bureau. Elle s'empresse d'extraire de sacs en plastique des brochettes

de poisson et des boulettes de pâte enrobées de sauce sucrée. La toile cirée en est vite garnie.

Mais l'atmosphère est tendue, le silence difficile à rompre. Immobile, le fils aîné, Thim, se tient raide devant la table et scrute fixement le patchwork de moquettes. À l'étage, couchée dans son lit, la grand-mère se racle la gorge. De part et d'autre de la table, Ichiro et son épouse se font face. Ils savent pourquoi nous sommes là. Liés par sa promesse à l'ami français, le couple ne peut plus reculer. « Autrefois, nous vivions au milieu des cerisiers, à Saitama, dans la plaine du Kanto… » Par ces mots, Ichiro entame une traversée du passé. Fils de tanneurs, il devint à 20 ans professeur de kendo et donna des cours du soir aux policiers. Une réussite pour un homme de son milieu : le kendo est l'escrime des samouraïs.

Le maître d'art martial épousa Tomoko à l'issue d'un mariage arrangé. Le couple apprit à s'aimer et projeta, dans les années 1980, d'ouvrir un restaurant de *gyoza*, de raviolis. Ichiro emprunta, mais ne dit pas combien. Le restaurant attirait peu de clients, le pays s'enfonçait dans la récession, Ichiro et Tomoko se mirent à s'inquiéter pour la sécurité de leur foyer d'autant que Tomoko attendait Thim, leur premier enfant. « Il aurait fallu un siècle pour éponger les dettes. » La mère d'Ichiro partageait le toit du couple. C'est elle qui prit la décision de vendre discrètement la maison. Ils n'eurent pas le temps d'échafauder mille scénarios. Vite, très vite, des « déménageurs du soir » furent appelés. Un 1er janvier, jour de fête et de tempête, les Kurihama se volatilisèrent.

Thim se tient immobile, toujours debout, toujours raide. Dans la fratrie, lui seul connaît le secret. Ce soir, ses frères, qui ont grandi dans le mensonge du passé sublimé – les cerisiers en fleur, la jolie maison, le « départ volontaire » pour Tokyo… – ont été envoyés chez des amis. Thim, lui, est resté. Il pourrait raconter la suite de l'histoire : les visages angoissés de ses parents, les années misérables, la

reconversion de son père en maçon, le silence qui s'installe tandis que la vie reprend le dessus et que la peur s'estompe… « Notre fils est une énigme pour nous, dit Ichiro. Il est comme la surface lisse d'un lac dont on ignore les profondeurs. Les deux autres sont plus faciles à comprendre et ils marchent bien à l'université. » Thim, son piercing sur la lèvre, reste figé. « Je crois que j'ai mis trop de pression sur lui », lance Tomoko, qui pose bruyamment une bouilloire sur le feu et s'attaque à un monceau de vaisselle sale.

Ichiro s'est tendu. De ses doigts, le père de famille triture ses branches de lunettes avec nervosité. D'un coup, la douleur jusqu'ici contenue éclate : « Dans cette maison, *yonige* est un mot tabou. Comme si nous étions des parias. Mais qui peut affirmer qu'il n'a jamais voulu changer de vie ? Les gens sont lâches. Ils ont tous envie de jeter l'éponge un jour, de disparaître et de réapparaître dans un lieu où ils ne sont connus de personne. » Tomoko, la mère, se rassied en laissant sa vaisselle en plan. Son mari baisse le regard vers les fleurs de la toile cirée : « Je n'ai jamais envisagé la fuite comme une fin en soi. Ma mère m'a appris à surmonter les obstacles et à être combatif. Mais disparaître, c'était me donner une chance de renaître lavé de mes fautes. » Il bat sa coulpe : « J'ai conscience de mes faiblesses. J'ai voulu, par exemple, me dérober à la rencontre d'aujourd'hui. Ce n'est pas facile de vider son sac, et à quoi bon ? Mais je me suis dit que c'était un nouveau challenge qui se présentait à moi. Vous savez, une disparition est quelque chose qui vous colle à la peau. S'enfuir, c'est courir à la mort. »

Thim ferme les yeux. Son père poursuit : « Je me sens fatigué, mais je continue mon chemin et je n'ai plus de raison de changer de vie. Je ne souhaite qu'une chose : vivre tranquille avec ma femme et mes enfants. Jusqu'au bout. »

L'homme se lève, dans un silence de plomb.

« Vous continuez le kendo ?

– Non, mais mes fils ont pris la relève ! »

Soulagé, il tire d'un recoin un album de famille qu'il se met à feuilleter. Thim se précipite vers un placard et en sort une collection de médailles et de coupes de vainqueur, longtemps reléguée. Dix minutes plus tard, Ichiro fait une entrée remarquée. Thim, admiratif : « On dirait un yakuza, papa ! » Pantalon flottant, veste indigo, grille métallique devant le visage, Ichiro manie un sabre tranchant avec une aisance surprenante dans un si petit espace. Pour la première fois en vingt-trois ans, il a revêtu sa tenue de kendo.

À l'étage, la grand-mère grogne. Elle veut assister à la scène. Il faut l'aider à descendre l'escalier. Ichiro la pose délicatement sur un siège usé au milieu du salon. La vieille femme contemple son fils, nostalgique.

Dehors, la nuit glaciale a tout avalé, les maisons et les lignes de fils électriques. Nos respirations s'envolent en nuages de fumée. Guy respire vite et répète : « Je ne savais pas, je m'en doutais mais ils ne me l'avaient jamais dit. Vous avez compris ?

– Compris quoi ?

– Ce sont des *burakumin*. Littéralement, les gens des hameaux spéciaux. Un peu comme les intouchables en Inde, ils sont au plus bas de la société. Il existe depuis le Moyen Âge des castes auxquelles sont attribués les métiers considérés comme "impurs" par la religion shinto : équarrisseur, tanneur, croque-mort, et toute autre activité liée à la souillure, au sang et à la mort.

– Encore aujourd'hui ?

– Officiellement, non. Depuis que le système des castes a été aboli, au XIXe, ils peuvent s'inscrire sur les registres d'état civil et prétendre aux mêmes droits que n'importe qui. Dans les faits, la discrimination perdure. Ils vivent souvent dans des ghettos ou des quartiers en marge, se marient au sein de leur communauté et sont recensés par des annuaires illégaux.

– Ont-ils plus de raison de s’évaporer que d’autres ?

– Beaucoup ont emprunté à des sociétés mafieuses parce que les banques refusaient de leur prêter de l’argent. D’autres s’engagent dans la mafia pour sortir de la misère. »

De ces discriminations, les Japonais ne parlent guère, mais toutes les minorités, coréenne, brésilienne, etc., les ressentent. Culturellement, l’archipel rejoint la civilisation chinoise, qui s’est diffusée du Vietnam à la Corée. L’insularité et l’isolement du pays ont favorisé l’éclosion d’une culture affranchie de son modèle, doublée d’un puissant sentiment national. Guy se dit frappé par ce sentiment collectif d’être différent et ce racisme manifeste envers les non-Japonais. Il lui arrive de tomber au coin d’une rue sur de petits camions dotés de haut-parleurs aux slogans nasillards glaçants : « Tuez les Coréens », « Coréens, pendez-vous. Buvez du poison. Crevez »…

Adossés aux gratte-ciel de Tokyo, des faubourgs paisibles se réduisent à des maisons basses, des trottoirs déserts et quelques vélos en liberté.

Pour la première fois depuis son évaporation, Ichiro revêt devant son fils sa tenue de kendo, un sport de combat.

6

Kazufumi, l’évaporateur de la Société de débarras en tout genre, a disparu un matin de 1970, et depuis, il ment. Il a sombré dans un vide administratif. Sa ville d’origine l’a déclaré disparu. Sa nouvelle mairie de résidence a longtemps tout ignoré de son existence. Il a perdu ses droits, privé de sécurité sociale. Pas d’école non plus pour les enfants d’évaporés. Ici, il est possible de se dérober dans un pays moderne, connecté, à condition de rester dans un monde parallèle. L’évaporateur s’est marié sans jamais confier son secret à sa compagne. L’idylle a échoué. Comment construire, comment se construire sur un mensonge ?

Il nous avait confié avoir déménagé beaucoup de gens de Tokyo à Tokyo, où l’anonymat assure une certaine invisibilité. « Mais j’en emmène aussi quelques-uns à la campagne. » Un journaliste local met Guy sur la piste de l’un de ces échappés, Shunsuke Soda, parti se retirer avec quelques milliers de chômeurs et de déçus des villes-monstres. Aujourd’hui, le gouvernement japonais offre bourses et subventions à ceux qui repeuplent les zones rurales, un peu à la manière de la France cherchant à combler ses déserts médicaux.

Shunsuke Soda a quitté Tokyo voici sept ans pour s’installer dans la province de Yamanashi, au nord du Japon. À la sortie de la gare, ce quadragénaire se distingue par un blouson sportif et une allure citadine. Ses mains sont blanches et lisses, sa voiture, impeccable. Malgré le brouillard, il fonce entre forêts et champs vallonnés. Le trajet se termine sur un chemin de terre, en contrebas d’une colline boisée. Pieds dans la boue, il désigne du doigt quatre grandes serres en plastique : « Épinards l’hiver. Tomates,

salades et fraises l'été. » Un couple de paysans, bottés et crottés, arrache des salades sur la parcelle voisine et le dévisage sans un mot. « Ils ne me disent jamais bonjour. Pour eux, je ne suis pas un vrai maraîcher. Ils se méfient de moi. »

La pluie tombe dru, pas le moindre abri aux environs. Shunsuke ne souhaite pas m'emmener chez lui : « C'est loin, et je dois livrer mes légumes… » Il remonte dans sa voiture. « Avant, j'étais un *salaryman* comme tous ceux que vous voyez à Tokyo, stressé et soumis à mon entreprise. Je bossais dans un très grand hôtel, dix à douze heures par jour. J'ai cru devenir fou. » Coincé dans l'habitacle, Shunsuke dévide son fil. À bout, il apprend que les campagnes manquent de main-d'œuvre. Relevant le défi, il s'inscrit à une formation agricole de six mois dans une université du nord du Japon. Il lui faut également financer son installation. « Mon père est très riche, mais je voulais ne rien lui devoir. Comme je n'avais pas de garanties pour obtenir un crédit bancaire, je suis passé par une société de titres. »

Les taux d'intérêt sont trop élevés. Shunsuke ne peut rembourser. Nouvel échec. L'évaporation devient inéluctable. « J'ai d'abord emporté ce que j'avais de plus précieux, puis les déménageurs sont venus en camion prendre le reste. » Avec le reliquat du prêt, il loue un petit appartement, un tracteur et des outils. Et se met à travailler dur. Les hivers sont rudes et la solitude grande, mais, sous ses serres, le déraciné s'apaise. Du bout des lèvres, Shunsuke, imprévisible, admet alors, seulement, avoir fait un *yonige*.

La voiture se gare dans la cour d'une belle maison moderne. Étrange : il disait habiter un petit appartement. Un septuagénaire en pantoufles apparaît sur le perron. « Mon père », lâche Shunsuke. L'homme s'incline, repart. Sa femme, qui attend dans le vestibule, a eu le temps de se munir d'une paire de chaussons pour chacun. Les parquets

sont lumineux, l'intérieur, bourgeois et occidental : tout est lisse et ordonné. Dans un anglais parfait, M. Soda invite à passer au salon. « J'ai été directeur dans une multinationale. Aujourd'hui, je suis à la retraite mais je fais régulièrement des missions pour de grandes entreprises. » Son élégante épouse apporte du café et des biscuits. « Cette demeure est notre résidence secondaire. Nous l'avons fait construire l'an dernier. Avant, nous allions à l'hôtel. Mais une maison, c'est beaucoup plus confortable. Et notre fils peut en profiter. Il est mieux ici que dans son petit appartement. N'est-ce pas ? » Shunsuke reste prostré sur le canapé. Comme un enfant après une dispute, il serre fort ses bras croisés.

« Monsieur Soda, que pensez-vous de la reconversion de votre fils ?

– Personnellement, je n'aurais jamais pu faire ça. Le travail de la terre n'est pas fait pour moi. Mais Shunsuke est jeune et en bonne santé. Ici, il mange bien, il fait de l'exercice… Ce sera peut-être compliqué à l'âge de la retraite, mais je lui fais confiance, il tiendra. »

Faussement câlin, M. Soda tente d'attraper son fils par l'épaule. Shunsuke se dérobe. « Bien sûr, j'ai été surpris quand il m'a annoncé qu'il voulait devenir agriculteur, mais je l'ai toujours soutenu. Pas vrai, que je t'ai toujours soutenu ? » Le père parle maintenant pour son fils : « Il faudrait qu'il trouve une femme. Pas facile dans ce trou… Il n'y a que des paysans. »

Il est temps de partir. Une dernière claque énergique dans le dos de Shunsuke, quelques pas sur le perron. M. et Mme Soda suivent du regard la voiture jusqu'à ce qu'elle s'efface de l'horizon.

« Je ne comprends pas. Vous habitez chez vos parents ?

– Non, je vous ai dit que j'avais un appartement. Mais il est petit et peu accueillant. Mes parents ont insisté pour me suivre. »

Shunsuke a bien essayé de s'affranchir, de devenir indépendant, de se sevrer de sa famille, mais celle-ci est

revenue comme revient toujours la soif. Au fond de lui, le maraîcher a ressenti le besoin de rassurer ses parents après quatre ans de silence. Sans même le consulter, son père a aussitôt fait construire cette demeure. Maussade, Shunsuke explose : « Je me sens comme un homme en fuite qui aspire à une vie
normale. Je croyais avoir pris de la distance, c'est raté. Mon père est lourd et intrusif. »

Kazufumi, l'évaporateur, disait qu'il fallait reléguer son passé et vivre au jour le jour sans attaches pendant au moins cinq ans. Le patron de la Société de débarras en tout genre a tenu quinze années sans jamais téléphoner à ses parents. Paralysé par la peur. Peur qu'ils soient en mauvaise santé ou qu'ils aient subi des menaces à cause de lui. Or ils lui avaient pardonné. Mais Kazufumi n'a jamais eu la force de les revoir.

7

Sanya ne figure sur aucune carte. Guy me l’a dépeinte comme une ville dans la ville, un repaire insalubre de criminels, vagabonds, sans-abris et autres petites gens. Pour gommer ce ghetto de Tokyo, les autorités ont effacé son nom. Mais Sanya a marqué les mémoires. Les chauffeurs de taxi n’aiment guère s’aventurer dans cette zone interlope. Seuls y pénètrent, dit-on, les exclus de la prospérité et les oubliés de tous, les sans-noms.

Pour l’atteindre, il faut rejoindre la station de métro Minami-Senju puis marcher une dizaine de minutes vers le nord. Sous terre fourmille une véritable ville, tout aussi disciplinée que sa sœur de lumière. Des milliers de voyageurs marchent en file indienne vers des trains toujours ponctuels, propres et bien éclairés. Le métro d’une cité idéale. Chacun pérégrine dans sa bulle, hypnotisé par son mobile, silencieux, sans jamais contrevenir à l’interdiction de téléphoner. Quel monde voient-ils au travers d’un si petit écran ? D’innombrables passagers en costume sont endormis la bouche ouverte, affalés sur une banquette, au milieu de la foule. La vie les épuise-t-elle donc tant ?

À l’approche de Sanya, la modernité s’estompe sous une pluie fine, la ville s’éteint et se tait. Plus d’enseignes en pagaille, de brouhaha agressif heurtant les tympans, plus de voitures non plus. Un autre monde s’ouvre là, on ne l’imagine pas. Dans la capitale de la troisième puissance mondiale, un univers fantomatique cousu de silence, aux normes sociales éclatées. Sur cette terre qui fut au temps des shoguns un champ d’exécution des criminels, puis un abattoir avant de devenir un marché de la main-d’œuvre journalière, l’un des plus dynamiques du Japon, les ruelles défilent, jonchées de détritus, empuanties d’une odeur de

pisse et de saké, désertes à l’exception de silhouettes titubantes.

Un vieil homme s’avance vers un distributeur automatique de boissons délivrant à toute heure du café chaud, des sodas vert et bleu fluo, des bières bien fraîches. Pris d’une quinte de toux, il s’éloigne pour siffler sa canette de saké dans le renfoncement d’une consigne, au pied de casiers fermés par des cadenas. Là, il se laisse choir sur le béton mouillé. À ses côtés, un malheureux s’est endormi, roulé dans une couverture, entouré de fioles vides. « Il y a un autre monde mais il est dans celui-ci », disait Paul Éluard. Est-ce cela, la destination secrète des évaporés, la plage déserte de ceux qui changent d’identité ?

Au coin d’une rue, des bruits de machines et des bips répétitifs rompent le silence. Derrière une porte, scintille une armada d’appareils clignotants alignés par rangées dans un feu d’artifice de sonneries et de couleurs. Nous pénétrons dans une salle de *pachinko*, un jeu à billes inventé après la guerre, appareil hybride entre le flipper et la machine à sous, passe-temps favori des Japonais. Les jeux d’argent étant interdits par la loi, on y gagne des lots, savonnettes, bonbons, radios, que les amateurs s’empressent d’échanger contre des yens dans des boutiques spécialisées.

La majorité des *pachinkos* du pays appartient à la mafia et à l’importante minorité coréenne. Aux heures de pointe, ceux du centre de Tokyo crépitent tels les casinos de Las Vegas au temps de l’âge d’or. Les billes s’entrechoquent en un déferlement continu. Mais à Sanya s’y réchauffent seulement quelques épaves, assoupies contre les machines.

Dehors, dans la pénombre, Stéphane doute : « On perd notre temps ici… » Sanya ne correspond pas à l’idée qu’il se fait d’une évaporation, flamboyante, romanesque, objet de littérature ou de cinéma. Celle qu’il imagina un temps pour lui ; découvrir des rivages inconnus : partir en courant et renoncer, oui, mais pour un nouvel horizon, libre,

mystérieux. Un rêve, universel, qu'il évoque comme un sujet journalistique, photographique. La fuite, c'est les autres. Ceux que nous cherchons dans un pays à des milliers de kilomètres de nos existences. Durant les quatre ans où nous aurons voyagé entre la France et le Japon, il n'évoquera jamais son projet enfoui de disparition, son propre plan d'évasion…

Deux types surgissent, coiffés de sacs en plastique, les pieds nus dans les flaques. À quelques dizaines de mètres de là, Guy repère l'association d'aide aux démunis dont le fondateur doit nous présenter un bénévole, un disparu. À l'étage, dans le capharnaüm de son local, il invite un homme à casquette au visage buriné à venir s'asseoir sur un canapé défraîchi. Fugue à 16 ans, petits boulots, squat sous les ponts, alcoolisme, descente aux enfers. Les mots sont confus, les étapes se confondent, mais à mesure qu'un fil se dessine, je comprends que cet homme n'est pas vraiment un évaporé. Il vit en marge de la société depuis si longtemps qu'il n'en maîtrise plus les codes. À part cela, il bénéficie d'aides et distribue des soupes dans ce même local, sans chercher à fuir son passé. L'a-t-il jamais fait ? Où commence son effacement de la société ?

Au centre de Sanya a été construite une *shotengaï*, une galerie marchande couverte, autrefois commerçante, vivante, incarnée. Désormais, sous le fer forgé peint et les guirlandes fanées, les rideaux des magasins restent clos. Ici, les restes d'une table fracassée jonchent le sol, là, un petit cheval d'enfant en plastique n'attend plus de cavaliers. Trois hommes sans âge jouent aux cartes et lèvent leur fiole de saké à notre santé. Ils ne sont pas amis. « On n'a pas d'amis à Sanya. » Tous souffrent de la même addiction à l'alcool, aux jeux, d'un même destin cabossé, tissé de malchance, de faiblesse, de solitude. Ils ont oublié pourquoi ils errent là, préférant effacer de leur mémoire ces mobiles peut-être peu avouables.

Les trois hommes travaillaient sur des chantiers, mais ne font plus rien car il n'y a presque plus de chantiers. Ils rient, « on est trop vieux », et se souviennent de l'effervescence de Sanya lorsqu'ils arrivèrent, il y a longtemps. Ce quartier maudit où les bourreaux des shoguns coupaient les têtes des voyous avait déjà évolué en une grande bourse aux intérimaires, un business centre d'employeurs peu scrupuleux et de journaliers peu regardants, de mafieux et d'affamés. Puis la crise a réduit les offres, fauchant les plus vulnérables. Même les yakuzas ont perdu de leur puissance d'antan.

Comme la plupart des habitants, les trois hommes dorment dans des garnis, des petits hôtels meublés, loués à la semaine ou au mois. À l'entrée, des chiffres gommés par le temps indiquent le tarif : 1 000 à 3 000 yens (7 à 21 euros),la nuit. Des photos jaunies vantent une climatisation et plus rarement, une connexion internet. Les intérieurs se ressemblent : suites de sombres couloirs, odeur de renfermé. Derrière une porte, dans une entrée aux murs lambrissés, une télévision veille, un nombre impressionnant de chaussures tapissent le sol. Un hôtelier en jogging, qui se fait appeler Yuichi, surgit : « Vous voulez une chambre ? » demande-t-il, nous dévisageant, incrédule. « Cuisine commune, deux toilettes par étage, location de tatami. Je vous préviens, il est interdit de parler après 18 heures. Et si vous regardez la télé, c'est avec un casque. Vous payez comment ? »

Yuichi grimpe un escalier raide, pousse la porte d'une pièce si petite qu'on ne peut y déplier qu'un futon à une place. Il raconte que les voisins, des hommes seuls, quelques femmes parfois, n'ont que ces murs pour maison. Dans une autre chambre, Masao, tout juste 20 ans, fait des ronds de fumée assis sur son futon, près d'un sac de voyage éventré et d'un ordinateur portable allumé. L'un des plus jeunes de Sanya et déjà à l'orée d'une vie à reconstruire. En

échec scolaire depuis longtemps, il s’est évanoui dans la ville après un séjour en prison. Il ne voulait pas infliger à ses parents la honte de voir leur fils bafouer les conventions sociales. Entre deux maux, la honte et l’absence, il croit avoir choisi le moindre. « Ma famille pense peut-être que je suis mort, mais ils ont compris pourquoi j’étais parti. Je suis sûr que personne ne me cherche. » Un rond de fumée plus tard : « Je ne crains pas l’inconnu. »

Yuichi, le gérant, dort au rez-de-chaussée, juché sur la mezzanine du petit bureau d’accueil. Cet ex-intérimaire du bâtiment gagnait ses bols de riz au gré des chantiers dans le nord de Tokyo. Avoir la force de ses bras pour seule richesse, « c’était la liberté ». La précarité aussi. Lorsque sa mère tomba malade, il jongla avec les factures de soins, du loyer et des repas jusqu’à ce qu’à la fin du mois, il ne lui reste plus rien. Alors, par peur que sa vieille maman soit jetée à la rue, il emprunta auprès de sociétés de crédit. Bientôt, il croula sous les dettes. « Je n’ai pas supporté cet échec vis-à-vis de ma mère. Elle m’avait tout donné, mais j’étais incapable de m’occuper d’elle. »

Un jour de printemps, à l’aube, au milieu des années 1990, il s’enquit d’un hôtel bon marché et y abandonna sa mère malade sans se retourner. De ramasseur d’ordures et ouvrier du bâtiment, Yuichi devint gérant de ce petit garni de Sanya et, désormais, se sent bien dans son bureau-mezzanine, au milieu de ses locataires. Combien d’habitants de Sanya se sont dérobés du jour au lendemain, combien camouflent leur identité, combien ne touchent aucune aide pour n’être pas référencés ? Il l’ignore et cela lui importe peu. Tous mourront ici, dans l’indifférence générale. « Vous voyez des gens dans la rue, mais ils n’existent déjà plus. En fuyant la société, nous avons disparu une première fois. Ici, nous nous suicidons à petit feu. » Une agonie, lente et solitaire.

Norihiro, 50 ans et l’air d’un vieillard, incarne ce naufrage. Sa maigreur révélée par ses vêtements trop larges tranche

avec son visage boursouflé par le saké. La nuit est tombée sur Sanya lorsqu'il nous propose de l'accompagner, entre petits garnis et immeubles délabrés, jusqu'à un autre hôtel minable. En chemin, des hommes avachis à terre se moquent : « Tu fricotes avec les étrangers ? » Sa chambre, fermée par un cadenas de pacotille, n'est qu'une pièce aveugle et nue. Elle ne contient ni objet ni document personnel. Juste des mégots et un tatami en lambeaux.

Tous les matins, à l'aube, Norihiro s'installe devant une échoppe pour attendre l'arrivée des marchands de travail. L'alcool, la fatigue, la fatalité, la vie *giri-giri* aux limites des conditions d'existence, Norihiro en a fait l'expérience. « Des hommes comme moi, il y en a des milliers à Sanya. Les crédits impayés, le désespoir, la pression au travail, les disputes, c'est courant. Mais je vois de plus en plus d'hommes jeunes qui se foutent en l'air. » Norihiro s'est donné un faux nom pour « tromper la police ». « Après tout ce temps, je pourrais bien sûr reprendre mon identité. C'est ce que font les évaporés qui reprennent une nouvelle vie. Mais je ne veux pas que ma famille me voie dans cet état. Regarde-moi. Je ne ressemble à rien, je ne suis rien. Si je meurs demain, je veux que personne ne puisse me reconnaître. »

À 40 ans, bel homme, attaché à son épouse mais volage, Norihiro était encore un brillant ingénieur. Brutalement licencié, il ne changea rien à sa routine. Tous les matins, il enfilait son costume, ses chaussures en cuir et quittait le domicile familial, sa mallette à la main. Et tous les jours, sa femme lui souhaitait une bonne journée, une main posée sur son épaule. Au pied de son ancien bureau, du lever au coucher du soleil, il attendait, sans manger ni parler. Il tint ce rythme une semaine. « Je n'en pouvais plus. Passé 19 heures, j'attendais encore parce qu'avant j'allais boire avec mes patrons et mes collègues. J'errais et, quand enfin je rentrais, j'avais l'impression que ma femme et mon fils

avaient des doutes. Je me sentais coupable. Je n’avais plus de salaire à leur donner… »

Le jour de la paie, Norihiro se rasa de près, salua son épouse et prit sa ligne de métro habituelle. Mais dans l’autre sens. Au bout de la ligne, se profilait l’oubli. « Ça me fait de la peine de penser que mes parents m’ont cherché. J’espère qu’ils vont bien. Peut-être qu’ils pensent encore que je reviendrai. Peut-être qu’ils sont morts… » De sa femme et de son fils, Norihiro ne me dit pas un mot.

Comme cet homme, qui a fui sa famille à 16 ans, la plupart des habitants de Sanya vivent dans des garnis, des hôtels meublés, loués à la semaine ou au mois.

Sanya ne figure sur aucune carte. Ce ghetto de Tokyo, repaire des voyous et des petites gens, a marqué les mémoires.

Masao, tout juste 20 ans, s’est évanoui dans la ville après un échec scolaire et un séjour en prison. Il ne voulait pas infliger à ses parents la honte de voir leur fils bafouer les conventions sociales.

8 — Mikio

Évaporé depuis soixante-cinq ans

« J’ai 12 ans, je pars. Mon père, marin, a toujours été absent, sûrement marié ailleurs. Ma mère nous élevait seule sur l’île d’Hokkaido, mes sœurs et moi. Elle travaillait dans une usine de filets de pêche. À la maison, elle était énervée, elle se fâchait contre tout, son travail, les mains qui lui faisaient mal, notre père envolé, les voisins, les placards vides, et les coups pleuvaient pour un rien. Je n’étais pas heureux.

J’ai 12 ans, je n’ai pas peur. Il y a toujours des bonnes âmes pour donner un peu d’argent à un gamin vagabond. J’erre, je dors là où la lune me guide. Je lui parle, à cette lune, pour qu’elle me protège et m’adopte. La nuit, le danger est partout. Je ne traîne pas longtemps. C’est la guerre. Nos soldats sont en Chine, en Corée, en URSS. La police militaire m’attrape dans une rue et m’envoie dans une usine d’avions.

Ensuite, j’ai travaillé sur des chantiers sans être payé : j’avais un toit, c’était suffisant. Tant que tu manges, tu te tais. Il y avait beaucoup de travail dans la construction, le pays était détruit, mon chantier tenu par la mafia. J’ai vécu les batailles entre les yakuzas et la police, la vie sur des cartons à Nihombashi, l’odeur de la mort, un accident de voiture…

J’ai été éboueur pour me payer une chambre, mais l’immeuble où je vivais a brûlé. J’ai mis du temps à m’en remettre. C’est là que j’ai dormi dans la rue. J’ai vraiment

connu des hauts et des bas. Aujourd'hui, j'habite cette petite pension avec des gens autour de moi à qui parler et pour faire les courses et le ménage. Cela me rassure de finir ma vie comme ça.

J'ai eu envie de recontacter une de mes sœurs. Pourquoi maintenant ? Je ne sais pas. C'était simplement le bon moment. Je me sens apaisé. Sans abri, je ne pensais pas à mon passé, à ma mère toujours énervée, à mes sœurs. Et puis je ne sais pas écrire : j'ai quitté l'école très jeune, alors j'écris mal.

Maintenant, des gens peuvent m'aider. J'ai pensé lancer un message à la télévision, mais un ami m'a dit : ce n'est pas la peine, je m'en occupe. Il a cherché ma sœur dans cinq registres de villes et il l'a enfin trouvée à Kawakasaki au bout de quatre mois. Ce n'est pas simple d'avoir accès aux registres. Il avait des relations. Il m'a aussi aidé à écrire ma lettre, dans laquelle j'ai glissé une photo de moi.

Elle a bien voulu m'appeler. Cela faisait soixante-cinq ans que nous ne nous étions pas parlé ! Une des premières choses qu'elle m'a racontées, c'était un souvenir. J'avais 11 ans, elle 9. Trop malheureux à cause de notre mère, nous avions décidé de nous suicider ensemble.

Nous étions allés au bord de la mer, à marée basse, et avions marché jusqu'à une petite île, main dans la main. À la tombée de la nuit, elle avait pris peur et s'était mise à pleurer très fort. Je n'avais pas supporté d'entendre ses larmes et j'avais dit qu'il valait mieux rentrer. De l'eau jusqu'à la taille, nous avions traversé dans l'autre sens, toujours en nous serrant très fort la main.

Au téléphone, ma sœur m'a dit qu'elle était contente que nous ne soyons pas morts cette nuit-là. Elle était très émue. Elle pensait que l'année suivante j'étais parti seul me jeter dans la mer, toute ma famille pensait ça.

Ma sœur a eu de la chance, elle s'est construit une belle lignée de cinq enfants et dix petits-enfants. Nous nous sommes vus quatre fois, mais là elle est fatiguée et

hospitalisée. Son fils a proposé de me conduire auprès d’elle.

J’ai une autre sœur, plus jeune, à laquelle nous n’avons encore rien dit. Je vais le faire. Je suis prêt. »

Mikio est l’un des rares évaporés à accepter d’être photographié. « Aujourd’hui, je ne crains plus rien », dit-il.

9

La fourmilière nippone, mystère tissé de codes, d'étiquettes et de barrières, brouille toutes nos grilles d'analyses. La greffe de l'étranger y semble vouée au rejet. Le simple fait d'engager un traducteur représente un tour de force. Les premiers échanges de courriels sont souvent prometteurs. On discute tarifs (quelque 250 à 300 euros par jour), disponibilités, références, mais tout s'arrête dès que j'évoque le sujet des « yonige ». Beaucoup se désistent, prétextant avec politesse un empêchement, un enterrement. Rarement, on approche ce qui entrave la vérité : la crainte de l'échec, la gêne à poser la question autour de soi.

Dans l'espoir de financer un nouveau séjour, j'ai proposé à France 2 un reportage pour Envoyé spécial sur une école de redressement des cadres où Stéphane et moi avions déjà passé quelques jours. Une école, ou plutôt un lieu de fous. Des cadres supérieurs y revêtent une blouse blanche d'aliénés et doivent, treize jours durant, réapprendre à lire, écrire, parler, penser, agir sous la pression, comme des débutants. Le « camp de l'enfer », ainsi que l'ont surnommé ses fondateurs, ressemble à une métaphore délirante, un miroir grossissant de l'entreprise japonaise. Objectif avoué de cette rééducation : remettre les employés « imparfaits » dans le droit chemin de l'ordre et de l'obéissance.

L'un de ces « imparfaits » vit à Shizuoka, la ville des bains de vapeur aux pieds du mont Fuji. Cadre commercial depuis quinze ans, Shingo dirige une équipe chargée de promouvoir des produits cosmétiques. Rien dans son allure ne le distingue d'un autre *salaryman* en costume et chemise blanche. Mais, depuis quelque temps, à en croire son patron, Shingo se laisserait aller et son rendement en aurait

pâti. Son supérieur l'envoie donc en révision en « enfer » au terme d'une discussion édifiante, filmée par la caméra.

« – Tu as pris du poids.

– Oui vous avez raison, je vais faire un régime.

– Je veux que tu sois bien dans ton corps, mais aussi dans ta tête, comme à tes débuts. Tu penses tenir les treize jours ?

– Si tout va bien, je serai de retour le 28.

– Tu verras, là-bas, tu vas perdre la notion du temps, tu ne sauras plus quel jour on est… Je veux que tu retrouves l'esprit de motivation et de challenge qui faisait ta force. »

La future rédemption de Shingo coûte 2 600 euros à l'entreprise. Un autre salarié, directeur de la branche diététique et jugé « passif, introverti, pas assez ferme », est forcé d'aller, lui aussi, « perdre la notion du temps »… L'entreprise ne peut se permettre des baisses de régime : depuis la crise des subprimes aux États-Unis, en 2008, mille sociétés tombent en faillite chaque mois.

Shingo Suzuki m'invite dans l'appartement douillet qu'il partage avec sa petite amie. On lui a remis la liste des affaires à emporter au « camp », comme à la veille d'un départ en colo. Son amie rit : « Tu dois prendre des cravates ?

– Oui… Et deux pyjamas. Celui-là c'est pour traîner le soir.

– Tu n'auras pas le temps de te détendre, tu rêves ! »

Le visage de Shingo se crispe : « D'après ce qu'on m'a dit, c'est entre l'armée et la prison… Je réalise que ça va être dur, je me demande ce que j'ai bien pu faire pour mériter ça. »

Le mont Fuji fond au soleil. Assis près de la fenêtre du car, au milieu de cadres supérieurs venus de tout le pays, Shingo se donne du courage : « J'ai le blues mais en voyant le Fuji, j'ai espoir que tout se passe bien… » Le chargé de communication de l'école, un sexagénaire chauve, passionné de gastronomie, me gave d'un gâteau pâteux

dont il détaille la recette en anglais. D’un œil, il surveille la caméra.

Perdu en pleine campagne au pied du majestueux Fuji, l’« enfer » tient dans de simples baraquements disposés en fer à cheval autour d’une cour d’exercice. Des aigles d’or, symboles de puissance et de conquête, sommeillent sur les frontispices. Aucun comité d’accueil. Une ruse pour accentuer leur stress. Juste quelques feuilles de papier délivrent les instructions. Des blouses blanches disposées en piles attendent les nouveaux. Shingo dort avec quatorze camarades dans une salle de cours transformée en dortoir de futons. Les cadres vont devoir s’adapter à ce décor spartiate et en partager le pire et le meilleur.

Depuis la création de l’école, voici trente ans, le rituel n’a pas changé. Chaque matin, réveil militaire à 5 h 30, avec lever des couleurs et chant de l’hymne maison, *Treize jours en enfer*, à la gloire des valeurs de l’entreprise – l’argent, les produits, les hommes. S’ensuit la gymnastique en plein air. Puis place aux « fondamentaux » : dix règles de vie apprises par cœur, répétées à longueur de journée, ni trop haut ni trop bas, et avec les formes.

– Ne pas traîner, être ponctuel.

– Obtenir un maximum de résultats en un minimum de temps.

– Celui qui sympathise avec ceux qui critiquent les supérieurs ne mérite pas la compassion.

– Mâcher des deux côtés de la mâchoire équitablement.

– Penser à l’équilibre nutritionnel, ne pas être difficile et manger de tout…

– Savoir s’habiller, se présenter, téléphoner, ranger son bureau. Apprendre l’ordre et la discipline.

Pour ces cadres rémunérés jusqu’à 15 000 euros par mois, la formation s’apparente à un lavage du cerveau. Un professeur se félicite : « Mêmes des collégiens sauraient faire ce qu’on demande. L’essentiel est de gérer la pression. Sans changer du tout au tout, les cadres sortent

transformés, parfois même dans leur vie personnelle ! Une épouse nous a appelés pour nous remercier : au retour, son mari avait coupé sa barbe et il était plus à l'écoute… »

La société japonaise repose sur le sens de la hiérarchie et la confiance accordée aux supérieurs. Ces deux liens modèlent la conception des rapports d'homme à homme, ainsi que de l'individu à l'État. Ils datent du régime des Tokugawa lorsque les seigneurs, shoguns, régentaient quatre classes de population : guerriers, fermiers, artisans et marchands, et que la société fonctionnait par clans. Cette organisation a façonné les esprits, intégrée par tout un chacun, mais comme une lame tranchante, l'âme tend à rouiller. Un séjour au camp sert à l'affûter, à lui redonner par l'apprentissage et la discipline toute sa splendeur.

Chaque soir, après le dîner, les stagiaires écrivent une lettre à leur patron. L'auteur doit raconter ses échecs et ses succès, et surtout, le remercier pour le séjour. À son arrivée, Shingo Suzuki, jovial, bon vivant et taquin, souriait en coin. Trois jours plus tard le voilà mis au pas, rêvant, comme le groupe, selon la norme, de réussir les tests pour satisfaire le boss. Oublié, envolé, le désir naissant de rébellion. Ici, la révolte ne grandit pas un homme. Le fort doit être capable de laisser sur le bord du chemin son bonheur personnel, au profit de ses obligations. La force de caractère se révèle dans l'obéissance aux règles et non dans l'insoumission.

Au milieu du séjour, une course d'orientation de quarante kilomètres à travers les forêts met les corps au défi. Certains cadres supérieurs ont délaissé le sport depuis l'université. Mais, même sous des trombes d'eau, aucune dérogation n'est accordée. Lampe torche vissée sur la tête et vêtements transpercés par la pluie, Shingo et son équipe rentrent à l'école une heure avant les autres, fiers comme des premiers de la classe.

Une autre sortie, surprise cette fois, attend les stagiaires. Vêtus de leurs costumes, ils grimpent dans un bus à la destination inconnue. « Chantez l'hymne », leur enjoignent

les professeurs, sans autre précision. Le car vibre et un chœur entonne : « La sueur sur le front, ce que nous avons créé, la sueur sur le front, nous devons le vendre. Il ne faut pas te décourager, corbeau vendeur… » Le véhicule traverse des champs cultivés et s'arrête devant la gare routière d'une petite ville. L'épreuve consiste à chanter, de nouveau, *Treize jours en enfer* dans ce lieu de passage avec une puissance telle que le professeur puisse l'entendre distinctement de l'autre côté de la route. Ce qui revient à s'épuiser les cordes vocales.

Des voitures ralentissent, des passants s'arrêtent, intrigués. Le but est là : le salarié modèle sait surmonter la honte et les regards. « Nos entreprises nous ont envoyés ici pour qu'on touche le fond et pour voir si on arrive à sortir de l'impasse », me souffle un homme rondouillard. Mais tout le monde ne supporte pas ce régime. Chaque année, 2 % des stagiaires quittent le navire, brutalement. Ils s'enfuient à pied à travers champs, font du stop, appellent un ami à la rescousse. Qu'importe le moyen, la sanction est toujours la même : licenciement. Certains n'ont jamais été retrouvés, peut-être errent-ils toujours ? Pour le fondateur du centre, parolier des chansons de l'« enfer », ces perdus ne sont que des perdants. Il ne dit pas évaporés mais « perdus ». Son mépris est sans égal pour ces fugitifs. Lui ne fabrique que des vainqueurs.

Certains patrons font le déplacement pour apprécier en personne les progrès. Raide dans sa blouse blanche, Shingo Suzuki s'avance vers son supérieur dans la cour d'exercice et s'incline : « J'ai compris profondément mon incapacité et ma suffisance. Je vais utiliser cette force de revanche dans mon entreprise. Merci chef ! » Il lui reste une ultime épreuve : la séance d'autocritique. Shingo doit présenter ses fautes, ses faiblesses, se mettre à nu. Le jury de trois personnes attend derrière un bureau, l'air absent et blasé. Le cadre se lance : « Pendant ce stage, j'ai réalisé combien j'avais

l’esprit étriqué. J’avais trop d’orgueil, j’étais confiant alors qu’on me faisait remarquer que j’étais un incapable.

– Plus fort ! »

Shingo s’exécute.

« Encore plus fort ! »

Treizième jour, air pur, ciel clair. Costumes noirs pour les gagnants, blouses blanches pour ceux condamnés à trois jours supplémentaires. Le décor de la cérémonie de clôture est soigné. Le gérant de l’école, un taiseux, là depuis toujours, confie : « Quand les stagiaires sortent, ils découvrent que l’enfer, c’est dehors… » La cour se vide en un clin d’œil. L’homme reste seul, inquiet : « J’ai peur de revivre la catastrophe qui a suivi l’éclatement de la bulle : les entreprises n’avaient même plus les moyens de nous envoyer des employés… »

Le responsable de la com’ mâchouille un chewing-gum en silence. Au fond, il se moque de l’image extérieure de l’école – il s’apprête à prendre sa retraite et cherche déjà un petit travail annexe, pour payer son loyer.

Exercices physiques dès l’aube pour les stagiaires du « camp de l’enfer ».

Sanya ne figure sur aucune carte. Ce ghetto de Tokyo, repaire des voyous et des petites gens, a marqué les mémoires.

Le fondateur de l’école est aussi le parolier de l’hymne : « La sueur sur le front, ce que nous avons créé, la sueur sur le front, nous devons le vendre. Il ne faut pas te décourager, corbeau vendeur… »

10

Au pied d’un gratte-ciel coloré, une adolescente habillée en soubrette retrouve une lolita rose bonbon à couettes et micro-jupe. Dans le quartier d’Akihabara, on croise des filles avec des oreilles de chat, des princesses en porte-jarretelles, des robots qui font leurs courses comme tout le monde et des Dragon Ball Z à la sortie du métro. Cette curieuse caste possède son quartier général, sa planète, sa Mecque. Un Disneyland sans ticket d’entrée. Au nord de la capitale, cette zone concentre les magasins de mangas, dessins animés, jeux vidéo et ceux de costumes pour faire bondir les personnages du virtuel au réel. Un ascenseur nous propulse dans un autre monde : au milieu d’un centre commercial, un café vitré, sorte de bocal au nom anglais, Le Maid café.

Une *maid*, jolie brune parée d’un kimono rouge, raconte être née dans un parc de pandas. Pour me remercier d’avoir commandé un diabolo menthe à 7 euros, elle fait la « danse du cœur » avec ses mains. Ses doigts se plient délicatement en forme de cœur qui sautille en rythme avec la voix : « Je te sers avec amour, maîtresse… » Sa copine Picchi, qui apporte aussi « avec amour » un verre à Stéphane, son « maître », est travestie en Cendrillon, le personnage qui aurait bercé son enfance.

Les « serveuses » prétendent toutes avoir 17 ans. Comme Peter Pan, elles ne grandiraient jamais. Et comme les fées, elles éludent les questions sur la vraie vie. Pourtant, toutes étudient en parallèle à l’université. « Je suis un rêve, je vends du rêve », s’éclipse Picchi. Un client qui lui doit avoir quitté la faculté depuis longtemps l’attend pour jouer avec un chien en plastique et de petits os. Il perd la partie mais la *maid* lui fait les yeux doux pour recommencer. En glissant

un billet supplémentaire, le monsieur regagnera sa solitude avec une photo dédicacée et le souvenir d'une conversation sur les citrouilles et une pantoufle de vair oubliée.

Les Japonais ont surnommé ces pandas, cendrillons et autres individus habités par une passion, les *otakus* soit « maison, logis ». Le terme s'est popularisé au début des années 1980 quand il désignait des gens repliés sur eux-mêmes et leur monomanie : collectionneurs de poupées ou de fanzines, fans d'un personnage de manga, drogués de jeux vidéo… On dénombrerait quelque 300 000 de ces asociaux vivant leur passion, seuls, cloîtrés dans une pièce, isolés dans l'archipel nippon. Loin des foules et des regards, ils tuent le temps, regardent la télévision, surfent sur le web en anonymes.

Une Japonaise émigrée en Belgique, Aya Tanaka, a réalisé un petit documentaire intimiste sur ces prisonniers volontaires, *Eau douce eau salée*. Un été, elle décida de filmer son grand-frère, enfermé chez ses parents, qu'elle considérait jusqu'alors « comme un monstre, un personnage horrible, gros, qui ne se lave, ne se rase pas, perd ses dents… ».

Une nuit où son frère l'accepte dans sa chambre jonchée de canettes de bière, Aya Tanaka découvre un garçon d'une « force physique et d'une intelligence immenses », avec « de la douceur dans les gestes », capable de raconter « les singularités des insectes les plus bizarroïdes », mais qui s'avoue vaincu face à la vie. Le garçon n'a plus aucun contact avec ses amis, plus d'existence sociale. Pour ses parents, il n'est qu'une ombre, une culpabilité silencieuse. Alors qu'Aya terminait le montage, il est décédé, emporté à 38 ans par une maladie du foie.

Depuis les années 1980, des clubs et des communautés se sont créés et les *otakus* les plus extravertis n'hésitent pas à parader dans les rues malgré le dénigrement à leur égard. Formateur en entreprise, Matt, 36 ans, se glisse deux soirs par semaine dans un costume gonflable blanc, mi-

extraterrestre mi-bonhomme Michelin, et gesticule sur scène avec son groupe de musique pop. Débonnaire et direct, il revendique un droit à l'oisiveté. « Je n'ai pas envie de me tuer au travail, d'être un soldat du capitalisme… Alors, je fais des trucs bêtes mais amusants. » Il évoque l'éducation stricte, l'obligation sociale d'être toujours le meilleur partout ; la pression familiale des parents qui veulent le marier ; le stress au travail, et cite, pour mieux le rejeter, un dicton japonais : « Il faut taper sur la tête du clou qui dépasse. »

En se projetant dans un monde parallèle, en s'inventant d'autres vies, les *otakus* « disparaissent », assure Matt. Fuir, ce n'est pas toujours partir. On rêve d'amour et de liberté et on se contente parfois de peu, d'un déguisement, d'une chanson, d'une danse des mains. Au Japon, c'est déjà beaucoup. « Notre société ne permet pas que l'on soit différent. Nous, on s'affirme via un personnage, on dédie notre vie à une idole », dit Matt. Rester en enfance, jouer, fantasmer : autant de remparts face à une culture qui laisse peu de place à l'individu.

Ce soir, Matt donne un concert en haut d'un immeuble moderne, au Studio Cube 326. Ses acolytes, deux chanteuses délirantes, se préparent en coulisses : collants bleus, lentilles bleues pour l'une, panoplie rouge surmontée de fausses antennes paraboliques pour l'autre. Elles claironnent : « Nos parents ne nous comprennent pas, ils ont tout sacrifié pour leur entreprise, ils n'ont jamais eu de vie privée. Nous sommes des androïdes de 8 ans. »

Jusque tard dans la nuit vont défiler sur scène des filles ultralookées, soubrettes, lolitas, robots sadomasos, chatons : des visions, des apparitions, comme surgies d'un manga. Dans la salle obscure, une meute acclame ses idoles. Un public exclusivement masculin. Beaucoup ont troqué leur costume pour un T-shirt informe et, en chœur, hurlent les paroles, imitent les chorégraphies. Au fil de la soirée, ils se couchent, bondissent, miaulent, se flagellent sur

commande. Il ne s’agit plus d’un concert, ni même d’un semblant de salle de sport, plutôt d’un défouloir hallucinant. Combien, parmi eux, ont déjà songé à tout foutre en l’air ? À mes pieds, Hiromoto, 45 ans, mécanicien, exulte en nage sur le sol. Pas une semaine sans un concert de son « chaton », sa drogue dure. Chez lui, il en adule les photos, les pin’s et les mugs. « Ça m’enlève le stress. Je ne pense à rien et je me dépense. Cela donne du sens à ma vie. »

Le pic des évaporations a été atteint après l’explosion de la bulle financière, dans les années 1990. La crise économique de 2008 a entraîné une nouvelle vague de disparitions et de suicides.

Légalement, un adulte a le droit de se dérober. La société japonaise accepte cette tradition.

11

Légalement, un adulte a le droit de se dérober. La plupart des familles s'y résignent en silence. Fatalistes, elles limitent les commentaires. « C'est comme ça, on n'y peut rien », et font tout pour éviter que voisins, collègues, amis ne l'apprennent.

Je m'attendais à trouver des structures capables de prodiguer une écoute et un soutien à tous ces disparus, comme aux États-Unis où l'on compte parfois plus d'associations que de victimes. Une sorte de SOS-Amitié version nippone. Or là, rien. D'anciens policiers à la retraite envisagent de créer un programme télévisé du type Perdu de vue, pour l'instant en gestation. Jun, un nouveau traducteur, m'oriente finalement vers une organisation, plutôt confidentielle, l'Association de soutien aux familles de personnes disparues, fondée en 2002. Il s'agirait d'une œuvre philanthropique fondée par des détectives, soucieux d'aider gratuitement ceux qui cherchent un proche.

Le train fend la capitale d'est en ouest et les maisons défilent, séparées par de grands terrains grillagés, zones vertes et sablonneuses dédiées à une passion japonaise, le base-ball, pratiqué comme tous les loisirs avec l'esprit de vainqueur. Dans le wagon, rien ne bouge, pas une voix ne s'élève, pas un papier ne traîne, pas une valise ne tangue, comme si les passagers voyageaient en apesanteur, dénués d'émotions
sensorielles, indifférents à tout. Jun chuchote pour raconter sa vie à l'étranger. Il a étudié le cinéma aux États-Unis et travaillé avec quelques réalisateurs français de documentaires avant d'accepter un poste improbable à la télévision vietnamienne. Il confie que lui, l'enfant unique, le

fils chéri, a eu besoin de fuir ce silence, cette propreté, ce conformisme qui enfonce « la tête du clou qui dépasse ».

Ce quinquagénaire au visage encore enfantin se distingue par sa petite taille, son corps plutôt costaud et, en cas de stress, sa manie d'agiter ses bras telle une poule battant des ailes. Il m'a été recommandé par un spécialiste des yakuzas ayant épuisé des dizaines de traducteurs et ravi que celui-ci ne s'enfuie pas à la première interview. À l'annonce du sujet sur les évaporés, d'abord par mail, Jun eut peur de ne pas « être à la hauteur » puis accepta de faire de son mieux. Le phénomène le touche personnellement. En pleine crise financière, sa tante et son mari ont décampé brutalement en laissant derrière eux leur maison. Sans nouvelles, la famille les crut morts, et enterra le sujet. Or récemment, la tante a réapparu, vieille, veuve et désargentée. Un cousin l'aida. La tante s'échappa de nouveau comme un savon qui glisse… Jun la connaissait peu. Pourtant, cet épisode l'a bouleversé.

Dans les rues paisibles de la petite ville de Chofu, il s'arrache les cheveux avec les numéros de blocs et de sous-blocs et, d'angoisse, agite les coudes jusqu'à ce qu'une dame serviable nous conduise à la bonne adresse, un bâtiment d'architecte épuré. Là, Jun continue de suivre les indications notées sur un bout de papier : monter un escalier de béton et frapper à une porte de fer. Le siège de l'association a tout d'une chambre d'étudiant fauché : une pièce minuscule, un bureau fonctionnel, des étagères de fer remplies d'épais classeurs, des cendriers débordants et des murs nus noircis de fumée.

Le directeur, Sakae Furuuchi, un garçon joufflu, nous serre la main énergiquement. Détective, il gagne sa vie avec les histoires d'alcôves, de divorces et de voisinage, mais se dit surtout motivé par les énigmes. Son empathie pour les familles en détresse s'ancre dans son propre passé familial entaché d'une évaporation et d'un suicide. Sakae dit cela en préambule, sans façon ni émotion. Debout près du bureau,

adossé au mur, un garçon sans âge hoche la tête. Le détective Takumi Hayashizaki a lui aussi connu un suicide dans sa famille. Ce drame semble avoir modelé son visage beau et grave, comme momifié dans la douleur. Il laisse son copain parler.

Les détectives enregistrent environ 300 nouvelles requêtes par an. Si peu à l'aune de l'archipel : selon eux, 100 000 Japonais disparaîtraient chaque année en plus des 85 000 évaporés signalés à la police. Les familles qui osent venir voir les limiers surmontent, dit Sakae, « leur déshonneur ». Affolées, elles craignent un suicide : les désespérés mettant fin à leur vie dans les deux ou trois jours suivant leur départ, il faut agir vite. Sakae ne promet rien, jamais. Les détectives s'appliquent d'abord à reconstituer le quotidien de la personne, inspectent chaque détail de son logement, du contenu de l'ordinateur au linge sale, afin d'établir si elle a pu anticiper son départ au loin et pour longtemps. Ils questionnent l'entourage, demandent à plusieurs préfectures l'identité des derniers suicidés. Chaque administration de l'archipel – préfecture, mairie, direction des impôts, sécurité sociale – possède des fichiers, mais au nom de la protection de la liberté individuelle, ceux-ci ne sont ni centralisés ni partagés. Cet éparpillement de données fait qu'une famille peut être informée de l'inhumation d'un proche bien après sa mort.

Seuls d'éventuels retraits d'argent pourraient permettre de localiser les disparus, mais les limiers n'ont pas accès à ces éléments confidentiels. Il arrive qu'un directeur de banque, compréhensif, autorise des parents à consulter les comptes de leur enfant introuvable. C'est rarissime, car en violation de la loi. Ainsi, pister un fugitif pourra prendre des années. Les tarifs classiques des détectives sont dissuasifs : pour d'improbables retrouvailles, il faut compter 50 000 à 60 000 yens (360 à 430 euros) par jour soit 1,5 à 1,8 million de yens (10 800 à 14 400 euros) mensuels. « La plupart des

enquêtes s’arrêtent en cours de route. » C’est face à ce bilan que Sakae a décidé de s’engager dans une association.

Il tourne les pages d’un épais classeur et, en professionnel, se remémore des histoires tel un médecin détaillant une maladie et ses symptômes. Un jour, un père effondré raconta le départ de sa femme. Ce jour-là, leur petit garçon de 8 ans, handicapé, devait participer à un spectacle musical. La mère avait promis d’être là, aux premiers rangs, mais l’enfant ne la vit pas. Ni ce soir-là ni les suivants. Il est bien lourd d’élever un enfant handicapé et son épouse perdait parfois courage, confiait le père. Mais rien, dans son comportement, ne trahissait une envie de fuir. Les recherches n’ont jamais abouti. « C’est une mère, peut-être que son parcours la ramènera près des siens… », espère Sakae.

Il évoque aussi ce garçon, évanoui à 20 ans. Ne le voyant pas revenir de son examen de comptabilité, ses parents appelèrent professeurs et amis. L’un l’avait croisé au sud de Tokyo. Les détectives, pompiers du désespoir, ratissèrent le quartier et par chance Sakae le retrouva, errant dans les rues. Il ne s’était pas rendu à l’examen par crainte de le rater et de décevoir sa famille. Tenté par le suicide, il n’avait pas trouvé comment mettre fin à ses jours. Il en tremblait de honte.

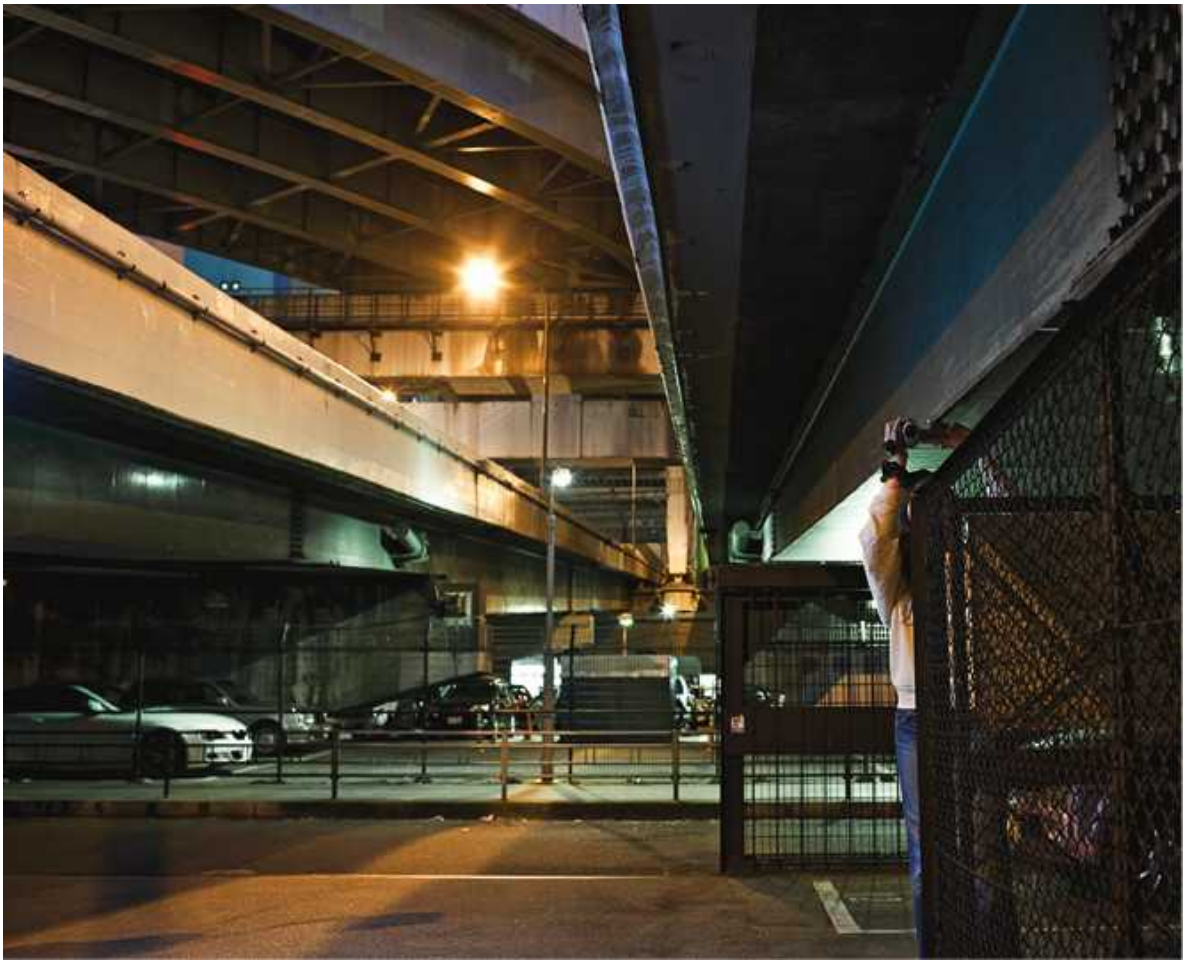
Sakae voit son archipel comme une Cocotte-Minute.
Les habitants bouillent à petit feu, soumis à une perpétuelle mise à l’épreuve. Lorsque la pression devient intenable, ils s’échappent. Ce sujet, tabou, renvoie aux fondements mêmes de la société nippone tout comme les trente-trois mille suicides annuels, soit quatre-vingt-dix répertoriés chaque jour. « Un homme digne de ce nom ne fuit jamais. Fuir, c’est bon pour un robinet », s’amusait Boris Vian. Au Japon, la philosophie s’inverse : un homme digne de ce nom s’en va.

Un livre étonnant, *Le Chrysanthème et le sabre*, aide à déchiffrer ce qui paraît hermétique à un Occidental. Cet essai d'anthropologie aborde « les habitudes qui paraissent naturelles et que nul ne songerait à remettre en cause au Japon. Il traite des situations où tout Japonais peut compter sur la courtoisie et de celles où il se sent honteux, des circonstances où il éprouve de l'embarras, de ce qu'il exige de lui-même. » Initialement, ce livre répondait à une commande de l'Office of War Information de la Maison-Blanche soucieuse, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, de livrer un manuel à ses forces d'occupation. Son auteur, Ruth Benedict, dut composer avec deux contraintes majeures : sa méconnaissance de la langue japonaise et l'impossibilité de se rendre sur place. C'est donc à distance, en écumant les bibliothèques américaines, les magazines et les témoignages d'exilés, qu'elle réussit à écrire – en un an seulement – ce que les habitants de l'archipel considèrent comme l'un des livres majeurs sur leur société.

Les Japonais, écrit Ruth Benedict, se vivent d'abord en héritiers du passé. Leur sentiment de dette envers leurs maîtres au sens large (ancêtres, parents, professeurs et même l'empereur) s'accroît avec le temps. Rembourser sa dette devient une question de dignité. Ne pas y parvenir vous couvre de honte. Chaque homme consacre sa vie à limiter ses dettes et à éviter d'en imposer aux autres. Ainsi, face à un accident, la foule demeurera-t-elle passive de crainte d'infliger une dette aux victimes. Ce sentiment d'être redevable, si singulier, implique des devoirs. Le premier d'entre tous étant de ne pas salir sa réputation : une obligation si forte qu'au moindre écart, elle se retourne contre soi. On s'évanouit, on se suicide avant tout par politesse, pour ne pas jeter l'autre dans l'embarras. « La vulnérabilité des Japonais aux échecs, aux affronts et aux rebuffades les conduit tout naturellement à se faire du mal à eux-mêmes plutôt qu'aux autre. », écrit Ruth Benedict.

À l’époque des évaporations massives sur fond de crise financière et d’endettement, les détectives étaient encore bien jeunes. Ce type de fuite existe toujours, mais les gens ont aussi appris à solliciter les procédures légales d’effacement des arriérés. Hélas, surviennent de nouvelles générations de désemparés. Ceux-là ont à peine 30 ans et appartiennent à la « lost génération ». Parvenus sur le marché de l’emploi dans les années 1990, la décennie perdue, ces jeunes adultes ne peuvent même plus fuir dans le travail, cet alibi qui dévore le corps et l’esprit. Inactifs ou contraints d’accepter quelques missions à temps partiel, ils contemplent un sombre horizon, coupés de perspectives d’évolution. Leurs diplômes sont dévalorisés, la récession devant eux. Beaucoup doivent vivre chez leurs parents jusqu’au mariage, faute de pouvoir payer seul un loyer. Certains s’y installent même en couple. Face à un présent précaire et à un avenir noir, ces nouveaux « Tanguy » cherchent une échappatoire.

L’un d’eux, âgé de 20 ans, avait envoyé un simple mot à ces parents : « Je vais bien, ne vous en faites pas. » À partir du lieu d’envoi de sa lettre, les limiers ont placardé des avis de recherche. Le jeune homme a été retrouvé, après dix ans d’absence… Il a conservé son nom et travaille dans une agence d’intérim comme chef d’équipe. Il s’acquitte des taxes dans sa ville de résidence, mais ne s’est jamais servi de ses cartes de crédit ni de la sécurité sociale. « Les personnes qui fuient des dettes ou des violences changent leur nom et parfois leur apparence. Les autres n’ont pas toujours clairement en tête l’idée d’être recherchés », explique Sakae, le directeur de l’association. L’évaporé a invité ses parents à déjeuner, comme s’ils s’étaient quittés la veille. Eux n’ont pas reconnu leur fils en apparence joyeux, dynamique et bien intégré. Ils n’ont pas compris pourquoi il ne s’était plus jamais manifesté et n’ont pas insisté pour le savoir.



Une détective de l’agence Galu, à Osaka. Elle enquête sur des affaires d’adultère, de conflit de voisinage, de harcèlement. Ensuite viennent les disparitions. Beaucoup d’affaires ne sont jamais élucidées.

Le détective Hideki Harada, à Tokyo, change légèrement d’apparence pour se faire aussi discret que possible lors de filatures. Il a retrouvé un jeune garçon, porté disparu, aux falaises de Tojimbo.

12 — Ayae

Évaporée depuis vingt-et-un ans

« Mon mari était boucher. J’aurais autant aimé qu’il soit croque-mort. Nous habitions une bicoque en bois héritée de mes parents, dans une région rurale et vallonnée, où les hivers glacials poussent à vivre renfermé chez soi. Mon mari, Eiki, traversait à vélo les rues calmes jusqu’à la plus ancienne boucherie de la cité. Quand il gelait ou qu’il neigeait, il partait travailler à pied, le nez dans l’écharpe, les bras croisés, la démarche mal assurée, tel un pingouin.

Je la vois encore, cette boucherie : proprette, éclairée au néon. Le patron, un type pointilleux, exigeait de ses deux employés qu’ils se mettent en quatre pour les clients. Il fallait leur servir une viande de choix, découpée avec finesse et soigneusement emballée. Il avait un rang et une réputation à tenir. Les ragots soufflent comme la tempête là-bas, dans notre village.

Eiki partait tôt le matin pour réceptionner les livraisons, puis restait toute la journée à s’activer, jusqu’à la fermeture. Il devait se rendre régulièrement à l’abattoir, afin de vérifier la qualité des commandes. Il ne se plaignait jamais, mais il n’aimait pas son travail. Il ne l’avait pas choisi. Son frère aîné tenait le petit commerce de son père. Lui avait pris ce qu’il avait pu.

Le rythme s’est accéléré quand un concurrent a mis la clé sous la porte. Mon mari rentrait à la maison les yeux cernés, les mains abîmées, l’air de plus en plus abattu. Il se mettait au lit sans un mot. Notre fils ne voyait jamais son père. Je

l’élevais seule. Quand il était à l’école, je m’occupais de la maison et des repas, je faisais un peu de sport, je lisais, je prenais des cours de dessin et de poterie. Je m’ennuyais.

Un soir d’avril, alors que les fleurs de cerisiers venaient d’éclore, le chef boucher, Hiroshi, nous a invités à dîner, mon mari et moi, dans un restaurant coréen. Le patron se faisait un devoir de partager des moments privilégiés avec chacun de ses salariés. Nous nous connaissions depuis l’enfance, nous étions en classe ensemble. Je l’aimais bien. Il était drôle, avec ses airs précieux et son apparence soignée, en décalage avec son métier. Passionné de cuisine, il s’extasiait de la tendreté d’un veau, de la recette d’un bœuf au gingembre ou d’une grillade aux herbes… Mais c’était le patron, et je n’osais pas m’adresser directement à lui.

Trois jours après ce dîner, j’étais en train de ranger la maison quand on a sonné à la porte. C’était Hiroshi, le patron. J’ai pensé qu’il était arrivé quelque chose de grave à mon mari. Il m’a rassurée : « Je passais par là, je me suis dit : pourquoi pas sonner ? » Il était très ému.

Il est revenu. De temps en temps, puis de plus en plus souvent. Il s’asseyait là, sur le futon, je lui servais du thé et des petits gâteaux. Nous ne parlions guère. Peu à peu, j’ai osé le regarder. J’aimais son parfum et ses costumes démodés.

Je me suis souvenue de lui, petit, à l’école, assis dans un coin de la classe, ou seul dans la cour de récréation. Les autres ne se pressaient pas pour jouer avec lui. Les enfants sont cruels, ils prononcent des mots qui font mal longtemps, des mots qui blessent, abaissent, humilient. Ils se moquaient parce qu’il était un *burakumin*, la caste la plus basse chez nous. Cette différence sociale ne se voit pas sur les visages, mais cela se sait, la réputation se transmet de génération en génération. J’étais une petite fille timide et je me disais qu’il devait souffrir, comme moi je souffrais.

Nos rendez-vous en tête à tête ont duré deux saisons, les plus beaux moments de ma vie. Jamais nous ne nous sommes effleurés. Nous nous regardions et c'était déjà beaucoup. Et puis le 16 octobre au matin, Hiroshi est entré, s'est assis, et a lâché d'une traite, quasiment sans respirer, la langue brûlée par le thé, des mots dont je me souviens parfaitement, un à un : « Je vous aime, Ayae. Je vous aime depuis toujours, je n'ai jamais osé vous le dire. Vous étiez si belle, j'étais fils de boucher… C'est pour me rapprocher de vous que j'ai embauché votre mari. »

J'étais sans voix. Il a fini par sortir. Je me sentais comme une somnambule, le cerveau embrumé. Je suis arrivée en retard à l'école, j'ai cassé une pile de vaisselle… Les jours suivants, j'étais à côté de ma vie. Est-ce que j'aimais mon mari, choisi par mes parents ? Les images de notre nuit de noces m'envahissaient. Un sentiment de dégoût. J'avais fini par m'habituer.

Et lui, Hiroshi, mon amour d'enfance, un homme fin, drôle… Je rêvais de le revoir, mais j'étais tétanisée, prise au piège d'un enfer dont je n'avais pas les clés. J'avais peur de sortir, de le croiser. Chez moi, j'appréhendais le moment où il reviendrait. Notre relation était impossible dans une si petite ville. Mon mari l'aurait forcément découvert. Il aurait été capable du pire. Je me sentais coupable, je fixais les nuages pendant des heures, je me négligeais, je n'avais plus goût à rien.

Mon fils était à l'école. C'est moi qui gardais l'argent de la paie de mon mari. J'ai pris toutes nos économies. Je suis sortie en laissant la maison ouverte. Abandonner son fils : peut-on faire pire ? J'ai fait cela.

Je savais où j'allais. J'avais un plan, minutieux. Rassembler l'argent liquide. Prendre le train. Me dissimuler sous un chapeau. Partir, repartir de zéro. Être prête à tout…

J'ai échoué dans un hôtel bon marché de Tokyo, au milieu des tours lumineuses, des centres commerciaux et des salles de jeux. Je suis restée enfermée dans une chambre

rudimentaire, pas plus grande qu'un futon. Je pensais à mon fils, à sa joie et à son énergie débordante, mon fils qu'un rien amusait, étonnait, bouleversait, qui se passionnait pour tout avec malice et appétit.

Je pensais à la nature, aux ciels cotonneux, à la forêt aux portes de chez moi : promenades magiques sous les arbres, jeux sur la mousse avec ce petit homme que j'avais porté… Je me demandais : qu'ai-je raté, que vais-je rater ?

Je ne sortais de ma chambre que pour me couler nue le soir dans le bain pour dames. La chaleur et les vapeurs me rassuraient. Je changeais de peau, je devenais une autre personne, sans attaches, sans béquilles. Au bout d'une semaine, j'ai mis ma plus belle robe, en soie claire, près du corps, et des talons hauts.

Je suis passée devant les banques qui se dressaient comme des temples, les magasins surchargés et bruyants, les carrefours noirs de monde. C'était la première fois que je voyais Tokyo. Il y a un monde, entre ma ville et la capitale. J'ai enfin trouvé l'adresse et je me suis engouffrée dans l'ascenseur d'un immense bâtiment jusqu'à une chaîne de restaurant. Une femme maquillée au décolleté généreux m'attendait. C'était une camarade d'enfance, qui avait épousé un homme violent. Après la ruine de son mariage, elle s'était brouillée avec sa famille. Dans le nord, on disait qu'elle gagnait beaucoup d'argent à Tokyo. Que dit-on de moi au village ?

Le dîner fut agréable, Chiyo, chaleureuse et franche : « La vie d'une femme seule et sans argent est difficile. À 35 ans, tu n'es plus aussi désirable. Mais tu es encore fraîche. » Entre deux cigarettes, elle a noté un numéro sur un coin de nappe : « Va le voir de ma part, il aura du travail pour toi à Kabukichō. » Sur un espace grand comme cinq ou six terrains de football, Kabukichō rassemble tous les types d'attractions sexuelles. Les enseignes lumineuses exhibent des sourires aguicheurs et des jupes plissées remontées haut sur la cuisse.

D’autres enseignes affichent les visages de garçons bronzés aux cheveux dressés sur la tête. Ce sont les *hosts*, des confidents d’un soir, qui offrent leur compagnie aux dames le temps d’un verre, et plus si affinités. Passant devant les gorilles en costume noir plantés à l’entrée des établissements, Chiyo m’a glissé : « Tu verras, si tu fais le job, il ne t’arrivera rien, les yakuzas te protégeront. » J’étais mal à l’aise. La nuit était tombée, j’avais froid.

Le contact de Chiyo m’a donné rendez-vous dans un bar du quartier. Quelqu’un m’a guidée entre les banquettes vides et les barres de lap dance, jusqu’à un homme assis, entouré de deux gardes-chiourmes. Je me suis approchée timidement. Il avait un visage poupin, des épaules frêles, un costume noir et sirotait un jus à la paille. Au premier abord, il ressemblait à n’importe quel salarié père de famille, mais il manquait une phalange à son petit doigt.

J’ai compris ses deux propositions, tout de suite. Ou bien m’embaucher comme hôtesse : il faudrait, a-t-il brièvement expliqué, divertir le client, l’inviter à se confier, le séduire afin qu’il ait envie d’aller plus loin, plus cher, dans une salle annexe. Autre option, moins rémunérée : serveuse dans l’un de ces établissements. Salaire en cash, pas de contrat ni un mot sur le job à l’extérieur…

J’ai pris serveuse. Je me suis inventée une autre vie, en jupe courte et talons aiguilles. Je travaillais dur, toutes les nuits. Le reste du temps, je dormais. Chiyo est restée ma seule amie.

Au bout de quelques années, les mafieux m’ont confié la gérance d’un minuscule bar de nuit. Un drôle d’endroit, ce bar. Riquiqui, tout en longueur, couvert de lambris vieillots, il n’accueillait pas plus de cinq clients à la fois. Je les connaissais tous. Ils allaient et venaient au gré de la vie et des imprévus. Banquiers, médecins, artistes, *salarymen*, puissants et paumés, hommes mariés et éternels solitaires. Je remplissais leurs verres, j’écoutais leurs misères, je

buvais et fumais avec eux. Plus je les écoutais, plus ils consommaient.

Ce bar, c'était ma maison.

Il y avait parmi les habitués un homme d'affaires marié, père de deux enfants. Il arrivait toujours à la nuit tombée, enchaînait les verres et les compliments. Il est devenu mon amant, un amant passionné, dévoué. Nous nous sommes fréquentés dix ans durant en cachette. Depuis qu'il est à la retraite, sa femme le surveille, je ne le vois plus. Il ne m'a jamais fait de promesses, mais grâce à lui, j'ai pu ouvrir il y a quelques années une petite épicerie près d'ici. Une épicerie, mon épicerie, vous vous rendez compte ? Si mes parents savaient… C'était inespéré, pour une femme comme moi.

Avec lui, j'ai toujours été évasive. J'avais peur qu'il comprenne d'où je viens. Mais c'est quelqu'un d'intelligent et il a deviné que je suis une fille de rien, une *burakumin*. La vie de maudit est notre destin.

J'ai quitté un amour impossible. J'ai fui une étiquette. J'ai voulu prendre l'air, tenter ma chance loin des odeurs de viande crue et du regard méprisant des voisins. J'ai vu des femmes misérables vendre leur corps, de pauvres types s'abîmer dans l'alcool et la mafia s'enrichir sur ce désarroi. J'ai été un fragile maillon de ce business.

Je suis tombée, souvent. Je me suis relevée.

Il m'a fallu quinze ans pour réunir mon courage et téléphoner chez moi, dans ma maison du Nord. Au bout du fil, une inconnue m'a expliqué que les anciens propriétaires vivaient à Kobe et m'a donné les coordonnées.

J'ai mis encore une semaine à oser composer le numéro. Un voix caverneuse m'a répondu : « Je savais que tu m'appellerais, maman. » Je n'avais pas reconnu mon fils. C'était un homme maintenant. Un homme !

Il avait étudié le droit et travaillait comme juriste dans une entreprise d'import-export. Il allait bien, oui. Il viendrait me

voir un week-end dès qu'il aurait le temps, disait-il. J'aurais aimé qu'il coure à ma rencontre. J'ai patienté.

On s'est retrouvés dans un café, comme deux étrangers, et il m'a accompagnée jusqu'à chez moi, préférant rester à l'extérieur. C'est aujourd'hui un beau jeune homme au regard décidé. Il m'a raconté que son père lui avait longtemps fait croire que j'étais en voyage. Puis un drame est arrivé : le patron de la boucherie s'est suicidé. Par testament, il a légué son entreprise à son plus ancien salarié, mon mari, et à moi. Mon ex-mari a mis tout son argent de côté pour payer des études à son fils unique.

Il est mort l'hiver dernier. Une voiture l'a fauché.

Mon fils m'a dit : « J'étais seul au monde, j'avais besoin de toi. Je t'en voulais. » Il n'était pas bavard, c'était trop tard. Il ne me pardonnera pas. »

Quartier des plaisirs de Kabukichō, à Tokyo.

13

Elles surgissent au printemps et disparaissent aussi vite. Blanches, roses, pâles ou foncées, elles éclosent le long des avenues et transforment le square le plus laid en jardin d'Éden. Durant la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement japonais faisait croire au peuple que l'âme des soldats morts au combat se réincarnait en fleur de cerisier. Le mythe a-t-il survécu à la paix ? Dans leur errance, des évaporés sont-ils aimantés par ces symboles d'une vie belle et éphémère ?

Les détectives n'excluent aucune piste. Ce midi, Takumi, le limier au visage beau et grave, traverse les parcs, l'œil vif, à la recherche de ces kamikazes encore en vie. Dans un jardin zen orné de cerisiers fleuris, camphriers, bambous, arbres à kakis, des vieillards se promènent à pas lents, presque immobiles, des *salarymen* vident leur bento, ces coffrets en bois compartimentés, remplis de riz, poisson et légumes colorés. Plus tard, Takumi visitera plusieurs cyber-cafés où, en usager ordinaire, il s'effacera dans un box discret, pratique pour savourer une pause ou visionner un site pornographique. Puis il montrera au gérant une photo tirée de son sac et celui-ci, sans même daigner y jeter un coup d'œil, secouera négativement la tête. Ses clients sont libres et lui ne veut rien savoir de leur vie, ni rien trahir du secret des lieux. Takumi le remerciera comme toujours sans se décourager.

Il entrera ensuite dans le hall d'un « hôtel capsule », établissements uniformes composés de cabines empilées les unes sur les autres. Là, les clients laissent leurs affaires personnelles et leurs identités dans des casiers avant de revêtir le pyjama réglementaire et de s'allonger dans de petits espaces tout en longueur, de la forme d'un cercueil.

Autre lieu anonyme et transitoire où un disparu peut faire étape avant de devenir un autre. Sur l'affichette que promène aujourd'hui Takumi figure un instituteur à la retraite, disparu quelques semaines plus tôt de Tokoroza, non loin de Tokyo. Marié, père de deux enfants volant de leurs propres ailes, il semblait vivre en harmonie. Au départ, tout allait bien. Les proches disent toujours la même chose. Quand Takumi a reçu l'épouse, il lui a demandé doucement, avec tact, si quelque chose avait pu perturber cette vie paisible. Alors, elle décrivit l'addiction subite de son mari à une émission de télévision à propos des mécanismes d'investissements financiers. Dans la foulée, il s'était mis à boursicoter, sûr des succès à venir. Il possédait une grande confiance en lui et des opinions très tranchées. « J'ai toujours dû suivre ses idées », a-t-elle confié au détective. Et, comme elle le redoutait, il perdit, beaucoup. Dans un premier temps, elle le rassura au motif que leur épargne pouvait leur garantir une retraite confortable. Mais l'homme en était mortifié. Un matin, à son retour des courses, elle découvrit un mot sur la table de la cuisine. « J'ai peut-être fait des folies. J'aimerais maintenant vivre seul. Si j'échoue, je reviendrai peut-être. Si je reviens, s'il te plaît reprends-moi. »

Elle fouilla la maison. Il avait emporté son permis de conduire, un sac de voyage et son cartable d'instituteur. Mais il avait laissé ses cartes de crédit, de transport, de santé et tous ses vêtements. Le détective raconte. « Elle a d'abord contacté la police, qui n'a rien fait de spécial vu le mot, puis elle est venue nous voir il y a quelques semaines. » En détaillant l'historique internet du disparu, il a découvert que l'institeur avait consulté plusieurs fois les horaires de train pour Nikko, l'une de ses villes préférées, où il avait organisé plusieurs voyages de classe avec ses élèves. Son enquête l'a mené ensuite au club informatique dont il tenait les comptes. La veille de son grand départ, il avait pris soin de tout mettre en ordre. De même avait-il

décliné l’invitation à se rendre au concert de piano de son petit-fils, prétextant, un peu confus, qu’il ne serait pas disponible ce jour-là. Autant d’indices d’une disparition préméditée aux yeux du détective qui décida alors de se rendre à Nikko, la ville des voyages de classe. Sans succès.

Sa recherche le conduit maintenant à la gare centrale de Tokyo, Ueno, où il arpente la ligne de départ des trains. Tout autour, les enseignes des magasins scintillent et les couloirs abondent de travailleurs, attaché-case sous le bras, d’hommes pressés et comprimés par la foule. Mais comment parvenir à identifier un homme dans cette marée humaine ? Ces portes fermées, cette culture sans clés m’épuisent, mais Stéphane est porté par cette quête éperdue.

Takumi fond sur un chef de gare, puis sur un policier de proximité. Coup d’œil à la photo, geste négatif de la tête. Le détective relativise sa méthode : « Je mise sur ma chance. » En marchant d’un pas alerte, il explique que la fuite, parfois, n’est que passagère et qu’un évaporé peut réapparaître. Il n’existe ni règle ni moyenne. Un fugitif peut s’inviter à un enterrement et se dissiper, de nouveau, tout aussi brutalement. Il peut également téléphoner aux siens, juste pour donner signe de vie. D’autres sont retrouvés à la sortie de l’école de leurs enfants. Ou simplement assis sur les marches de la maison. Ou encore en costume au pied de leur ancien bureau. Ces revenants ne sont pas toujours bien reçus. Le conjoint a tourné la page, s’est remarié. Les enfants les considèrent comme des perdants, des lâches…

Le détective nous raconte une enquête résolue au dénouement surprenant. Un quadragénaire s’était volatilisé en abandonnant ses papiers dans sa voiture garée sur le parking d’une mairie. Menacé après avoir fait appel à une société de prêt illégale, il s’était enfui, jusqu’à finalement être repéré par les détectives de l’association. En contact avec la mère, ceux-ci proposèrent de lui indiquer le refuge

de son fils. Mais la femme avait décliné l'offre. Le savoir vivant lui suffisait.

Selon Takumi, les retrouvailles sont rarement heureuses. « Les proches voient dans la fugue sociale une faute de parcours. Chez nous, l'échec est inacceptable. Il signifie que l'individu n'a pas honoré sa mission, son rôle dans la société. » Un jour, une femme lui demanda de retrouver son mari, disparu à 35 ans. Réduit au chômage, il suivait une formation d'expert-comptable à Saitama. La veille de son évaporation, le couple s'était violemment disputé, l'épouse accablant son mari de mots durs. Elle s'attendait à sa réapparition rapide, mais au bout de trois mois d'absence elle commença à craindre un suicide. Takumi a retrouvé le mari dans un appartement loué à la semaine, sans caution. L'homme, passionné de football, avait couru le pays de ville en ville et de match en match, payant tout en argent liquide. Le couple, aujourd'hui réuni mais fragile, menace d'imploser. « Le passé, c'est comme une assiette brisée : on aura beau tenter d'en recoller les morceaux, on ne pourra jamais lui rendre son aspect d'antan », écrit Haruki Murakami dans *Kafka sur le rivage*.

Devant la gare, sur une place noire de costumes et de jupes plissées, le détective évoque un autre jeune homme dont seules les affaires furent retrouvées sur un ferry en direction de Kyushu. Il me confie le numéro de téléphone de sa famille : « Eux vous parleront. »

Le détective Takumi Hayashizaki, de l’Association de soutien aux familles de personnes disparues, prend sur son temps libre pour enquêter gratuitement sur des cas de disparition.

Un « hôtel capsule », près de la gare d’Ueno, à Tokyo : ce type d’établissement, bon marché et transitoire, peut servir de refuge aux disparus.

14

Chaque soir, à 18 h 56, un ferry quitte l’embarcadère pour Kyushu, la plus méridionale des quatre grandes îles de l’archipel. Tsuyoshi Miyamoto m’a donné rendez-vous à l’endroit exact où son frère a emprunté un ferry le menant vers l’inconnu. Le terminal se trouve à la pointe d’une presqu’île artificielle greffée à la baie de Tokyo. Pour l’atteindre depuis le métro aérien, il faut se faufiler dans un paysage de rouille ; carcasses abandonnées, conteneurs, grues… Sous un ciel bas, nous frôlent des camions de trente-cinq tonnes saturés de marchandises. Sur la rive opposée, l’île d’Odaiba, vitrine futuriste, déploie son Tokyo Big Sight, gratte-ciel devenu un haut lieu de la vie culturelle tokyoïte. Dans un vaste mélange des genres, cet ensemble de galeries d’art, de salles de conférences et de cinémas côtoie un parc d’attractions, sa grande roue et ses plages.

À l’horizon, des cargos, géants d’acier fumants, rappellent que l’archipel se compose de plus de six mille confettis, une géographie tout en pointillé absolument déroutante pour les étrangers. Ceux-ci ne visitent en général que Honshu, l’île principale, aussi grande que la Roumanie, qui concentre les villes les plus célèbres, Tokyo, Kyoto, Osaka, Hiroshima… et les enivre à la fois d’exotisme et de modernisme.

Notre interlocuteur prévient Jun de son retard. Tsuyoshi Miyamoto, coordonnateur dans une société de cours du soir, sort tout juste de son travail. Avec Stéphane, nous remontons les quais inhospitaliers d’où s’embarquent les chauffeurs routiers, derniers passagers à grimper dans le ferry blanc. Bientôt, ses feux s’effacent dans la brume et la nuit engloutit les flots. De loin, nous voyons Tsuyoshi courir vers nous. Sa cravate virevoltante dans le vent lui fouette le visage. Il s’assied au bord de l’eau et tandis que retentit la

sirène du ferry, tourne son regard vers l'horizon noir. Lui n'est plus du voyage. Qu'y trouverait-il encore ? Là, sur le quai, arpenté cent fois, il ressasse les mêmes questions.

Naori Miyamoto, son frère cadet, a disparu le 3 mai 2002 vers 15 heures. C'est du moins à cette heure-là qu'il a claqué la porte de l'appartement de ses parents en criant qu'il ne dînerait pas avec eux. Sa famille ne l'a pas revu pendant deux jours mais sans réellement s'inquiéter, le sachant à la fois noctambule et amateur d'escapades. N'avait-il pas déjà sillonné seul les routes du Pakistan, d'Inde, d'Hawaï, d'Australie et d'autres contrées exotiques, parcours peu commun pour un Japonais de 24 ans ? Il suffit d'un appel de la compagnie Ocean Tokyu Ferry pour plonger les Miyamoto dans l'angoisse. Au bout du fil, un employé annonçait qu'en nettoyant les cabines au terminus du ferry, dans l'île de Kyushu, on avait retrouvé le sac du fils, son portefeuille et 24 000 yens (173 euros). Les coordonnées des parents figuraient dans ses papiers d'identité. L'employé voulait savoir comment restituer ces affaires. La mère raccrocha en tremblant et téléphona à son mari, stupéfait. Quel pouvait être le but de ce voyage ? Pourquoi Naori aurait-il abandonné ses bagages ? Jamais il n'avait évoqué un aller-retour à Kyushu, île où de toute façon, il ne connaissait personne.

Tsuyoshi, son frère, et sa mère prirent le bateau pour récupérer dans un local sans âme tous les effets abandonnés de Naori. Un sac contenait l'essentiel : portefeuille, clés, vêtements chauds, appareil photo, lentilles de contacts, mais aussi des paquets de gâteaux et une bouteille de jus de fruit entamés. Le personnel a tenté d'esquisser la journée mystérieuse. Ce jour-là, il faisait beau mais peu de passagers avaient embarqué. La forme du navire, avec ses passerelles extérieures en terrasses, rendait tout suicide quasiment impossible. Les employés l'affirmaient, Naori n'avait pas pu sauter. Alors, peut-être, le jeune homme avait-il fait escale à Shikoku ? Ou bien avait-il

brouillé les pistes en déposant ses affaires dans le bateau tout en restant dans le port de Tokyo ? Perplexes, les membres de l'équipage ne pouvaient fournir une autre explication. Les policiers, eux, refusèrent de relever des empreintes dès lors qu'il n'y avait pas d'indices de crime. Comme les Miyamoto ne pouvaient s'offrir les services d'un détective privé, son frère Tsuyoshi mena seul l'enquête. Il a déjà interrogé des chauffeurs de bus et de taxi, mais aucun ne se souvenait du jeune homme au physique athlétique. Le ferry transportait aussi des véhicules : Naori aurait-il été poussé dans une voiture par des inconnus ?

En quittant le port, il nous entraîne dans l'appartement de ses parents situé près de la station de métro Tabata, au douzième étage d'un immeuble éclairé par les lumières d'escaliers extérieurs. Le couple nous reçoit dans son salon, autour d'une table basse couverte de plats fumants, soupes, riz, poissons, tempura de légumes, baguettes, thé chaud. La mère, Harumi, une femme au visage rond et lunettes transparentes, explique doucement avoir acheté de tout chez le traiteur de peur que nous n'aimions rien. Le père, Masaei, les traits tirés et les joues creuses, s'est assis sur une petite chaise pour nous laisser le canapé. Tout, de son corps maigrelet et de sa bouche triste, trahit son désarroi. L'un et l'autre nous remercient et s'excusent sans cesse de la taille de leur appartement, trahissant leur malaise de gens simples, ceux que l'on n'entend ni ne voit jamais.

Au mur, figure en évidence un avis de recherche illustré d'un portrait que l'on croirait tiré d'une couverture de magazine. Un visage lisse, pâle, déterminé, et des indications en kanjis, les caractères japonais. Naoki Miyamoto, né le 9/11/1977. Taille : 178 cm. Poids : 66-68 kg. « Naoki s'était pris en photo après un entraînement de boxe. Nous avons dû imprimer et distribuer ce tract des centaines de fois », dit le père d'une voix rocailleuse. Sa femme a préparé le fameux sac retrouvé par le personnel du ferry. Elle le tire de sous une chaise et en détaille le contenu,

religieusement : les déchets de paquets de gâteaux, la bouteille de jus de fruit entamée, les vêtements chauds, l'appareil photo, les lentilles de contact… Tous deux répètent plusieurs fois : « Naori avait 24 ans et 4 mois. »

Son frère a rencontré d'anciens collègues du disparu, salarié à temps partiel dans une entreprise de nettoyage. Il a découvert que celui-ci avait démissionné trois jours avant sa disparition et organisé son départ dans les règles de l'art : un cadeau au supérieur, et l'annonce d'un petit voyage et d'une fête. « Naori était un homme de parole. Par exemple, quand il partait en vacances, il nous envoyait toujours une carte postale. S'il avait parlé d'un voyage, c'est qu'il comptait le faire. » Un point, cependant, a intrigué Tsuyoshi : son frère avait annoncé à ses collègues le projet de devenir son collaborateur. « Il disait souvent qu'il fallait qu'il se trouve un vrai boulot, mais il n'a jamais été question qu'il rejoigne ma boîte… En avait-il envie ? »

Masaei, le père, s'exprime, les yeux brillants d'émotion et les mains légèrement tremblantes. Longtemps il a été sous calmants, frappé d'insomnies. Cela fait huit ans déjà qu'il se bat pour se maintenir en bonne santé pour le retour de son fils. « Nous avons emménagé ici en juin 2001. Comme nous étions tous très occupés, c'est Naori qui avait trouvé l'appartement. Il avait sa propre chambre, aménagée à son goût. Il n'avait aucune raison de partir… » Il ajoute, troublé : « C'était quelqu'un de curieux : peut-être a-t-il été invité à faire quelque chose, peut-être s'est-il laissé embarqué… ? »

La mère acquiesce : « C'était un fils merveilleux. » Elle a conservé sa chambre intacte, régulièrement dépoussiérée dans le respect de son ordonnancement. La porte s'ouvre sur une pièce blanche, meublée d'une étagère en fer, d'un bureau couvert de papiers et de babioles, d'un petit dressing. Elle déplie quelques vêtements : « Qu'il était grand et beau. »

Les Miyamoto ont écrit au Premier ministre et au maire en les pressant de s'engager plus activement dans les

problèmes de disparitions. Ils ont lancé des pétitions pour inciter la police à agir avec, *a minima*, distribution de posters et d'avis de disparition. La télévision les a invités à s'exprimer dans plusieurs émissions. « À notre niveau, on ne peut pas faire plus. » Tsuyoshi, lui, a mis quatre ans pour évoquer publiquement l'évaporation de son frère. Il y est parvenu le jour de son mariage, d'un seul coup, plongeant la salle dans un silence gêné. De son côté, le père, employé d'une entreprise de chemin de fer, s'était senti obligé d'évoquer l'affaire avec ses supérieurs avant qu'ils ne le voient à la télévision. Seule Hiromi, la mère, s'était épanchée auprès de ses amies. Elle leur raconte encore aujourd'hui les cauchemars qui broient toutes ses nuits. « La plupart des gens qui recherchent des disparus le font en secret. Je sais que c'est mal vu, mais moi, j'ai dépassé ce cap. »

De retour au salon, le père attrape sur une étagère un petit poste rectangulaire gris : « Nous enregistrons des messages pour une radio qui émet par basse fréquence. Entre 500 et 2 000 Japonais ont été kidnappés par la Corée du Nord. On ne peut exclure cette possibilité. Là où nous habitions avant, au nord de Shinjuku, il y avait une importante communauté coréenne. Naori a peut-être fait une mauvaise rencontre. » Le vieil homme semble s'accrocher à cette hypothèse peu probable comme un naufragé aux débris d'un radeau.

Des suppositions. C'est ce qui tourne en boucle dans les têtes de ceux qui restent. Comment infliger à des parents la perte d'un enfant ? Faut-il se justifier en laissant un mot, ou les laisser cheminer jusqu'a ce qu'ils trouvent leurs propres raisons ? Ce soir, dans la nuit illuminée, l'étrange histoire de ce garçon renvoie Stéphane à ses mauvais songes.

Quelques jours plus tard, nous retrouvons les Miyamoto vêtus de leurs habits du dimanche dans les premiers rangs d'un palais des Congrès. Harumi a pris un jour de congé – à 68 ans, elle travaille toujours, « pour payer les cotisations

de Naori ». Concentrés, ils fixent la scène, impressionnante, aménagée de façon géométrique comme pour une cérémonie militaire. Au fond, accrochées à des rideaux noirs, trois banderoles blanches, une horizontale et deux verticales, proclament le message suivant : « Rendez-les-nous. » À l'avant, une quarantaine de personnes se tiennent, droites, assises à des tables couvertes de draps blancs. Chacune à son tour, elles relatent, des heures durant et sur un ton de circonstance, des histoires de Japonais retenus en otage en Corée du Nord. Elle sont là pour interpeller le personnel politique japonais. Chaque année, les Miyamoto suivent assidûment l'événement.

Dans un hall de brique, sont regroupés quelques stands associatifs proposant tracts et café. Un membre d'une organisation me tend une affiche pliée en quatre constituée d'une mosaïque de visages de disparus. Parmi eux figure celui du fils Miyamoto, l'autoportrait dans la salle de boxe épinglé dans leur salon. L'homme, au physique rachitique, harangue les visiteurs. « Soutenez les familles d'otages de la Corée du Nord ! » Lui aussi cherche un fils.

Jusqu'ici, le gouvernement japonais a reconnu, officiellement, l'enlèvement de dix-sept otages, au cours des années 1970
et 1980, par la dictature de Kim Jong-il. Un chiffre dérisoire au regard de ceux avancés par certains Japonais, dont les proches des disparus : plusieurs milliers. En 2002, Pyongyang a libéré cinq personnes, sans explications. La question empoisonne toujours les relations entre les deux pays. Les Miyamoto me rejoignent dans le hall, souriants, comme soulagés d'avoir accompli leur devoir.

Le père se rendra ensuite à la mairie pour vérifier, comme chaque trimestre, si son fils n'est pas venu y modifier son certificat de résidence. Les Miyamoto ont obtenu d'un tribunal l'autorisation d'ouvrir un compte spécial au nom de Naori, alimenté chaque mois par une partie de la pension de son père. Celui-ci soupire : « Les années passent, nous

vieillissons. Nous devons trouver une conclusion à cette histoire. C’est plus difficile encore pour son frère, qui devra vivre avec cela beaucoup plus longtemps que nous. » La mère de Naori ajoute : « On veut simplement qu’il envoie un mot, il n’est pas obligé de revenir. S’il a besoin d’argent, on lui en enverra. »

Sur ce quai de la baie de Tokyo, le frère de Tsuyoshi Miyamoto est monté sur un ferry pour ne jamais revenir. Le garçon a disparu le 3 mai 2002, à 24 ans.

Les employés de la compagnie du ferry ont retrouvé à bord les affaires de Naori Miyamoto, un sac contenant l’essentiel : portefeuille, clés, vêtements chauds, appareil photo, lentilles de contact, paquets de gâteaux et bouteille de jus de fruit entamée. Ses parents ont imprimé et collé des avis de recherche, en vain.

Suite à la disparition de son fils, le père, Masaei, a longtemps été sous calmants, frappé d’insomnies. Il envoie régulièrement des messages sur une radio qui émet en basse fréquence en Corée du Nord.

Le gouvernement japonais a reconnu l’enlèvement de dix-sept citoyens au cours des années 1970 et 1980 par la dictature nord-coréenne de Kim Jong-il. Les familles de disparus avancent des chiffres de plusieurs milliers. Elles se retrouvent chaque année au palais des Congrès pour interpeller les politiques.

15

La voiture dévore l’asphalte sous une pluie battante. Concentré sur le volant, Jun roule vers ce qui fut une fierté nationale, berceau d’un modèle d’organisation du travail au retentissement planétaire, Toyota City. Depuis 2008, le fleuron du Japon s’enfonce dans la récession. Des habitants s’échappent de la cité radieuse, dit-on. Ce sont les nouveaux évaporés de la crise.

Là-bas, Jun a trouvé peu de contacts, « on dirait bien que les gens de Toyota ont peur », s’excuse-t-il. Il compte sur les relations d’un courageux, l’un des rares insoumis de Toyota City. Sur un coup de fil, celui-ci sort d’un immeuble de huit étages et s’avance sur le parking. Son sourire est éclatant, ses cheveux poivre et sel impeccablement peignés. Tadao Wakatsuki a donné sa vie à Toyota et, ce matin, le premier de sa retraite, il goûte une toute nouvelle liberté. Une autre existence commence, hors la firme. Il le dit, sans manifester une joie particulière.

Derrière les vitres de sa voiture – une Toyota bien sûr –les rues défilent, monotones, désertées par les hommes : des alignements de cubes fonctionnels, des voitures neuves qui, partout, bourdonnent. Et, déclinée à l’infini, la même rengaine, « École Toyota », « Garage Toyota », « Poste Toyota », « Route de l’hôpital Toyota »… Entreprise, ville et paysage, Toyota constitue un amalgame raisonné. « Les transports en commun ont été volontairement peu développés. Sans voiture, c’est l’enfer ici », remarque incidemment Tadao.

Son ancienne usine, une citadelle gigantesque aux murs cernés de sapins touffus, domine un terrain surélevé. Tadao a passé quarante-cinq ans dans l’atelier de pressage des voitures, le travail de toute une vie. Il s’avance vers l’entrée

à pied, s’approche des caméras et des gardiens, regarde à gauche, à droite, s’assure que nous sommes seuls. Puis, brutalement, il effectue un mouvement, très exactement un quart de tour à quatre-vingt-dix degrés, précis et rapide. « C’est ainsi qu’il faut se déplacer dans les usines. C’est l’une des règles du “Code Toyota’’ ».

Respecté par tous, le Code régit la vie de tous les employés de la firme en autant d’interdictions. Garder les mains hors des poches, produire un rapport sur les risques liés aux déplacements entre domicile et lieu de travail – ou de vacances –, laisser allumé jour et nuit son téléphone portable, solliciter l’autorisation d’un supérieur pour se rendre aux toilettes, attendre d’être remplacé à son poste pour gagner les lavabos, réfléchir chez soi à la manière d’améliorer la production du groupe… « Le jour de mon mariage, Toyota a interdit à mes collègues de venir », se souvient le retraité en caressant, pensif, son menton imberbe.

À son atterrissage sur la planète Toyota, Tadao n’avait que 20 ans, peu de bagages mais beaucoup d’illusions. Jeune campagnard d’une famille modeste du nord de l’archipel, il devait gagner rapidement sa vie. La promesse d’un emploi stable et d’un salaire élevé l’attira jusque-là.

Dans le Japon d’après-guerre, Toyota se donnait pour objectif de rattraper au plus vite ses concurrents américains. Le fils du fondateur, Kiichiro Toyoda, avait lu les écrits d’Henry Ford et imaginé, avec un ingénieur, une nouvelle forme d’organisation du travail. Il lui donna pour nom le « toyotisme », avec un « t », et non un « d », afin que son idéogramme comporte un nombre de caractères porte-bonheur.

Les deux hommes poussèrent à l’extrême le système américain d’Henry Ford basé sur le développement du travail à la chaîne afin de rationnaliser les coûts de la main-d’œuvre. Kiichiro Toyoda voulait pouvoir s’adapter constamment à la demande, ce qui suppose de produire à

flux tendus, sans stocks, avec le minimum d'ouvriers. Ce principe s'appelle la *lean production*, « la production au plus juste ». Sa force consiste à agir à la fois sur le corps et l'esprit des salariés, appelés à améliorer continuellement leur productivité.

Pour appliquer ce concept, il fallait un lieu. En 1959, le gouvernement japonais débaptisa la petite ville de Koromo renommée ensuite Toyota City. Six ans plus tard, à son arrivée, Tadao fut déçu. En fait de cité, il ne trouva qu'un « gros bourg de campagne » perdu au milieu des champs et occupé, en son centre, par une usine déjà vieille d'un quart de siècle. « L'atmosphère était silencieuse, presque pastorale. On n'entendait que les grenouilles croasser. »

Pourtant, dans les années 1980, la « Motor City » idéale atteignait son plein essor. Du monde entier, chefs d'État et grands patrons venaient observer des usines d'une rare sophistication dans le but, avoué, de reproduire leur mode d'organisation. À l'époque, on adhérait au « toyotisme » comme on embrasse une religion. À l'instar du Japon, il rayonnait, gagnait le monde, les corps, les esprits.

À ce rythme, la marque Toyota, imitée, adulée, accéda en 2008 au titre prestigieux de numéro 1 mondial de l'automobile, devançant ainsi l'américain General Motors. Son berceau produisait à lui seul la moitié des neuf millions de Toyota vendues dans le monde. Au cours de cette ascension spectaculaire, Tadao opéra sa « révolution » en solitaire. En janvier 2006, il créa le seul syndicat indépendant de la ville, All Toyota Labour Union. L'autre, l'officiel, l'unique syndicat d'entreprise, travaille main dans la main avec la direction.

En quatre ans, le All Toyota Labour Union séduisit « une dizaine de salariés ». Dix personnes sur un total de 420 000 habitants. Ce chiffre, en apparence insignifiant, résonne telle une victoire. Toujours posté face à l'usine, en sentinelle, Tadao montre le trottoir : « On peut distribuer nos tracts jusqu'ici. » Un mètre plus loin, un escalier mène à un

passage souterrain : « Là, nous n’avons plus le droit : c’est déjà la propriété de Toyota. Si nous le faisons, un haut-parleur se met à hurler et interdit aux autres salariés de prendre les papiers. Toyota envoie aussi des hommes nous chasser… »

Stéphane prend des photos de Tadao devant l’usine quand survient un vigile. Ses bras forment une croix qui intime l’ordre de cesser sur-le-champ. Au nombre de répétitions du geste, le message est clair. À Toyota City, nul besoin de banderoles ni de portraits à la gloire du fabricant. La pieuvre contrôle tout, jusqu’aux horaires d’ouverture de certains magasins, calés sur ceux des usines. Nous remontons dans la Toyota et le retraité montre un détail qui nous avait échappé tant tout semble en ordre autour de nous : les rideaux baissés des commerçants. Il l’avait prédit et il a vu juste : le géant demeure, mais vacille. On ne réduit pas impunément de trente-deux mois à un an la conception d’un véhicule. « La quantité a été atteinte au détriment de la qualité des produits et de la santé des salariés. » La crise économique de 2008, puis, en 2010, le rappel de millions de véhicules défaillants, ont entraîné une baisse drastique des ventes de voitures. Et, par ricochet, des licenciements par centaines. Du jamais-vu.

Premières cibles, les vulnérables, intérimaires et étrangers, Coréens, Brésiliens, Péruviens, priés d’aller pointer à Hello Work, l’un des bureaux de recherche d’emploi de Toyota city. Là, il faut imaginer une salle chaleureuse rose et blanc, fourmillant de candidats à l’embauche. Chacun épluche des listes sur des écrans d’ordinateur encastrés dans de petits box. En pure perte car, hormis Toyota, c’est le vide. En perdant leur emploi, certains, logés par la firme, ont également perdu leur toit, réduits à dormir dans la rue et à se nourrir à la soupe populaire. Ils sont partis. Disparus.

Sur le perron jonché de mégots, deux Japonais d’origine étrangère bavardent en espagnol. Le plus jeune, affublé

d’une casquette, se confie volontiers. Lui n’a plus rien à perdre. Freddy est né au Pérou en 1964, descendant d’aïeuls nippons ayant fui la pauvreté vers une Amérique du Sud prometteuse. Deux générations après l’arrivée de ses grands-
parents, Freddy a quitté un continent ravagé par les dictatures pour émigrer vers le deuxième pays le plus riche au monde. Là sur le sol de ses ancêtres, l’économie requérait des forces immigrées pour nourrir sa croissance.

Ainsi, entre 1990 et 1992, cent trente mille Brésiliens et plusieurs dizaines de milliers de Péruviens de sang japonais rejoignaient l’archipel. Le 14 janvier 1991, Freddy était incapable de situer Toyota City sur une carte mais, à peine descendu d’avion à Tokyo, des hommes ont accroché des rubans de couleur à son blouson et l’ont conduit, en train, jusqu’à la Mecque de l’automobile.

Le lendemain, il dut se joindre aux rangs devant les dortoirs. On lui donna une combinaison, des chaussures de sécurité et un masque. Direction l’usine. En quelques heures, Freddy, mécanicien au Pérou, se retrouvait soudeur à Toyota City, cantonné, comme les autres immigrés, aux travaux des « trois K », Kitanai (sale), Kitsui (pénible), Kiken (dangereux). Même sans comprendre un traître mot de son environnement, il se trouvait toujours mieux que dans les faubourgs fangeux de Lima. Là-bas sous le soleil, Freddy n’aurait jamais pu s’« offrir une voiture. Pas même en rêve. »

Heureux de trouver une écoute attentive, Freddy veut nous emmener partout, de son appartement sommaire où sa fille regarde la télé au musée Toyota ou au restaurant péruvien qui sert des *pisco sour*, un cocktail à base de blanc d’œuf. Détaché, il dit : « On doit fabriquer un bon produit le plus vite possible et avec de moins en moins d’hommes. Certains ne supportent pas : ils partent. D’autres deviennent fous, malades ou se suicident. On peut dire que c’est injuste, mais c’est comme partout, non ? » Face à la crise, le

gouvernement propose aux latinos-japonais des « aides au retour ». Freddy n'en veut pas. Il attend. « L'économie repartira un jour, non ? »

L'appel d'un journaliste de Tokyo va nous permettre de rencontrer un jeune ingénieur de la firme assez téméraire pour nous conduire dans les foyers d'où certains salariés se seraient envolés. Rendez-vous est fixé dans un square, près d'une fontaine. Grand, mince, élégant dans son costume, l'ingénieur de 25 ans nous serre la main, hâte le pas, entre dans un restaurant chinois et s'installe à une table isolée. Il travaille au siège, dans la tour de verre, et ne veut pas être aperçu avec des Occidentaux. « À la fin de mes études, le prestige de Toyota m'a séduit. Il n'y a pas beaucoup mieux sur un CV. » Des mois durant, Toyota l'a formé, lui a enseigné ses règles, ses valeurs et ses certitudes bien ordonnées. « Un vrai lavage de cerveau. »

L'ingénieur loge dans l'un des baraquements gris, longs et bas. À la nuit noire, d'un air détaché, il passe en voiture devant le gardien, monte les marches des escaliers extérieurs et, d'une main fébrile, ouvre une porte surmontée d'une petite lampe. À l'intérieur, il reprend son souffle. « Toyota nous loge, nous éduque, nous dit comment nous comporter, comme si nous étions des enfants. »

Minuscule, la pièce aux murs nus contient un lit, un bureau en bazar, une étagère où s'alignent les bibles de la firme – *Le Miracle Toyota*, *Le Management Toyota*, *Le Système Toyota*… –, un microfrigidaire, un lavabo et une veste de costume. « Toyota ne nous fournit que le strict minimum. Comme si elle accordait plus de valeur aux machines qu'aux hommes… »

Au moindre jour de congé, l'ingénieur se soustrait à l'« emprise » de son employeur pour s'échapper, à Tokyo, vers des concerts et des restaurants animés. De petits bonheurs inimaginables dans cette ville sans charme. Cadre plein d'avenir, il compte démissionner dès le retour de la

croissance. D’autres se sont enfuis, oui. Sans rien dire à leur famille. Il l’a entendu, il n’en sait pas plus.

Sur le tapis roulant d’un bar à sushi, défilent les coupelles de poissons crus telles des pièces sur une chaîne d’assemblage. Tadao Wakatsuki, le retraité insoumis, se sert de la seiche et du sashimi. Si aucun membre de son syndicat n’ose s’exprimer, lui n’a plus peur. « Toyota a inventé la souffrance au travail. Dénoncer les abus de cette philosophie fait partie des principes qui ont guidé ma vie. Et je n’ai pas cédé, malgré les nombreuses pressions. » Lui se bat pour les malheureux rendus fous par le cliquetis infernal des chaînes d’usine. Ceux qui meurent par excès de travail. Par fatigue ou désespoir. Il dit que le « toyotisme » tue, certes, au Japon mais aussi en France, dans toutes les entreprises qui martèlent qu’un bon salarié doit se dévouer à son patron, lequel le jettera comme un Kleenex. « Ceux qui nous imitent se trompent. » Il est confiant. L’autre jour, pour la première fois, un employé a osé prendre son tract devant l’usine.

Un intérimaire de Toyota, au chômage depuis 2008, veut se rassurer : « L’économie repartira un jour, non ? »

16 — Denji

Évaporé depuis trente ans

« Je les empile chez moi, les vieilles casseroles, les papiers, les bouts de tissus, les bouteilles, les objets cassés que les gens ont jetés. Je les ramasse, je les trie. Je leur invente des histoires. Comme moi, ils vivent encore. Ce pin’s, là, il a dû voir beaucoup de pays.

Avant, les objets, je les vendais. J’étais « commercial », c’est ce qui était écrit sur mon contrat. Je vendais à des magasins ce qu’on nous demandait de vendre : des parfums, des sèche-cheveux, des systèmes de douche. J’étais assez bon, ouais. J’avais fait du chiffre, alors j’ai été promu « chef » : « chef » de trois personnes, avec au-dessus de moi des supérieurs auxquels je devais rendre des comptes, écrire des rapports, jusqu’à minuit, une heure du matin – tellement de travail que je dors parfois au bureau.

Un jour je dis à mon supérieur numéro 1 que ça va trop vite — je ne suis pas un paresseux, je craque. J’ai l’impression qu’il m’a compris, mais je tombe malade, une pneumonie carabinée, hospitalisation, *etc.* À mon retour, un collègue, un gars que j’aimais bien, est assis à mon bureau, mes affaires sont rangées dans un carton.

Je jette le carton. J’arpente les rues, j’entre dans les magasins, je dépense mon argent au *pachinko*, je fréquente les sex-shops, parfois j’ai l’impression de tomber sur un type viré comme moi du jour au lendemain parce que l’économie va mal. Ce cirque dure des mois, des mois à errer comme

un touriste. Je suis encore un commercial en costard muni d'un attaché-case. Je fais semblant. Ma femme ne sait rien.

J'aurais pu préparer ma disparition, mûrir un mot pour elle, pour mon fils, faire un sac avec des affaires et jeter le reste, mais je n'ai rien planifié. Un matin, je m'habille, je prends ma mallette, je les salue d'un petit geste. J'ignore que c'est la dernière fois que je les vois. Mon corps parle, mes jambes marchent seules…

Je retire tout ce que je peux à la banque, je monte dans des trains, je voyage à droite, à gauche, c'est la liberté. Je signe les registres des hôtels d'un nom imaginaire, j'utilise aussi le mien – je ne pense pas être recherché, non.

Je me réveille un matin sur la plage avec la gueule de bois et l'envie de rentrer. Je m'approche de la porte ; au dernier moment, je fais demi-tour. Je ne peux pas, c'est tout. C'est trop tard. J'ai fait du mal, pas de retour en arrière possible…

Quand j'arrive à Tokyo, je m'installe à Sanya. Je suis livreur à vélo, balayeur, déménageur, caissier, serveur, réparateur clandestin de matériel électronique… J'ai fait des tas de boulots, certains très vilains, mais je n'ai pas changé de quartier. La mauvaise odeur, on l'oublie. Au début, quand je suis dans ma chambre, je respire dans un foulard. Je le mets sur ma tête la nuit. Je dors mal. Je dors mal depuis que je suis parti. Ça doit faire trente ans. Ce sont les cauchemars.

Y a plein de types comme moi à Tokyo. Y en a qui collectionnent aussi les bouteilles et les objets trouvés. J'en fréquente un extraordinaire. Lui dort dans le parc, il s'est fabriqué une cabane. Je crois qu'il est vigile, mais je le vois vendre des journaux. Il se fait appeler Gaara, « celui qui n'aime que lui ». En fait, il aime les gens, je vous le dis : il donne des petits noms à ceux qu'ils croisent, au bar, il paie ses tournées de saké ; quand il trouve un joli pin's, il me l'offre. Il doit être mort maintenant.

Ah ! et Asataro, vous le connaissez ? Il travaillait sur les chantiers. Il ne parle jamais de son passé, tout ce que je

sais, c’est qu’il avait une petite chienne avec des poils longs. J’aurais bien aimé avoir un chien. Aujourd’hui, Asataro traîne une jambe, un accident je crois. J’ai vu beaucoup de vies cassées. On se reconnaît entre vies cassées. Personne ne nous demande nos papiers d’identité. Ça arrange bien du monde qu’on existe. »

Des cars entiers de touristes viennent aux falaises de Tojimbo, célèbres pour leur taux de suicide record.

17

Ils arrivent en file indienne, nantis d’appareils photo high-tech, bobs, chaussures de marche et s’engagent sur le chemin glissant au bord d’une falaise anguleuse. De là, ils observent les arêtes tranchantes léchées par l’écume puis s’inclinent légèrement vers le vide, saisis par la fraîcheur du vent. Un homme à grosses lunettes sort ses jumelles. Il scrute l’horizon. Assez longtemps.

« Vous voyez quelque chose ?

– Rien. Enfin si. Un goéland au loin. Et en bas sur les rochers deux enfants qui trempent leurs mains dans l’eau », répond le touriste japonais dans un anglais relatif.

L’individu semble contrarié. Dans le car qui l’a amené de Tokyo situé à quatre cents kilomètres au sud, son imaginaire s’était emballé. Un corps déchiqueté sur la roche nue. Des policiers déjà sur place. Ou bien un cri. Et une chute vertigineuse. Dans l’œil de ses jumelles. L’horreur. Comme dans un film. Car les falaises de Tojimbo sont célèbres pour leur taux de suicide record. Et aucun dispositif visible ne semble pouvoir s’y opposer.

Chaque année, comme ce touriste japonais, neuf cent mille autres se pressent sur les lieux dans l’espoir de connaître une « montée d’adrénaline ». Même s’il repart bredouille, l’homme semble satisfait d’avoir vu Tojimbo comme d’autres se féliciteraient d’avoir « fait le Louvre ».

Il pleut à fines gouttes, le vent retourne les mauvais parapluies. Le groupe rejoint le guide qui emprunte une rue bordée de magasins de poissons séchés, de cartes postales et de souvenirs divers. Deux jeunes filles achètent des sablés au thé vert emballés dans une jolie boîte en carton. Elles sont là « pour la beauté du paysage », époustouflant, et pour « ces falaises dont les journalistes parlent à la

télévision ». Derrière elles, dans la file d'attente à la caisse, une famille au fils unique, le nez dans sa console, a apprécié l'« atmosphère inquiétante ».

Le dernier bus fait ronfler le moteur, les boutiques ferment,
les épines des pins s'agrègent sur le sentier mouillé. Une bise sifflante berce la falaise désertée. Au loin, luit le point rouge d'une cigarette. Un K-way et des jumelles surmontés d'un bob marin, une silhouette prend forme. Autour de son cou pend un ruban tenant un petit rectangle blanc. Il faut s'approcher pour lire. Alors, apparaît l'ange gardien de Tojimbo.

Yukio Shige passe ses journées à arpenter les rochers, sa sempiternelle cigarette aux lèvres. Ancien policier à la retraite, il s'est donné pour mission de dissuader les désespérés d'en finir dans les flots. Il y consacre tout son temps et son énergie. À deux heures de Toyota City, il nous a invités à découvrir sa falaise fracturée, aussi magnétique pour les évaporés que le sont, ailleurs, les sources vaporeuses ou les forêts denses. Il ignore à quand remonte cette sombre attraction pour les lieux naturels. Mais il est certain que des écrivains tels que Jun Takami, Kyoshi Takahama et Toyoko Yamasaki l'ont exaltée. Et que les reportages télévisés la font perdurer.

M. Shige reconnaît les désespérés à leurs vêtements foncés, à l'absence de sac et d'appareil photo. « Je les approche doucement et je murmure : comment allez-vous ? Ils rougissent ou éclatent en sanglots. Souvent, ils n'attendent que cela, un mot, un geste. » L'ancien policier remonte le sentier et, à l'entrée du parking des bus, désigne une boutique : « C'est ici que je les invite. » En apparence, un simple magasin. Mais à l'intérieur, bruisse tout un monde : chaleur du poêle, parfum de thé, entassement de cirés, de bottes et de paperasse ; réconfort, chuchotements, pleurs, confidences ; va-et-vient de bénévoles, anciens policiers,

prêtres bouddhistes, étudiants en psychologie, survivants accrochés à ce local comme à une bouée de secours…

« Mon association a sauvé 248 personnes du suicide en sept ans », dit M. Shige en avançant des chaises. Un petit homme fluet, un bras en écharpe, s'empresse de servir du thé chaud et la spécialité de la maison, des gâteaux de riz entourés de radis noir. M. Shige l'invite à la table : « Haruki était seul sur la falaise, la démarche hésitante, lorsque je l'ai approché. » Le petit homme acquiesce : « Cela faisait longtemps que quelqu'un ne m'avait pas parlé avec autant de gentillesse. Toute ma vie, je n'ai rêvé que d'une chose : gagner de l'argent. J'ai été marié, j'ai eu un enfant, mais je les ai abandonnés, par égoïsme. »

Chauffeur de taxi à Tokyo, à 65 ans, il perdit l'usage de son bras, paralysé à la suite d'un accident. Du jour au lendemain, il se retrouva sans emploi ni soutien. Tenté de se pendre, il ne serra pas assez fort le nœud puis songea qu'à Tojimbo, il pourrait s'évanouir plus facilement. « Finalement, je commence à comprendre ce que signifie aider les autres. Je sillonne la falaise, je prépare des gâteaux de riz… », dit celui qui est devenu bénévole, vêtu de la même chemise à carreaux que M. Shige.

Le policier rallume une brune et saisit sur une étagère une pile de documents : « Je note ici tous les cas de suicides. Je compile aussi les déclarations officielles et les débats sur ce problème de société. » L'ex-serviteur de l'État s'est forgé sa propre opinion : selon lui, les causes de ce désespoir social, suicide et évaporation confondus, sont les mêmes. Il évoque le mal-être de son peuple, façonné par des idéaux de performance, de contrition, d'oubli de soi, et démuni face aux dégâts d'une crise sans fin. Il s'en prend aux profiteurs, mafieux, usuriers, patrons qui abusent de leur pouvoir et de la misère des gens. Et attaque tous les fatalistes : « Il faut cesser de s'abriter derrière nos traditions d'évaporation, d'hara-kiri des samouraïs… Si les gens choisissent de

disparaître, c’est d’abord parce que quelque chose ne fonctionne pas et que personne n’y fait rien. »

Derrière lui, s’étend un mur noirci d’articles écrits dans toutes les langues. Aux journalistes du monde entier venus rencontrer l’ange des falaises, celui-ci raconte l’origine de son combat. En 2003, alors qu’il était encore policier non loin de là, il reçut un mot d’adieu d’un couple de vieillards qu’il croyait avoir convaincu, cinq jours plus tôt, de ne pas mettre fin à ses jours. Il avait alors dirigé les petits vieux vers d’autres services. Mais, ballottés de guichet en guichet, le vieux couple avait fini par se pendre. Indigné, M. Shige décida de publier – une première – les statistiques policières du suicide. Déterminé, il prit sa retraite l’année suivante et investit 3 millions de yens (22 000 euros) sur ses fonds personnels pour fonder son association. Il entendait combler par là un vide institutionnel.

En attendant d’hypothétiques financements publics, la vigie de Tojimbo gère sa boutique, un œil sur sa calculette. Le ciel s’est assombri quand il m’entraîne hors du magasin. Une voiture se gare d’où s’extrait une jeune femme, mince, aux cheveux lisses éclaircis, mini-short en jean et un bébé dans les bras. « L’enfant avec lequel elle a manqué de sauter », glisse M. Shige. Il ouvre une petite porte attenante au local, apporte des chaises et allume le poêle tandis que la jeune femme s’installe dans ce parloir improvisé. Il la rassure, son prénom sera modifié.

Les yeux rivés sur ses mains fines qu’elle triture nerveusement, l’intéressée s’exprime à mots couverts. Elle a 33 ans, un mari, deux enfants. Six mois plus tôt, elle s’est rendue à cet endroit avec le plus petit, à l’heure où son mari travaillait encore. Elle a emprunté le chemin côtier et s’est plantée en haut d’un à-pic. Elle fixait la mer en bas, songeant qu’elle n’avait jamais appris à nager et que l’eau agitée devait être bien froide, quand Shige a lancé dans son dos : « Attends une minute. »

Aurait-elle eu la force de sauter ce jour-là ? Elle a caché cet épisode à son époux. Elle passe désormais très souvent au local avec son bébé, pour trouver un peu de compagnie, un dialogue. Elle n'aime pas son époux, a été poussée dans ses bras par sa famille et s'en séparer serait de la folie. « Je viens d'un milieu trop conservateur. » Elle avait d'abord songé à la fuite. Mais pour aller où ? Et pour faire quoi ? D'un regard jeté par la porte entrabâillée, elle constate qu'il fait sombre. Elle doit rentrer, préparer le dîner…

Une autre femme s'avance, généreuse, expansive et belle. Misako, ancienne cuisinière de la caserne de police de M. Shige, la première à avoir embrassé son combat. La reine des gâteaux de riz, c'est elle. Les doux chuchotements dans le local, le parfum de tendresse, c'est encore elle. Dans un pays de froideur pudique, de distance polie, elle prend une main, une épaule, caresse un visage et atteint les cœurs.

Un dimanche d'avril, Misako s'est prêtée à un exercice inédit en suivant son mentor Shige à l'une de ses nombreuses conférences sur le suicide. Devant un parterre de sept cent cinquante habitants du canton, hommes, femmes, enfants, dont la famille de son mari, elle a livré publiquement son histoire, sans rien cacher. Quelques minutes avant l'exposé, M. Shige s'est inquiété : « Tu es sûre ? Tu veux vraiment le faire ? » Elle a répondu : « Est-ce que j'ai commis quelque chose de mal ? Est-ce que mes parents ont fait quelque chose de mal ? Je dois briser la honte pour avancer. »

Son père, policier, un homme violent, frappait sa mère lorsqu'il rentrait du travail. Ses sœurs et elle couraient se cacher sous les couvertures tandis que son frère appelait les voisins au secours. Lorsqu'elle entra au collège, sa fratrie quitta la maison, la laissant seule avec la brutalité du père. Un soir, à bout de terreur alors qu'il s'acharnait sur elle, elle lui hurla qu'elle souhaitait sa mort. Le lendemain matin, elle le découvrit, pendu avec sa ceinture, dans l'abri de jardin. La tragédie la poursuivit quand, quelques mois plus tard, sa

mère s’empoisonna avec des pesticides. Misako fut recueillie par des proches puis étudia à Osaka en prenant des cours du soir. À 23 ans, elle s’est mariée, et la naissance de son premier enfant raviva cruellement l’absence maternelle. Mais, de toutes ses douleurs, la plus profonde à endurer demeure son statut de fille de suicidés. « Nous, les enfants de disparus, morts ou cachés quelque part, sommes des renégats. Marqués au fer rouge… »

Misako conte une anecdote : en tant qu’épouse du fils aîné, il lui revient de servir le thé durant les mariages et les enterrements. Or, sa belle-mère l’a privée de cette prérogative, l’estimant incapable au motif que personne ne lui aurait transmis les codes. Elle répète : « C’est un détail, cela peut paraître anodin, mais je me sentais misérable. Je suis allée prendre des cours de bonnes manières pour apprendre à faire la cérémonie du thé. »

Misako a rencontré M. Shige à la cafétéria du commissariat. Il rédigeait un livre de témoignages anonymes sur le suicide. Pour la première fois, elle s’autorisait à livrer son histoire. Shige n’en revenait pas.

Pendant notre conversation, la falaise s’est voilée de noir. Sous son bob de pêcheur, M. Shige soupire en tirant sur son mégot. Le printemps revient, l’air va se radoucir et les jours étincelants d’azur vont immanquablement attirer de nouvelles vagues de malheureux. Le retraité fait preuve d’un optimisme rassurant. « Je n’ai pas de baguette magique, je ne promets pas le bonheur aux gens, mais je leur dis ce que personne ne dit dans ce pays : on peut trouver une solution à ton problème. »

Le lendemain, les touristes pullulent face à une mer baignée de lumière. Un autre rescapé fume dans le local de l’association. Visage émacié, corps nerveux et tendu, il nous dévisage. Hideo Watanabe est arrivé sans-papiers à Tojimbo le 9 janvier 2010 par le train. Ingénieur, il avait occupé un poste à responsabilités, gagné la reconnaissance de ses pairs et fait un beau mariage. En 2005, sa compagnie fit

faillite, l’entraînant dans une spirale infernale. D’abord le travail en intérim puis, de manière inexorable, la séparation, la trahison et la ruine… Quelques années plus tôt, il s’était porté caution pour un ami désireux de monter une société. Écrasé par les dettes, l’ami finit par s’évaporer. Les banques sommèrent Hideo de payer pour lui, ce dont il était bien incapable. Seul, désemparé, il envisagea de se jeter sous un train. « Ça aurait dérangé les passagers. » C’est alors qu’il entendit parler des falaises à la télévision.

L’association de M. Shige lui offrit une chambre. Des mois durant, les cachets le calmèrent. Parfois, il a encore « des envies de meurtres » contre son ami disparu. M. Shige a mieux à lui proposer. De l’espoir. Car il peut se déclarer en faillite, son dossier sera examiné, ses dettes probablement effacées. En toute légalité. Hideo aperçoit enfin « une lumière » et se décide à prendre un nouveau départ. Il vient de trouver trois petits boulots : « C’est un début. » Il ajoute, tourmenté, comme prêt à dégainer : « Si mon ami a disparu, c’est parce que lui n’a pas eu la chance de trouver une main tendue. »

À Osaka, le quartier de Kamagasaki, dit « Kama », est le refuge des amputés de la mémoire, des anonymes en bout de course.

Dans l’immense hangar de la bourse des intérimaires, ceux qui errent figurent parmi les exclus des exclus, rongés par la solitude, parfois prisonniers de leur folie.

18

Avachi derrière un comptoir plus haut que lui, un réceptionniste sommeille bruyamment, la bouche ouverte, écrasé d'ennui. Dans la salle de restaurant, une centaine de tables vides et leurs serviettes immaculées attendent en vain des clients. Visiblement, nous étions seuls cette nuit au sein de ce monumental hôtel des bords de Tojimbo. J'erre dans les halls de marbre vides en imaginant des salariés de Tokyo réunis là les week-ends en séminaires, à regarder d'ennuyeuses présentations Powerpoint dont ils ne retiendront pas grand-chose et à s'enivrer le soir accoudés au bar sans âme. Peut-être qu'au cours de l'été, ces couloirs longs et froids comme des halls d'aérogare bruissent des murmures de couples en vacances, entourés d'enfants s'en allant jouer à la plage, leurs petits seaux à la main.

Le pas pressé de Jun nous tire de notre rêverie, le réceptionniste et moi. Sa mine éteinte trahit une nuit de mauvais songes. Car hier soir, Jun voulait décamper. Près de la falaise, alors que Stéphane faisait le portrait d'Hideo Watanabe, l'ancien candidat au suicide, celui-ci brisa soudain violemment son portable contre un mur, fit valdinguer les pieds et les flashs de l'appareil photo, saisit Jun au col, le souleva de terre, hurla, et s'éloigna tel un aliéné, nous laissant tous incrédules et ébranlés. Je retrouvais notre petit traducteur tétanisé, réfugié dans la voiture fermée à clé : il voulait s'enfuir sur-le-champ pour le Vietnam, convaincu que le « fou » allait revenir le tuer. Je le persuadai difficilement d'attendre M. Shige, qui nous apporta une demi-heure plus tard quelques éclaircissements.

Hideo Watanabe s'était senti « jugé », « comme un délinquant chez les flics ». Aveuglé par les flashs des «

étrangers », assis sur une chaise, les bras le long du corps, il avait plongé dans les affres du passé. La colère, la honte, les vieux fantômes domptés par les médicaments l'avaient brusquement saisi, faisant de Jun sa victime expiatoire. M. Shige me réclama de l'argent pour remplacer le portable brisé. Jun, lui, ne voulut pas rester seul sous peine de déguerpir. Étrange soirée, où je jouais le garde du corps d'un traducteur affolé tandis que Stéphane, fasciné par la beauté sauvage des falaises, guettait la bonne photo nocturne…

Jun reprend la route avec soulagement, mais tout l'effraie dans notre nouvelle destination. Osaka, troisième ville de l'archipel, industrielle, commerciale, bombardée durant la Seconde Guerre mondiale, n'offre pas l'effervescence de la capitale ni la magie raffinée de Kyoto, écrin de l'âme japonaise. Et ses quelques atouts demeurent absents de notre programme : sa gastronomie et ses ragoûts de poisson fugu, son monumental château, fierté nationale – incendié, maintes fois ravagé et reconstruit, sa vie nocturne au bord des canaux, son dialecte et la chaleur réputée de ses habitants surnommés les « sudistes » du Japon…

Un quartier, un seul, au sud de la ville, m'intéresse vraiment. Kamagasaki, dit « Kama », est à Osaka ce que Sanya est à Tokyo : le refuge des amputés de la mémoire, des anonymes en bout de course. Jun n'ignore rien de sa sombre réputation. L'orage gronde dans le ciel enflé de nuages quand nous y arrivons enfin. Au sortir d'un passage sous une voie de chemin de fer, surgit une vision dantesque. Un homme accroupi fixe d'un regard halluciné un lampadaire. Un autre, assis dos au mur sur une chaise rouillée, crache après s'être raclé la gorge. Un vélo rouillé avance en couinant. Deux silhouettes suivent, dos voûté, sacs en plastique à la main. Contrairement aux apparences, Kama n'est ni un bidonville, ni une cour des miracles, ni même un taudis. À l'exception d'un square saturé d'abris de fortune, d'une télévision suspendue à un poteau et de

barbecues sauvages, le quartier encadré de voies ferroviaires se présente en enfilade de petites maisons, certes plus miséreuses qu'ailleurs, mais construites pour durer et au pied desquelles des détritus trahissent un nettoyage public défaillant. La misère ne réside pas dans la saleté ni dans l'odeur qui en émane, mais bel et bien dans le cœur des hommes. Leurs regards éteints, leurs corps squelettiques recroquevillés, fourbus de désespoir, trahissent une détresse indicible.

Ceux qui errent devant nous, au cœur de l'après-midi, figurent parmi les exclus des exclus, rongés par la solitude, parfois prisonniers de la folie, jetés au plus profond des bas-fonds. Les plus vaillants, vagabonds débrouillards, triment sur les chantiers que la crise n'a pas encore interrompus. Il faut se lever avant le soleil pour les voir affluer, les yeux ensommeillés et les mains dans les poches, en pantalon de travail, au pied d'un gigantesque hangar décrépi. Peu avant 5 heures, les volets rouillés se lèvent et des camionnettes viennent se garer, affichant sur leurs pare-brise missions et salaires. Des marchands véloces sélectionnent en criant les candidats, quelques centaines de journaliers vite emportés par les véhicules. Dans les années 1970, on en dénombrait des milliers, jusqu'à des dizaines de milliers. Érigé comme Sanya sur une terre fangeuse empreinte de souillure et de mort, l'enclave de Kama constituait la réserve d'intérimaires la plus importante de tout l'archipel, baromètre de la santé économique du pays.

La mémoire vivante de ce marché aux esclaves se niche en haut d'un escalier glissant imbibé de pisse et d'alcool. Là, demeurent quelques désœuvrés avachis sur les marches, avec une fiole de saké, en haillons, le regard vide… Le fonctionnaire de l'agence d'intérim, droit derrière son bureau, évoque l'époque où ce hangar fournissait en main-d'œuvre la reconstruction d'Osaka, de son aéroport, de l'exposition universelle de 1970 et de la ville de Kobe dévastée par le tremblement de terre survenu en 1995…

Mais les chocs pétroliers successifs suivis de l’explosion de la bulle économique et de l’impact de la crise des subprimes de 2008 ont finalement tari cette source humaine. Désormais, les travailleurs démobilisés, pauvres hères égarés et indigents, survivent cahin-caha, en collectant pour les revendre des canettes et de la nourriture périmée de supermarchés…

Dans la pièce voisine, un misérable dort affalé contre le guichet d’un officier public fluet en charge des aides sociales. Les yeux brillants, visiblement ému du sort de ses clients, celui-ci soutient que la pauvreté ronge le Japon tel un animal affamé dévorant une charogne. Pour preuve, la croissance spectaculaire de candidats au revenu minimum et du nombre de lits dans les hébergements d’urgence.

Certains de ces hommes au passé englouti passent une tête derrière la vitre, gênés de solliciter de l’aide. L’employé jure de faire au mieux pour respecter leurs choix d’une vie anonyme. Son équipe enregistre plusieurs fois par mois les appels téléphoniques de familles en quête d’un proche. Elles se manifestent souvent à l’occasion d’héritages, inexécutables si un disparu figure sur le testament. Leurs coordonnées sont inscrites à la main sur un grand tableau blanc à la vue de tous. Renouer les liens dépend de l’envie, du courage, de l’histoire de chacun. Selon le fonctionnaire, 30 % des quelques milliers d’évaporés de Kama glissent un jour une pièce dans une cabine téléphonique pour renouer le dialogue.

Jun, volontaire, tente d’engager la discussion avec ceux que nous croisons, mais son malaise criant ne suscite que de vagues politesses. Dehors, la pluie glace les os. Fort heureusement, un estaminet nous tend les bras. Humide, décoré d’appliques aux ampoules manquantes et vide à l’exception de la patronne dissimulée dans la pénombre derrière un
bric-à-brac de tasses. Mme Kazumi a le visage mélancolique et le buste serré dans un gilet beige fermé de boutons d’or.

Faute de clients, elle n’ouvre son bistrot que quelques heures par jour. Il lui faut tant de temps pour nous apporter trois chocolats chauds que nous nous demandons si elle n’est pas allée acheter du lait par une porte dérobée. Nostalgique, elle nous décrit avec franchise Kama, sa « ville » depuis près de quarante ans, devenue une « maison de retraite à ciel ouvert », un « ghetto des solitaires ». « Il y a encore quinze ans, ça bouillait d’énergie. Les femmes se faisaient agresser, oui, les yakuzas réglaient leurs comptes dans la rue, c’était violent, sauvage, mais ça bossait, ça buvait, ça vivait… » Depuis, Kama a vieilli. Kama s’ennuie.

Les yakuzas, piliers du quartier, en tiennent encore les murs, perceptibles à leurs guetteurs, l’œil alerte, le portable vissé à l’oreille, les chaînes en or autour du cou, ne prenant même pas le soin de la discrétion. À chaque fois que nous croisons l’un d’eux, Jun détourne le regard en murmurant, en anglais : « Encore un 8-9-3 ! » En japonais, ces trois chiffres forment littéralement le mot « yakuza ». À l’origine, il s’agit d’une combinaison perdante de cartes. Sous un petit auvent monté à un coin de rue, trois ou quatre mafieux jouent justement aux cartes, probablement au célèbre *hanafuda*, composé de douze séries de quatre cartes florales illustrant les mois de l’année. Lorsque repassant devant eux, après la pluie, je fais mine de m’en approcher, Jun, anxieux, lève les bras et me supplie : « Non, je n’irai pas. »

Le soir, dans un restaurant de soupes, notre traducteur, affaibli, avoue ne plus supporter la confrontation avec ce visage spectral de l’archipel. Malgré son propre éloignement géographique et un recul face à sa culture, les revers de son peuple l’affectent et le destin des hommes que nous cherchons lui renvoie l’image de ses propres angoisses. Déraciné, sans famille, Jun a peur de finir seul.

Il nous reste un homme à rencontrer, loin de Kama, à quelques centaines de kilomètres de ce monde interlope. Jun accepte de reprendre la route jusqu’au vieil homme,

avisé de notre venue de longue date. Akira Takami s’est retiré au milieu d’une forêt d’arbres élancés, dans un chalet au bois grisé par le temps et cinglé par les pluies. Tiré de sa solitude, il nous accueille vêtu d’un gros pull de laine rayé et chaussé de charentaises. Taiseux, d’un abord timide, il nous précède vers un salon lambrissé encombré d’une dizaine d’enceintes et de matériel hi-fi haut de gamme, qu’il dit s’être fait envoyer d’Europe et des États-Unis.

Akira se présente comme l’héritier d’une famille de mélomanes : un grand-père pianiste, un père musicien amateur, et lui, né en 1929, employé d’un laboratoire pharmaceutique par nécessité mais passionné de musique « à la recherche du son le plus parfait possible ». Le regard vif et enfantin, le grand-père s’éveille et s’émerveille des sonates de Beethoven et de Mozart dans une extase contagieuse. Seule la musique apaise et berce ses jours depuis le décès de sa femme et la disparition de son fils. Désormais seul, il y puise sa source de vie. L’ancien laborantin s’attarde à vanter la magie de l’opéra, son rapport physique, charnel et absolu aux mélopées classiques. Nous devinons qu’il repousse l’instant où, le regard embué derrière ses lunettes à fines branches, il devra évoquer son fils, évaporé à 44 ans, un lundi d’automne, le 6 octobre 2003. Parvenu à ce point de désarroi, les commissures de ses lèvres s’affaissent.

Formé au design industriel, son fils Toru débuta sa carrière en concevant des vélos puis intégra un département de la fonction publique de la préfecture d’Osaka. Un bon poste assorti d’une garantie d’emploi. Là, des mois durant, au prix d’un fort investissement personnel, le célibataire conçut un important projet de réaménagement urbain, destiné à faciliter l’accès des lieux publics aux handicapés. Le père, qui semble fier de ce parcours, soupire : « Je n’étais pas très proche de mon fils, car j’ai consacré ma vie à mon travail. Mais à ce moment, sa mère était déjà décédée et il m’a confié au téléphone avoir des problèmes avec sa compagnie

et ses supérieurs. Il travaillait sous pression, comme un chien… Et au final, son projet n'avait pas été retenu par la direction… »

Un lundi, vers 11 heures, Akira reçut un appel. Le patron de Toru.

« Votre fils n'est pas au bureau ce matin. Vous vivez loin ? Ce serait bien d'aller visiter son appartement… »

« Vu le ton, il pensait à un suicide… » Comme le père ne possédait pas de double des clés, la compagnie fit ouvrir l'appartement de son employé par la police. Tout était en place, seul manquait l'ordinateur portable professionnel. Toru avait même laissé son portefeuille et ses lentilles de contact. Il était donc sorti avec ses lunettes, qu'il ne portait d'ordinaire jamais en public.

Deux ans durant, Akira chercha son fils tous azimuts. Au siège de l'entreprise de Toru, il interrogea ses collègues, qui décrivirent un « homme calme », « évitant les frictions ». Il fabriqua ses propres avis de disparition avec une photo, le poids et la taille de Toru. « Mais on m'a dit que plus je le cherchais, moins il reviendrait, alors j'ai laissé tomber. Il est peut-être parti à l'étranger… » Akira fait coulisser une porte et d'une pièce jouxtant le salon, plongée dans le noir, il rapporte un carton. À genoux sur la moquette, l'homme de 80 ans en sort délicatement, telles des reliques, l'agenda en cuir noir de son fils, son classeur, son journal intime dépourvu de signes avant-coureurs de disparition. Il s'attarde à le feuilleter de longues minutes. « Je paie toujours les remboursements de son appartement. Mais je vais devoir arrêter. J'ai besoin de mettre un peu d'argent de côté pour me soigner si je tombe malade. » Akira ne pleure pas. Face à son impassibilité, je réalise qu'ici, au Japon, je n'ai vu aucune larme couler, ni sur les visages insondables des disparus ni sur ceux de leurs proches. Le vieil homme referme le carton et ajoute avec lassitude : « Je crois qu'il est temps de le déclarer mort. » Dans ce salon glacial, au

milieu de la forêt, les enceintes enchaînent les *Quatre saisons* de Vivaldi.

À plus de 80 ans, Akira pense finalement déclarer mort son fils disparu.

19 — Teruo

Réapparu après deux ans

« Je ne suis pas un homme à plaindre. Je ne supporte pas la pitié. Ma vie, je ne la raconterai pas entièrement. Elle n’est pas finie. Trop de gens déjà connaissent mes fautes. Certains doivent imaginer que j’ai cogné, tué. Ils seront déçus. Voyou est un métier comme un autre. Je suis entré dans la profession par la petite porte. J’étais chargé du ménage, des courses. Ranger, balayer, tenir les bureaux propres, un peu homme à tout faire quoi. Un chef yakuza m’avait repéré dans la rue. Cela faisait des jours que j’errais dans le même quartier. Il a remarqué que j’étais malin, pas trop mal éduqué. Il m’a dit : « Je vais faire de toi le nouveau poulain. » C’est comme ça que je me suis retrouvé dans le clan. Beaucoup de gars s’étaient égarés, tout jeunes. Parfois passés par la prison. Leur vie était un bateau à la coque trouée, elle prenait l’eau de partout. La mafia les sauvait, c’est paradoxal.

Les boss nous enseignaient des règles à respecter avec des codes précis pour tout : le salut, l’attitude, la manière de parler, la façon d’écouter les gens. On nous apprenait la discrétion, la diplomatie, et surtout la loyauté, accepter l’idée de mourir pour son clan. Évidemment, la discipline prenait plus ou moins sur les gars, ceux qui avaient grandi dans la violence, ça les cadrait, mais ils pouvaient exploser à tout moment. Après, soit tu restes un type de bas étage, soit tu montes. Si tu passes ces étapes, tu peux vite gagner en responsabilités, et là, c’est grisant, comme dans toutes

les boîtes. Mais il faut savoir jusqu'où tu peux aller. Les gens ne connaissent pas leurs limites. Ou bien ils les repoussent.

Je ne travaillais pas dans la prostitution ni dans les jeux mais dans le secteur du bâtiment. Ce n'était pas toujours honnête, mais pas sordide non plus : un métier comme un autre, vraiment… Mais je savais que si j'évoluais encore, je ne pourrais plus revenir en arrière. Quand un certain niveau de richesse est atteint, le cerveau s'embrume de faux problèmes et se persuade que seul l'argent pourra les résoudre. J'ai vu des gars se perdre dans ce cercle vicieux : ils voulaient se retirer, lassés d'être des voyous, mais sans renoncer aux beaux costumes, à la voiture. Et ils redoutaient la pression du clan… Moi, ce qui me faisait peur, c'était la prison. J'y pensais tout le temps. Jour et nuit. J'avais une trouille bleue de me retrouver au mitard. Je crois que c'est ça qui m'a décidé. Autrefois, personne ne quittait la mafia. Les désertions se comptaient sur les doigts d'une main. Les temps ont changé. Les yakuzas ne sont plus aussi riches et puissants. Un autre gars avait fui avant moi, tout jeune, avec la vie devant lui. Le patron, devenu fou, l'avait fait rechercher, pour le principe, pour l'exemple, mais au fond, on voyait bien qu'il ne pouvait plus forcer un homme à rester dans la famille.

Un matin, je suis allé faire les courses et ne les ai jamais rapportées au bureau. Il faisait beau, le soleil tapait déjà : j'avais l'impression d'être descendu dans une cave et d'en sortir deux ans après. C'était beau. Mais j'étais perdu. Après quelques années dans la mafia, où on est pris par la main, je n'avais aucune idée de ce que je pouvais faire. Je possédais un sac en plastique contenant de la nourriture et les habits que je portais ce jour-là, point final. Comme un gosse qui a perdu ses parents au supermarché.

Je me suis assis dans un parc, j'ai mangé un peu, compté la monnaie des courses et acheté un ticket de métro. Je n'avais qu'à traverser Tokyo pour retrouver ma vie. Je me suis assis sur les marches de mon immeuble, au soleil. J'ai

vu sa silhouette au loin, qui approchait. Elle s’est arrêtée à une vingtaine de mètres. Je ne distinguais pas bien l’expression de son visage, et comme elle ne bougeait pas, je me suis levé pour avancer vers elle. C’est seulement dans l’ascenseur qu’elle m’a demandé : « Pourquoi tu es revenu ? »

Rien n’avait changé à la maison. Sauf mes affaires, supprimées de l’armoire commune. C’est l’une des premières choses que j’ai faites, aller ouvrir les placards du passé.

Deux ans d’absence… j’avais l’impression d’être parti depuis une éternité. Et pourtant, en me retrouvant dans notre studio, avec ma femme, c’était comme si nous nous étions quittés la veille. Je ne savais pas quoi dire, je n’avais rien préparé. Nous nous étions mariés durant nos études. J’ai deux ans de plus qu’elle, donc j’ai dû chercher un emploi le premier. À l’époque, j’étais réservé mais exigeant, je voulais une vie exaltante.

Finalement, j’ai eu une opportunité dans une entreprise d’emballage. Mais ça ne tournait pas bien, avec la concurrence et tout ça, alors le patron m’a dit qu’il ne pouvait pas me garder. Là, j’ai perdu pied. Je me sentais tellement nul en sortant du bureau que j’ai voulu me jeter sous un train. J’ai marché à la recherche d’une voie. Plus je marchais, plus j’avais peur. Et si je me retrouvais avec les jambes broyées ?

Ma femme ignore tout de mon passage par la mafia. Voudrait-elle encore de moi ? Je ne suis pas doué pour l’imagination, alors quand elle m’a demandé de quoi j’avais vécu, comment je me payais à manger, sans carte bleue, je suis resté muet. Depuis, elle fantasme, elle redoute le pire, et moi je ressasse mes mensonges. Ils me dévorent. Vous parler aujourd’hui m’aidera peut-être à les atténuer. C’est pour cela que j’ai accepté de vous voir. Seul face à mon passé. Le présent n’a pas d’épaisseur. Il file comme l’eau entre les doigts.

Mon père a disparu quand j'étais tout jeune. Ma famille a estimé que j'étais trop fragile pour assister aux funérailles. Alors j'ai souvent rêvé que mon père était encore vivant et que l'on avait voulu me cacher sa fuite pour sauver l'honneur.

Ma mère est une femme assez froide. Mais quand je suis retourné la voir après ma longue absence, sans la prévenir de ma visite, j'ai cru qu'elle allait mourir d'émotion, puis qu'elle allait m'étouffer en se pendant à mon cou. Ensuite elle s'est plantée à la fenêtre : j'ignore si c'était là son poste d'observation, où elle aurait attendu mon retour, ou si elle regardait quels voisins avaient pu me voir, craignant les rumeurs de quartier…

Les journées passent à une vitesse folle, je serais incapable de vous dire à quoi je les occupe. Cela prend du temps de trouver sa voie. De trouver du travail aussi. Ma femme fait tourner la maison, cela ne peut pas durer. Je sais ce que les autres doivent penser : Teruo le fardeau, Teruo l'incapable. Au début je ne sortais pas, le regard des autres me brûlait comme un fer rouge. Le désir de m'enfuir encore m'effrayait moi-même. C'est minable, n'est-ce pas ?

J'ai tout juste 30 ans, et maintenant ? C'est facile de se dérober, beaucoup moins de se reconstruire. »

Kamagasaki, le quartier des anonymes d’Osaka.

Cet homme rencontré dans un petit hôtel est un ancien yakuza. Il aurait été lâché par son clan suite à un accident.

20

Le 11 mars 2011, nous découvrons comme le monde entier les paysages apocalyptiques de la côte nord-ouest du Japon. Filmée par des téléphones portables, une déferlante incontrôlable charrie son épouvante : carcasses de bateaux, voitures, maisons, installations portuaires, le tout sur fond de sirènes hurlantes. Puis monte la fumée : des explosions puis des fuites radioactives s'échappent de la centrale nucléaire de Fukushima, des heures, des jours, des mois entiers. Le gouvernement vacille devant l'ampleur des dégâts, incapable de gérer l'urgence et les habitants livrés à eux-mêmes, désemparés face au mal invisible qui les condamne.

Jusqu'où les nuages, les pluies, les vents, les rivières et les courants porteront-ils le venin radioactif ? En quelle quantité s'insinuera-t-il dans le riz, les pommes de terres, les carottes, le thé, les algues, les poissons, les bêtes, les hommes ? Des scientifiques étrangers signalent rapidement des traces de radioactivité dans l'air et l'eau de plusieurs villes, Fukushima, Minamisoma, Sendai et jusqu'à Tokyo : nos amis japonais n'en savent rien. Les autorités ont déjà décidé de sacrifier des populations entières. Le gouvernement minimise les risques, et Tepco, l'opérateur de la centrale inondée, peaufine une coûteuse – des milliards de yens – mais rassurante désinformation.

Ce même week-end de mars 2011, je me découvre enceinte. Nous avions des billets pour partir à Tokyo le 23 mars, mais le vol est annulé. Trois mois plus tard et en dépit des recommandations médicales, nous posons nos sacs dans l'un des refuges pour travailleurs pauvres de Kamagasaki, le quartier des sans-noms d'Osaka : huit étages, de longs couloirs sentant la soupe froide et le

poisson, des chambres meublées de lits grinçants, d’une armoire et d’une climatisation salvatrice, des bains communs au rez-de-chaussée. Sur la porte de l’ascenseur, d’une lenteur désespérante, un tract, probablement imprimé par l’État, invite à économiser l’électricité.

Wolfgang Herbert, dit « Wolf », apparaît derrière les portes automatiques de l’hôtel. En jean et T-shirt, visage juvénile, il nous embrasse comme de vieux amis. Je n’ai jamais rencontré Wolf auparavant, mais il m’a décrit, par Skype, sa vie de sociologue autrichien, spécialiste de la mafia japonaise. Wolf, 54 ans, a vécu en immersion avec les journaliers et les yakuzas. Son récit, même à distance, présageait un autre regard sur les bas-fonds du Japon, et le professeur à l’université japonaise aima relever le défi d’y trouver des disparus.

La cité s’éveille lentement, déjà écrasée de chaleur. Les corps moites cherchent l’ombre le long des façades basses, la sonnette d’un vieux vélo chargé de sacs de canettes vides tinte au rythme des ornières. Nous reconnaissons immédiatement l’atmosphère de Kama, ce visage désolé d’un archipel schizophrène. Wolf, lui, frétille, excité comme un gosse. L’Autrichien, blond et blanc, salue ceux que plus personne ne voit, papote pour retrouver ici une adresse, là un fragment de vie. Une soupe de nouilles, avalée dans un boui-boui, et il repart dans les rues, tête haute, torse bombé, prenant à cœur son rôle d’éclaireur.

Entre échoppes et petits hôtels, se distinguent des portes blindées, parfois ornées de dorures. Wolf essaie de les compter – une vingtaine sur une surface d’à peine deux kilomètres carrés –, et désigne leurs indics, des caïds de 20 ans tatoués faisant les cent pas, imperméables à la crasse ambiante. « Les yakuzas aussi s’ennuient… », dit-il. Chaque homme protège son petit business illégal qui générera de belles plus-values dans l’économie parallèle.

Le Milieu nippon est « très éloigné de la grande bourgeoisie » dont Wolf est issu, héritier de médecins,

d’ingénieurs et de musiciens autrichiens. Jeune homme, il brillait en karaté. Champion d’Autriche primé trois fois dans sa catégorie, il fut invité, à 23 ans, à une compétition dans l’archipel. À l’aéroport, de grosses Mercedes l’attendaient avec son professeur japonais de Vienne : au volant, de vieux copains, tous anciens du club de karaté de l’université Takushoku de Tokyo. Musclés, disciplinés, habitués à la hiérarchie, les karatékas débauchés par le Milieu avaient gagné leurs galons mafieux un à un. Des jours durant, Wolf fut traîné par les voyous de bar en hôtel et de fête en débauches. « Ce fut ma première vision du Japon. »

Des années plus tard, en été, l’étudiant en philosophie enseignait le japonais dans une école privée de Vienne accueillant des jeunes d’Osaka. Il sympathisa avec une élève, fille d’un magnat mafieux du clan Yamaguchi-gumi, surnommé l’« homme qui ne dormait jamais » – et numéro 2 du clan. Pressenti pour remplacer le parrain, le père de son élève fut ensuite assassiné par balles au bar du quatrième étage de l’hôtel Oriental de Kobe. Piqué par le destin, Wolf, 28 ans, lecteur de Bourdieu, s’orienta vers la sociologie participative et quitta son confort pour se frotter à la foule des journaliers de Kama. Le quartier bourdonnait encore, tumultueux, turbulent et riche en règlements de comptes à ciel ouvert. Un soir, le sociologue rencontra Ken dans une échoppe de nourriture. Les deux hommes parlèrent karaté, tatouages, gangsters puis s’en allèrent boire jusqu’au bout de la nuit. L’Autrichien bombe encore le torse : « Je ne suis pas très grand, mais à l’époque, mes muscles parlaient pour moi : il fallait pas m’emmerder. »

Ken le gangster servait de sbire à l’un des bras droits du clan Yamaguchi-gumi. Sa légende ne s’est pas forgée sur les bancs de l’école, mais en faisant le boss avec ses gardes du corps. Sa vie de voyou se résumait à trois tranches routinières : dix jours dans les bars du secteur Osaka Minami, dix jours encore de comptabilité au bureau, et les dix autres en tournée à Kama. Flanqué de ses nervis, il

entrait dans les garnis, les échoppes, les petits restaurants, commandait un verre, un plat, plaisantait avec le patron, puis prélevait sa dîme, généralement 10 % des revenus du commerce. Parfois, Ken faisait payer les glaçons, les serviettes, les plantes ou les cadres en guise de taxes indirectes. Ni débat ni bagarre, personne ne se rebellait. En échange de quoi, Ken et son clan offraient une protection, sorte de police privée efficace pour expulser les ivrognes énervés et menacer les mauvais payeurs. Ils savaient tout, sur tout le monde, les riches et les pauvres, les vivants et les morts. Le sociologue insiste sur cet échange « donnant-donnant », clé de l'influence de la mafia dans l'archipel. Il fallut qu'un jour Ken s'exclame « tu sais, mon organisation est très internationale » pour qu'il saisisse qu'il représentait « un faire-valoir, un passeport, la preuve de la puissance et de l'universalité de son clan ».

Sur le plateau d'une échoppe ambulante, une bande joue aux cartes *hanafuda*. Un gros à la phalange coupée et un type à casquette et chaîne en or se tenaient au même endroit l'an dernier lors de notre visite avec Jun, notre traducteur apeuré. Wolf, sûr de lui, vibrant de fierté, s'avance vers eux d'un pas rapide, discute et leur montre son tatouage à l'épaule. Les gangsters peuvent menacer, mais Wolf connaît, assure-t-il, les « codes de l'honneur ». À l'évidence, le sociologue se sent à Kama comme chez lui, non seulement en chercheur mais en familier empathique de ce monde encanaillé.

Wolf a tout simplement demandé aux caïds s'ils pouvaient répondre à quelques questions de journalistes. Parce qu'il maîtrise les codes, le sociologue se doutait d'un refus des mafieux, mais il a tenté, comme il l'avait fait déjà avant notre venue auprès de chefs du Yamaguchi-gumi. Ses contacts lui avaient alors laissé entendre que les affaires d'évaporation ne leur faisaient pas honneur. Personne ne se vante de faire un sale boulot. Ken, l'ami gangster de Wolf, ne pourra nous en dire davantage sur les pratiques

crapuleuses poussant des hommes à la disparition. Sa tête ne fonctionne plus très bien, brûlée par le chaos de la vie : en désordre, une rupture amoureuse – « les yakuzas aiment aussi », précise Wolf –, une bagarre, la drogue, la prison, et tout à la fin, un accident vasculaire cérébral, laissant l'ex-frappe à moitié paralysé.

La brise du soir brûle encore les peaux collantes. Assis sur un muret, haletant, l'Autrichien se confie : « Vous savez pourquoi je me sens bien ici ? Parce que je suis comme ces gens : j'appartiens à la minorité. Eux sont comme étrangers à leur propre pays, et ils m'acceptent… » Pour Wolf, l'évaporé du Japon est d'abord l'homme qui a refusé de suivre la route principale, un mouton rebelle, un insoumis à cette société où chacun s'agrippe à la norme et aux échelles illusoires de promotion et de réussite. Son cheminement rejoint celui de Stéphane, qui voit le monde en idéaliste, comme un combat, auquel on choisit ou non de participer : accepter les règles du jeu, les maîtriser pour moins les subir ; ou s'extraire du système. Mieux vaut alors renoncer au confort et vivre de dépouillement, s'affranchir du superflu et rester en paix dans la nature à l'abri des hommes. Quelque part dans une cabane au Brésil, comme il l'avait songé…

Sous les lumières blafardes des lampadaires, nous avançons sur les souvenirs de Wolf. Il nous conduit à l'aveugle en bordure de Kama, à l'interface des deux mondes d'Osaka, « juste pour voir ». Des lampions pendent à l'entrée d'une ruelle, tel un reste de décoration de Noël offert à l'été, ou l'entrée d'une petite fête foraine. En rez-de-chaussée, de belles maisons de bois aux tuiles grises construites en enfilade exhibent dans des vitrines sans vitres, des écrins de lumière aux sols couverts de coussins en forme de cœur rose bonbon, d'étoiles, de nuages, parfois aussi de quelques lampes ou de peluches. Des femmes coiffées à l'ancienne, aux chignons retenus par des pinces, y trônent en kimono libérant décolletés et jambes nues. Désœuvrées, silencieuses, résignées, elles contemplent leur

visage inexpressif dans des miroirs à main, surveillées par des mères maquerelles accroche-clients.

Quand Wolf habitait Kama, à la fin des années 1980, les journaliers terminaient leur semaine de chantier en s'offrant les plaisirs de jeunes filles, et ce quartier de Tobita vivait d'ébats de misère, union des muscles asservis à la loi du marché et des beautés tristes soumises aux fantasmes masculins. Mais ces filles pourtant à portée de main sont devenues trop chères pour ceux dont la richesse réside dans la seule force des bras. Les clients ressemblent désormais davantage à des pingouins hésitants serrés dans leur costume. Les maquerelles dictent les tarifs et ils s'éclipsent par un petit escalier. Des grappes de badauds se promènent devant les maisons closes à la manière des touristes dans le quartier rouge d'Amsterdam. Mais ici, les filles se présentent habillées comme des gravures d'estampes : même dans la prostitution, tradition et modernité s'entremêlent. Photos interdites, communication avec les filles prohibée… Nous faisons demi-tour.

Plus loin, un dandy joue de la guitare à la lune. Surgi à l'angle, il a longé le hangar de la bourse du travail et s'est assis sur un carton, près d'un vieillard dissimulé derrière un grand parapluie. Le vieil homme a levé la tête de son abri de fortune et le dandy a commencé à gratter un air de jazz, tirant un instant Kama de ses cauchemars. Wolf connaît l'un des rares hommes à avoir sondé l'âme du ghetto et de ses ombres. Depuis 1975, Arimura Sen s'occupe des âmes en peine. L'assistant social de 59 ans, à la démarche athlétique, moustache et petites lunettes, travaille à sauver les échoués de leur lente dérive.

Il se déplace d'un pas aérien vers des hommes couchés sur des cartons, complétant leurs phrases, les encourageant à se relever sur leurs maigres cannes. À son contact franc, gai, les langues se délient comme par magie, les corps imbibés d'alcool se redressent, l'un sort un papier froissé de sa poche et le lui tend. Arimura, mémoire de Kama,

confident des solitaires, inspire confiance. « Les gens viennent ici pour couper les ponts avec la société, mais cela devient leur quartier. Après des décennies, ils n'ont plus besoin de se cacher… » Un grand-père, sans dents, se précipite vers nous avec trois bonbons en main. Squelettique, il porte un jogging vert trop large remonté sur son T-shirt jusqu'à la moitié du buste. Arimura l'interroge, et le vieil Hatsuo accepte de nous conduire chez lui, une chambre d'hôtel, encombrée de babioles et empuantie de relents d'égout. Il nous offre son futon en guise de siège et défroisse son passé d'une traite.

Élevé dans une famille modeste, il travailla dès l'âge de 16 ans dans une usine de machines à coudre. Les salaires étaient bons, et pourtant, un jour, il disparut avec toutes ses économies, sans explications. Hatsuo s'évapora sans changer de nom. Il voulait changer de vie, voilà tout, et flamba sa nouvelle existence dans les jeux, l'alcool et toutes sortes d'addictions. Quand il ne resta plus rien, il erra au gré des missions, journalier, employé du gaz, ouvrier chez Toyota. Il ne se maria jamais, « pas rencontré la bonne personne… ». Aujourd'hui, la promenade est finie : « Trop vieux. À 66 ans, plus personne ne veut de moi. »

Une ancienne tentative de renouer avec les siens avait échoué, face à une porte close. Hatsuo avait dû tourner les talons. Récemment, sa sœur voulut le retrouver. Leur mère venait de décéder et Hatsuo figurait sur le testament. Elle laissa un mot au bureau d'entraide de Kama, qui identifia l'intéressé via le centre médical. Un travailleur social joua les entremetteurs. La sœur, mère de six enfants et grand-mère, tient une maison de thé. Hatsuo n'a pas le sentiment que son absence la tourmentait beaucoup. Le temps estompe le manque, sûrement. Ils sont convenus de se revoir « peut-être une fois par an ».

Arimura Sen pénètre dans un petit immeuble de trois étages couleur moka. Sur ses pas, nous sommes saisis par une odeur de médicaments, de mort, ce relent propre aux

asiles de vieillards qui nous prend à la gorge jusque dans une pièce spartiate meublée de tables et de chaises en Formica. Là, trois hommes contemplent le lino, les yeux dans le vague. Arimura glisse un mot personnalisé à chacun : Wolf nous explique qu'il prend de leurs nouvelles, les rassure et les complimente sur leur mine.

L'un, en T-shirt informe, triture des mains maigres plissées comme un parchemin. Parti sans laisser de traces, lui aussi. La faute au chômage, à la honte. Une femme et un fils abandonnés derrière lui. Des retrouvailles, une fois, mais « une distance s'était créée ». Pour lui, la vie ressemble à un tableau d'école : noire, elle prend la couleur de la craie, de savoirs, de dessins et de rêves trop vite effacés par l'éponge. Restent le noir, et les souvenirs gommés.

L'homme sourit. Malgré tout, il peut dire qu'il a bien vécu, oui. Ce ne fut pas une course en ligne droite, avec un début, un milieu, un objectif, plutôt un combat, des coups, des bosses, des victoires éphémères et des moments à terre. Il s'est écroulé, souvent, pour mieux se relever, tête haute, sans concessions. Cette mêlée, il l'a choisie. Les regrets n'ont pas leur place à Kama.

Face à lui, Arimura Sen hoche la tête. L'homme de Kama, ou du moins son archétype, tout abîmé et édenté, journalier se déplaçant sur un vélo avec son baluchon, est devenu un personnage de manga. Arimura a publié plus d'une dizaine d'albums. Cet homme de Kama, il l'aime tel qu'il est, tout en aspérités et en asymétries. Arimura voit les évaporés comme cela : des hommes seuls, mais libres. La solitude pour rançon d'une liberté sauvage.

Un soir brûlant, trois types sans âge se parlent au bar. Ils lèvent leur verre à l'espoir. Un rabatteur leur a proposé un travail. Logé, nourri, deux mois durant au moins. Il faudra nettoyer, balayer, jeter des gravats dans des sacs. Des gravats de la centrale de Fukushima. Des poussières du nucléaire. Demain, ces disparus deviendront liquidateurs.

S’ils n’en reviennent pas, personne ne les cherchera. « C’est comme ça, on n’y peut rien. »

Un évaporé reste bredouille, sans avoir trouvé de mission à la bourse des intérimaires de Kamagasaki.

Les gens viennent à Kama pour couper les ponts avec la société, mais cela devient leur quartier. Après des décennies, ils n’ont plus besoin de se cacher.

Épilogue

Chaque chose est à sa place. Les voitures bien garées, les vélos attachés côte à côte devant la gare, le courrier glissé sous la porte. Dans les belles maisons traditionnelles laissées ouvertes, les photos de famille aux murs ont moisi. Il n'y a plus de famille. Elles ne reviendront pas. Déjà les murs s'effritent, les toits percent, la végétation recouvre lentement les constructions et défonce le macadam. La région a dû être si belle. Mais quelque chose cloche. Les sacs de déchets radioactifs gorgés comme des éponges sont stockés à la porte des maisons, sur le stade de foot ou à côté de la mairie. J'ai erré des heures dans la ville d'Odaka jusqu'à la nuit, sans voir personne. Le silence n'était brisé que par les croassements des corneilles et par d'absurdes annonces grésillantes envoyées par les haut-parleurs : « Nous sommes une grande nation, nous allons vite nous relever, restez fiers et joyeux ! »

J'ai laissé Léna à Paris pour saisir l'après-Fukushima, marcher sur les traces du désastre et recueillir la parole des habitants. Mais ils ont déserté. On ne voit rien, que l'abandon. Comment photographier l'absence ? Les villes sont désolées, la vie s'en est allée.

J'ai aperçu la centrale à quelques kilomètres, basse, insignifiante, et des camionnettes emportant des hommes en blanc, masqués, casqués, anonymes et muets. Trois zones ont été délimitées par le gouvernement, comme si les nuages de radioactivité respectaient les frontières, comme si les hommes maîtrisaient les fumées, les poussières ou les eaux échappées de la centrale.

On ne pénètre qu’en clandestin dans la zone interdite, un périmètre de vingt kilomètres, entouré de barrières gardées. Sur le parking désert d’un supermarché, je grimpe à l’arrière d’un pick-up, suivi de mon traducteur. Nous roulons de longues
minutes recroquevillés et dissimulés sous une brosse bâche qui protège les vieux fruits et légumes destinés aux animaux. Naoto Matsumura a tenu ses engagements : il nous fait passer discrètement les postes de contrôle qui bloquent l’accès au village déserté de Tamioka. À 52 ans, l’homme vit sans eau ni électricité sur la terre de ses parents, riziculteurs depuis cinq générations. Naoto s’est promis de rester ici pour s’occuper des dernières bêtes abandonnées à leur sort, rendues à l’état sauvage. Le chien qu’il vient nourrir me donne la nausée. À moitié aveugle, il agonise en perdant ses poils et ses dents. Pourtant le dernier homme de Fukushima garde l’espoir de le sauver. Un peu plus loin, il a rassemblé des vaches faméliques, des cochons et des autruches dans un enclos. Sur le sol, très sec pour un mois de mai, mon compteur affiche 8,62 millisieverts par heure, quand la limite autorisée est de un millisievert par an. Le vent fait tourbillonner la poussière radioactive que nous respirons, mais cela n’inquiète que moi.

Comme en apnée, j’émerge du trou noir pour rejoindre les soixante mille habitants de Minamisoma. La ville sans joie, provinciale, assoupie, semble vivre normalement : des employés attaché-case à la main se rendent au travail, des ouvriers se restaurent, des retraités discutent sous les arbres en fleurs. Devant une vitrine de robes de mariées démodées, je monte dans la petite voiture d’Hiroyuki Suzuki, fringant grand-père de 73 ans en tenue d’éternel ado. Depuis la catastrophe, et malgré son âge, il a pris la responsabilité d’un groupe de volontaires. Vêtus de masques et de combinaisons de protection, ils ramassent les feuilles mortes, arrachent l’herbe et raclent la terre sans

trop savoir comment ni où stocker le tout. Son compteur Geiger indique des taux deux fois plus élevés que ceux affichés par les compteurs publics installés dans les rues. Hiroyuki me parle d'une mystérieuse « poussière noire » très radioactive qu'il repère dans les creux des routes, les descentes de gouttières. Il ne cache pas son amertume face aux programmes de décontamination : les autorités remuent le sol de faubourgs entiers, mais les taux demeurent redoutables. D'après lui, de grandes sommes d'argent sont détournées avant même d'être utilisées sur le terrain. La corruption gagne. Les habitants, perdus, désinformés, ne savent plus sur qui compter. Et déjà les mafias en profitent. Elles ont plus de facilité à recruter les laissés-pour-compte, les sans-abris, les évaporés, pour travailler dans ce monde à la dérive.

Quelques kilomètres plus loin, je retrouve les mêmes décors figés de maisons barricadées, parfois éventrées et pillées, de rideaux baissés, de terrains de jeux silencieux. Hiroyuki m'explique que les habitants de ces quartiers, forcés de plier bagages, ont été parqués dans de minuscules maisons provisoires à l'autre bout de la cité. Minamisoma est elle-même découpée en zones aux frontières invisibles, en fonction des doses de radioactivité. Mais l'espace manque dans l'archipel surpeuplé pour reloger les déplacés du nucléaire. Le vieil homme hausse les épaules : sa rue n'a pas été condamnée, mais seuls les gens de son âge sont restés. Il n'y a plus d'enfants, plus d'écoles, plus d'avenir. Des années déjà que la centrale fuit. Des années que l'archipel apprend à vivre avec. Les premiers cas de cancer apparaissent, les avortements augmentent chez les « filles de Fukushima », stigmatisées dans les autres régions.

Debout dans son potager rougi par de jolies tomates cerises, un vieillard confie avoir perdu le goût de jardiner. Lassé de bêcher sa solitude. Ses fils ne viennent plus avec les petits-enfants partager la récolte du dimanche. La

grande maison familiale, transmise de génération en génération, n’intéresse plus personne. C’est tout son patrimoine, son histoire, son identité qui s’éteindront avec ses cendres contaminées. Une disparition forcée. Un oubli infligé par l’hypocrisie des hommes. Comme dans un scénario de science-fiction, une province entière semble vouée à s’évaporer des cartes. J’ai besoin de respirer. Je rentre près des miens.

Stéphane Remael

Dans la zone interdite de Fukushima, à moins de vingt kilomètres de la centrale, la nature a repris ses droits.

Nous remercions Patrick de Saint-Exupéry pour avoir publié un premier récit sur les évaporés du Japon dans la revue *XXI* en 2009, Laurent Beccaria pour sa patience, Laurence Lacour pour sa lecture minutieuse. Notre gratitude va aussi à ceux qui se sont confiés, ceux qui nous ont fait cheminer. Ils se reconnaîtront.

Enfin, ceux qui nous ont aidés, Benoît Piquet, Mika Sato, Mari Aoki, Jun Mori, Thomas Gauchet, Hiroshi Yamamoto, Hiro Soda, Guy Brousmiche, Yumiko Seki, Alexis Marant, Patrick Boitet.

À la demande de certaines personnes, des noms et des lieux ont été modifiés ou rendus anonymes.

Édition : Laurence Lacour
Coordination éditoriale : Aleth Stroebel
Conception graphique : Quintin Leeds
Révision : Nathalie Sawmy
Photogravure : François Corneloup, Point 4
Version numérique : Daniel Collet (In Folio)

Table of Contents

Couverture
Présentation
Les évaporés du Japon
Page de titre
Dédicace
Prologue
1
2
3
4 — Hashi – Évaporé depuis vingt-six ans
5
6
7
8 — Mikio – Évaporé depuis soixante-cinq ans
9
10
11
12 — Ayae – Évaporée depuis vingt-et-un ans
13
14
15
16 — Denji – Évaporé depuis trente ans
17
18
19 — Teruo – Réapparu après deux ans
20
Épilogue
Remerciements